

80 Année - No 1

Janvier 1915

NOTRE ROMAN :

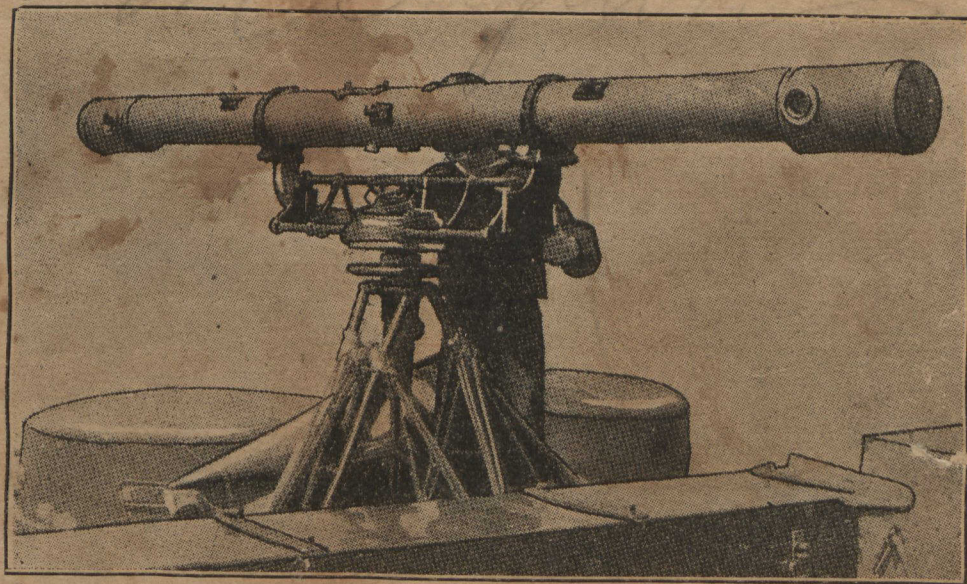
La Chataigneraie, (2^{me} partie)

Par Max du Veuzit

La Revue Populaire

10^c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Un Télémètre perfectionné (Voir intérieur)

DANS CE NUMERO :

Nombreux articles de guerre et d'actualité avec illustrations. Description de moeurs et de coutumes dans divers pays, voyages, poésies, etc.

Le sommaire complet à la page 2

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO DE JANVIER 1915

	Pages
A l'Horizon	3
Un oeuf dangereux	4
Les Tours d'observation en guerre	5
Dans les Etats balkaniques	6
Une Jeanne d'Arc Serbe	10
Le Beignet de serpent	11
La gymnastique dans la marine russe	12
Les trains armés	14
Un serpent bienfaisant	15
Comment on éprouve les canons	16
Pour découvrir l'ennemi	16
Les canons humanitaires	17
Le plus grand projecteur du monde	18
Les richesses du Manitoba	19
Le jour de l'An dans divers pays	23
Le nouvel an du vieux Japon	25
Repas gratuits d'Abyssinie	28
Les animaux bizarres	29
Un télémètre perfectionné	31
L'Hommage de l'ennemi	32
Les vêtements de bois	33
Les Hindous Sikhs et Gourkhas	69
Mademoiselle d'Harnilly	73
Un drame dans la forêt africaine	85
Curieux mariages japonais	90
Le Glouton	91
Les ravageurs de cathédrales	93
La faim des nègres	94
La fête des rois	95
Canon sans recul	96
L'Heure en Turquie	97
Les petits souliers	98
Ce qu'est le Bureau Veritas	103
Un géant des mers	105
Café et tabac turcs	106
Une presqu'île mystérieuse	107
Le tigre, le brahmane et le chacal	110
Quelques poissons étranges	112
Un Guillaume inconnu	113
Les secours aux blessés	115
Le courage	118
Napoléon Jardinier	120
La Télégraphie sans fil et les armées	121
Le son du canon	122
L'appel aux armes	123
Pour l'essai des torpilles	124
Les armes étranges	125
La défense du fort de Troyon	126
La traversée des fleuves en Autriche	126
Aux frontières de Serbie	128
La destinée de l'empereur d'Autriche	128
Héligoland	131
Cloches sous-marines	132
L'appétit des esquimaux	133
Les grandes chutes d'eau	134
Origine des pagodes chinoises	134
Les outils de l'infanterie	135
Un philosophe	137
Derniers moments des condamnés	141
Sorcier à quatre pattes	141
Les vieilles coutumes de l'Épiphanie	145
La mort du Duc de Grammont	145
Poésies, petites notes, etc.	

La Revue Populaire

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Parait tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200., Boulv. St-Laurent, MONTREAL
La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

A L'Horizon

NOUS sommes au mois où, chaque année les souhaits les plus pompeux s'échangent entre gens qui n'en pensent parfois pas un mot mais c'est une coutume inoffensive et inutile, deux excellentes raisons, donc, pour la continuer à perpétuité.

L'année dernière encore, petits comme grands, n'ont pas manqué à la tradition et les chefs d'Etats eux-mêmes ont confié à leurs ambassadeurs respectifs le soin de témoigner toute leur sollicitude à leurs voisins et de leur exprimer l'assurance d'une fraternelle amitié que rien ne saurait troubler.

Ce qui n'a pas empêché, sept mois plus tard de voir se déchaîner la plus terrible guerre dont l'histoire ait jamais fait mention...

Les compliments de Guillaume au Président de la république française n'auront sans doute pas été très chaleureux ni empreints d'une excessive cordialité mais ils auront, à n'en pas douter néanmoins, parlé de concorde, d'amitié et de prospérité... Bref tous les mensonges diplomatiques aux-

quels Guillaume, selon sa peu louable habitude, aura associé l'idée religieuse.

Les événements ont démontré la valeur de tels vœux et mis au jour la mauvaise foi du massacreur de femmes et du démolisseur d'églises; ils ont prouvé, une fois de plus que ce serait commettre une grosse erreur que d'attacher aux annuelles congratulations de janvier une réalité que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elles sont loin d'avoir.

Peut-être que, d'après cette loi qui semble régir notre pauvre humanité, l'année 1915 qui commence au bruit du canon et au milieu des plaintes des mourants et des imprécations des adversaires, sera féconde en ouvriers d'une paix durable pour l'avenir.

Les souhaits échangés à coups de canon et de fusil entre les alliés et les ennemis ne relèvent pas précisément du genre sentimental; d'un côté comme de l'autre, c'est la ruine que l'on appelle à grands cris pour l'adversaire et c'est la haine éternelle que l'on se voue.

Cette éternité passera vite—comme tout d'ailleurs en ce bas monde—et peut-être plus vite qu'on ne le croit.

Roger Francoeur.



UN OEUF DANGEREUX

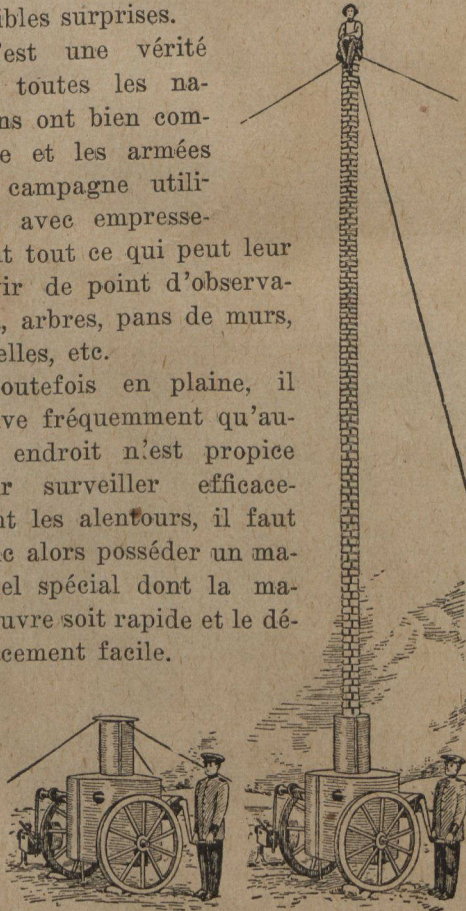
Avec un air hypocrite, Guillaume parlait de la paix, de la "Kultur" germanique et du bonheur que seule l'Allemagne pouvait assurer au monde. Sous ces paroles mensongères se cachait l'ambition allemande qui ne rêvait ni plus ni moins que la domination universelle et l'administration du monde par le régime de fer du militarisme. Guillaume couvait là un oeuf qui n'a pas réussi et que les Alliés, heureusement, ont cassé avant qu'il ait pu faire tout le mal que rêvait sa poule couveuse.

Les Tours d'Observation en Guerre

Il ne suffit pas à une armée de marcher devant elle sans savoir où elle va ou de mettre en batterie des canons qui tireront sans interruption du matin au soir; il est indispensable d'y voir clair, de connaître le terrain où l'on s'aventure ou que l'on arrose de projectiles si l'on veut éviter de terribles surprises.

C'est une vérité que toutes les nations ont bien comprise et les armées en campagne utilisent avec empressement tout ce qui peut leur servir de point d'observation, arbres, pans de murs, échelles, etc.

Toutefois en plaine, il arrive fréquemment qu'aucun endroit n'est propice pour surveiller efficacement les alentours, il faut donc alors posséder un matériel spécial dont la manœuvre soit rapide et le déplacement facile.



Une tour d'observation employé par les allemands.

Les allemands qui préparaient depuis longtemps la guerre actuelle avaient, naturellement, songé à cette éventualité; aussi leur matériel étudié avec soin et pour lequel ils ont fait d'énormes sacrifices d'argent comprend des tours mobiles qui ne tiennent que fort peu de place quand elles sont en ordre de marche.

Veut-on les employer, en quelques minutes, un jeu de manivelles fait déployer une construction métallique qui s'élève à une hauteur de 83 pieds; de solides câbles en acier galvanisé empêchent cette tour de pencher d'un côté ou de l'autre et de s'abattre sur le sol quand elle est érigée.

Du sommet, un observateur voit avec facilité dans un rayon de terrain très étendu et il communique ses renseignements à l'artillerie dont il peut facilement diriger et rectifier le tir.

Chaque chose a ses inconvénients cependant; si l'observateur voit, il est également vu et il offre une cible merveilleuse à l'ennemi qu'il veut dépister.

Et comme il ne manque pas de bons tireurs dans les rangs des Alliés, la descente de la tour se fait parfois en vitesse et la tête la première...

— 0 —

Il a été calculé qu'il faut 22 acres de terre pour élever les animaux requis par un homme pour sa nourriture. Ce même espace de terrain ensemencé de blé nourrirait 42 personnes; en avoine, 88; en pommes de terre, blé-d'Inde ou riz, 176.

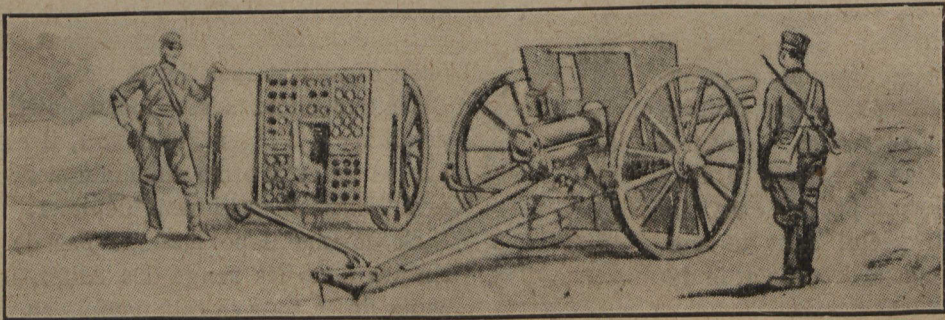


PETITS CROQUIS LES ÉTATS

Les Serbes sont des Slaves originaires de la Galicie qui se sont établis dans leur territoire actuel au commencement du VIII^e siècle. Ils ont donc une origine commune avec les Russes.

Grands et vigoureux, ils ont les traits réguliers et un peu durs; leurs cheveux sont le plus souvent blonds ou châains. Le Serbe a l'intelligence vive et montre des dispositions remarquables pour le chant et la musique.

Leur vie historique n'a été qu'une longue suite de luttes contre les allemands; il est donc très naturel qu'ils soient aujourd'hui du côté des alliés.



Bien organisés militairement, ils se sont un peu modelés sur le système français en ce qui concerne les périodes d'activité et de réserve. Tout citoyen Serbe valide doit le service militaire à son pays pendant trente années, de 20 ans à 50 ans.

Leur armement est moderne. Ils ont eu, ces dernières années comme artillerie, le système de Bauge qui a été longtemps en faveur en France mais ils ont suivi également les récents perfectionnements et aujourd'hui c'est avec un canon très proche parent du fameux "75" qu'ils crachent de la mitraille sur les autrichiens.

Comme on peut le voir sur notre photo, ce canon est muni de boucliers protecteurs en acier pour protéger les deux principaux servants, le pointeur et le tireur.



D'ACTUALITÉS DANS BALKANIQUES

Le caisson à munitions vient se mettre en batterie à gauche de la pièce; les deux portes qui s'ouvrent à droite et à gauche sont également blindées dans un but de protection. Le tout est, nous le répétons, inspiré directement du système français.

C'est d'ailleurs la France qui a fabriqué l'armement des Serbes; c'est une garantie de solidité et de bon fonctionnement. D'autre part, le soldat Serbe étant vif, facile à entraîner et intelligent, le canon dont il s'agit est entre ses mains une arme redoutable dont il sait tirer un excellent parti.



Souhaitons que ces vaillants alliés reçoivent un jour la récompense qu'ils auront largement méritée car leur concours aura été très efficace dans une guerre dirigée dès le début contre eux et dont ils auront eu à souffrir beaucoup.

On ne s'imagine pas ce que sont les champs au Monténégro. De loin en loin, on aperçoit, au milieu de cette aridité toute nue, des petits ronds de terre noire.

Dans chacun de ces petits ronds, on voit généralement une femme qui travaille avec une bêche, enlevant les cailloux obstinés qui tombent toujours d'en haut sur

ses plantations microscopiques. Après sa rude journée de travail, la pauvre Monté-négrine a encore une longue course à faire dans les rochers avant de rentrer au logis ou son époux, oisif et superbe, l'attend pour la battre.

Des hameaux, on entend sortir le soir des sons de guzla à une seule corde, de vieux chants de guerre traînants et nasillards, de tristes hymnes slaves. Les hameaux sont misérables, sordides; mais, dans chaque cabane, il y a quelque part, accrochées au mur, les saintes "icones", qui ont des vêtements d'or, et puis, pendues aux solives enfumées, au milieu des haillons noirs, les vieilles armes précieuses, tout étincelantes de ciselures d'argent.

Les gens qui habitent là sont singuliers et n'ont pas la mine avenante.

Les femmes, l'air robuste et farouche, la tournure masculine, les mains épaissies par le travail, des cheveux rudes et dépeignés s'échappant du voile noir qui leur couvre la tête.

Les hommes, grands, beaux, généralement blonds avec les yeux bleus, de longues moustaches, des poses de guerriers ou de bandits.

Les femmes ont, sous leurs longs paletots de laine, des vestes à broderies ou à paillettes; des ceintures de cuir, épaisses comme des harnais, et garnies de grosses pierres rouges; d'énormes agrafes, d'énormes boucles d'oreilles en argent ciselé ou en filigrane; des gorgerins de cuivre ou d'argent, aussi lourds que des pièces d'armure.

Chez les hommes, un luxe plus grand encore. La traditionnelle houppelande grise s'ouvre sur des gilets de velours chamarrés d'or. Et tout cela surprend, mêlé à ces haillons, mêlé à la misère et à l'aridité de ce pays de pierres.

Ce que ces gens ont de beau surtout, ce sont ces armes dont leur ceinture est garnie comme un musée: des "kandjars" d'argent ciselé et niellé, avec des perles de corail semées sur le manche comme des gouttes de sang; des pinces d'argent pour allumer la chibouque, et de vieux pistolets merveilleux.

Ils ont aussi une arme plus pacifique dont ils se séparent rarement: un superbe parapluie qu'ils emportent volontiers avec eux même quand il fait soleil et pour aller au feu...

— o —

Sait-on comment dorment les souverains? Le kaiser sommeille sur un simple lit de camp. Le roi d'Italie dort sur un petit lit en fer, dans une chambre aux murs nus et qui a pour tout ornement des coffres de monnaies rares. Plus original, le roi des Belges passe souvent la nuit dans un hamac. C'est le nouveau mikado qui détient le record du sommeil austère: il dort, étendu sur le sol couvert d'un tapis et n'a pour tout oreiller qu'un fagot de bambou. Mais plaignons les nuits du malheureux roi du pétrole: M. Rockefeller dort dans dans une chambre à laquelle on n'accède que par un labyrinthe de pièces successives. Dans toutes ces pièces, des agrdiens veillent. Des projecteurs électriques éclairent les jardins que des agents surveillent toute la nuit. A côté du lit, 2 gardes du corps, 1 Irlandais et 1 Suisse, protègent le sommeil du maître. Ce souverain sans couronne a besoin d'une garde royale.

LE PREMIER JANVIER

Vents qui secouez les branches pendantes
 Des sapins neigeux au front blanchissant,
 Qui mêlez vos voix aux notes stridentes
 Du givre qui grince aux pieds du passant;
 Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
 Quand l'onde glacée entre en ses fureurs;
 Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues,
 Qui troublez du soir les saintes horreurs;
 Craquements du froid, murmure des ombres,
 Frisson des forêts que l'hiver étreint,
 Taisez-vous!... Du haut des vastes tours sombres,
 La cloche a jeté ses sanglots d'airain!...
 Voix mystérieuse au fond du ciel blême,
 Le bronze a sonné douze coups,—minuit,
 C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême
 Que le présent jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,
 Rapide moment si tôt emporté.
 Cet instant qui naît et qui nous échappe,
 A fait faire un faux pas à l'Eternité!
 Plus prompt que l'éclair ou l'oiseau qui vole,
 Ce temps qu'on dépense en vœux superflus,
 Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,
 Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus!
 Un an vient de fuir, un autre commence...
 Penseurs érudits, raisonneurs subtils,
 Vous qui disséquez la nature immense,
 Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils?
 Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre;
 Où vont nos destins à peine aperçus;
 Dans l'abîme abrupt où vont se confondre
 Avec nos bonheurs, nos espoirs déçus;

Ils vont où s'en va la vaine fumée
 De tous nos projets de gloire et d'amour;
 Où va le géant, où va le pygmée,
 L'arbre centenaire et la fleur d'un jour;
 Où vont nos sanglots et nos chants de fête;
 Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants;
 Où va le zéphir, où va la tempête;
 Où vont nos hivers, où vont nos printemps?...
 Temps! Eternité! Mystère insondable!
 Tout courbe le front devant vos grandeurs,
 Problème effrayant, gouffre inabordable,
 Quel oeil peut plonger dans vos profondeurs!
 Atômes sans nom perdus dans l'espace,
 Nous roulons sans cesse en flots inconstants;
 Seul, le Créateur, devant qui tout passe,
 Immuable, plane, au-dessus des temps.

Louis FRECHETTE.

UNE JEANNE D'ARC SERBE

Les Serbes ont trouvé leur "Jeanne d'Arc" en une jeune fille d'une vingtaine d'années. Mais la comparaison qu'évoque ce nom glorieux nous oblige à dire que Mlle Sophie Yovanovich n'a pas joué jusqu'ici un rôle qui rappelle, même de loin, celui de la grande héroïne française.

Fille d'un Serbe de Macédoine qui, fuyant les persécutions turques, s'était réfugié à Belgrade, elle eut la douleur de le perdre en juillet 1911.

Sur son lit de mort, l'ancien révolutionnaire, qui regrettait de ne pas laisser de fils pour aller faire le coup de feu contre les Turcs, fit jurer à Sophie qu'elle s'engagerait comme volontaire, si la guerre était déclarée.

Fidèle à son serment, la jeune fille endossa, l'été dernier, des vêtements masculins et se présenta au recrutement. Mais les officiers devinèrent la supercherie, et l'évincèrent.

Finalement, elle s'engagea avec son fiancé, un mécanicien, sous l'étendard d'un fameux chef de bande, et le suivit en Macédoine quelques jours avant l'ouverture des hostilités.

Assiégée dans une ferme avec ses compagnons, elle trouva le moyen de grimper sur le toit, d'où elle lança des bombes sur les assiégeants qui prirent la fuite.

Fière de ce premier succès, la jeune fille participa à la bataille de Kumanovo comme éclaireur. Et quoique blessée au genou par une balle, elle refusa de se lais-



Sophia et son fiancé.

ser conduire à l'hôpital et continua à faire le coup de feu.

On voit que Sophie Yovanovich est une gaillarde qui est en mesure de pouvoir se défendre.

— o —

UN EMPEREUR ET UNE PETITE FILLE

Une petite fille passait dans la rue. Elle allait acheter le pain de la maison. Elle trottinait, souriant au soleil qui venait de percer la brume. Tout à coup, un fracas terrifiant; une épaisse fumée; des cris d'horreur: une bombe a éclaté; un homme meurt et la fillette est meurtrie affreusement.

Comme on relève ce menu corps ensanglanté, parmi des cris de souffrance involontaires, les braves gens qui la transportent entendent cette supplication: "Sur-tout, ne dites pas à maman que c'est grave!" Elle s'évanouit. On pleurait autour d'elle.

Hier, il a fallu lui couper la jambe. Quand on eut doucement posé sur la table d'opération le petit être endolori, ses yeux se sont tournés vers le chirurgien... et elle lui a souri. Voilà ce que c'est qu'un enfant de France au temps de l'invasion.

Le courroux de l'ogre du Nord est peu de chose devant ce regard d'ange. Ses avions n'empêcheront jamais les yeux d'une petite fille de sourire à la vie, malgré toute la douleur et dans toute l'horreur qu'elle peut leur présenter à l'instant. Ainsi les obus de Reims s'abattaient sur la cathédrale, dans le tonnerre et dans les flammes, sans effaroucher le sourire des douces saintes du portail.

Hérode a fait périr plus d'innocents que Guillaume; il n'a pas eu raison du sourire divin, dont la grâce a ramené l'espérance sur la Terre.

A quel avenir souriait la petite Parisienne? Quelle divination inconsciente des jours qui viennent mettait dans ses yeux de fièvre une si douce confiance?

Aux heures de nos grands tourments, il se trouve toujours, dans le peuple français, des héroïnes et des saintes.—G.

— o —

LE BEIGNET DE SERPENT

Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger, affirmait Harpagon.

Et pourtant, beaucoup de nos contemporains ne vivent que pour manger.

Il est vrai que c'est à ces Lucullus qu'on doit tous les progrès de la cuisine.

"Cherchez et vous trouverez", disent-ils. Et ils cherchent des inventions plus ou moins ragoutantes pour stimuler leur

appétit et satisfaire leur palais blasé.

Parmi les plus récentes on cite celle que les Allemands ont faite au Brésil et qui consiste en la découverte du "beignet de serpent".

Sans doute pour qu'on puisse "leur en donner des nouvelles" après y avoir goûté, ils en dévoilent généreusement la recette que nous vous offrons: "Choisir de préférence les serpents non venimeux; les couper en petits morceaux après les avoir laissés s'attendrir au soleil pendant trois heures. Rouler dans la farine et tremper dans une pâte liquide avec de l'eau-de-vie et de la pâte de maïs. Jeter dans de la graisse bouillante de mouton et servir chaud."

Cela vous met l'eau à la bouche, n'est-ce pas?

Au fait, certains serpents ne sont que des anguilles de terre et l'on ne voit pas pourquoi, trouvant bonnes à manger celles qui vivent dans l'eau, on dédaignerait les autres... avant d'y goûter...

Mais parlez-nous d'un bifteck de caïman, d'un potage aux hannetons, d'un civet de chien! Voilà des mets de haut goût et de "haulte grèsse".

Le civet de chien, également d'origine allemande (pour l'Europe du moins), a cela de particulier qu'inventé probablement par ceux qui vivent pour manger, il se recommande néanmoins aux affamés qui ont besoin de manger pour vivre.

Après tout, un médecin ne recommandait-il pas tout récemment pour soigner la gastralgie de s'offrir un peu de viande humaine?

Après cette réhabilitation de l'anthropophagie par la Faculté elle-même, il nous semble que le beignet de serpents fait bien piètre figure!

— o —

LA GYMNASTIQUE DANS LA MARI- NE RUSSE

De tous les sports, celui qui est le plus généralement pratiqué en Russie est la gymnastique; enseignée d'une façon intensive dans l'armée comme dans la marine, elle conserve de nombreux adeptes parmi les soldats et marins libérés.

Alors que les sujets russes avaient brillé par leur absence aux précédentes réunions olympiques, ils furent brillamment représentés à l'Olympiade de Stockholm, en 1912, par des gymnastes dont on admire la science et la souplesse.

Nos deux photographies, prises à bord d'un navire de guerre de l'escadre de la mer Baltique, nous montrent comment les marins russes savent utiliser leurs loisirs.

Pendant les escales, une partie du pont est réservée à ceux des membres de l'équipage épris de gymnastique. Une barre fixe démontable est rapidement installée, et les hommes peuvent alors faire assaut de force et d'agilité.

On remarquera que les exercices se déroulent sans "sciure" ni tapis. Vous me direz que les braves garçons qui se laissent retomber d'une façon maladroite entrent en contact violent avec le parquet du bord!

Simple détail! Ce qu'il convient de retenir, c'est que, dans ces conditions, le gymnaste s'habitue vite à retomber comme l'ordonnent les professeurs: sur la pointe des pieds et en fléchissant sur les jarrets.

Convenons qu'il faut une souplesse peu commune pour retomber de cette façon

classique. L'athlète commence par exécuter un "grand soleil". Après un certain nombre de tours, son élan se ralentit légèrement et, lâchant la main droite, il accomplit encore un tour en ne se retenant à la barre que par une seule main.

Entraîné par l'élan acquis, l'athlète achève le tour commencé, puis, lâchant la main gauche, il décrit une ligne tangente à la circonférence qu'il traçait pendant ses tours précédents, et, pendant une fraction de seconde, semble planer dans l'air.

Il est évident que s'il conservait cette position, il irait infailliblement s'écraser contre le plancher, mais, dans ce même moment, il exécute un tour de reins qui redresse son buste dans la direction ver-



L'athlète commence par exécuter un grand "soleil"; après un certain nombre de tours, son élan se ralentit.

ticale, si bien que ses jambes, suivant le même mouvement, se replient sous son corps, prêtes à "poser" la pointe des pieds sur le plancher. Et le saut, commencé d'une façon aussi inattendue, s'achève à la manière classique sur la pointe des pieds, jarrets ployés, bras élevés.



Enfin, il décrit une ligne tangente à la conférence qu'il traçait pendant ses tours précédents et, pendant une fraction de seconde, semble planer

En Russie, Dimitri Pabriloff, l'athlète qui exécuta le premier cette merveille de souplesse et d'élégance, s'est rendu célèbre.

Quand nos deux photographies furent prises en mai 1912, le brillant gymnasiarque était encore quartier-maître dans l'escadre de la Baltique.

Un impresario de Saint-Pétersbourg, de passage à Riga, eut l'occasion d'assister

aux exercices de Dimitri Pabriloff. Emerveillé de tant de souplesse alliée à une force que peu de gymnasiarques pourraient fournir, il lui proposa sur-le-champ un contrat : il lui assurait 1000 dollars par mois et promettait de le faire débiter dans le premier music-hall de la capitale. C'était la fortune.

Mais les "planches" ne possédaient aucun attrait pour le marin, et il déclina ces offres tentantes. Mécanicien de son état, il rentra, à la fin de son congé, dans une fabrique d'automobiles de Moscou qui l'avait employé auparavant.

Cependant, il a accepté de participer cinq ou six fois à des fêtes de bienfaisance, soit à Moscou, soit à Saint-Pétersbourg, et c'est ainsi que sa réputation s'est répandue dans les milieux sportifs russes.

Il devait participer aux Olympiades de Berlin, où l'empereur Guillaume en personne avait inauguré l'année dernière un splendide "stadium."

Au lieu de cela c'est une gymnastique d'un genre tout différent qu'il doit faire cette année. Souhaitons qu'elle lui rapporte une gloire bien méritée.

— o —

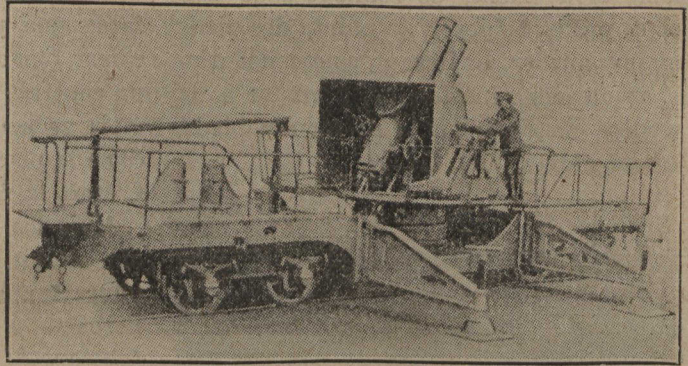
Dès le seizième siècle, "noise" signifiait, comme aujourd'hui, une dispute sérieuse sur un sujet frivole. A une époque plus reculée, ce mot avait un sens différent et voulait dire bruit, tumulte, cris de joie, etc... "Noises de femmes" (causeries bruyantes) était une expression populaire. Les Anglais nous ont emprunté cette expression, et l'emploient dans sa première acception : "noise" veut dire bruit.

LES TRAINS ARMÉS

Pour assurer la défense des côtes, des villes ou de certains ouvrages importants, les trains armés rendent de réels services.

Ce sont de véritables forteresses mobiles qui se transportent rapidement où le besoin s'en fait sentir et impossible à l'ennemi de se dont il est par conséquent procurer les plans.

Les wagons blindés et armés peuvent circuler sur toutes les voies ordinaires et un dispositif tout spécial permet de leur assurer une grande fixité lors du tir.

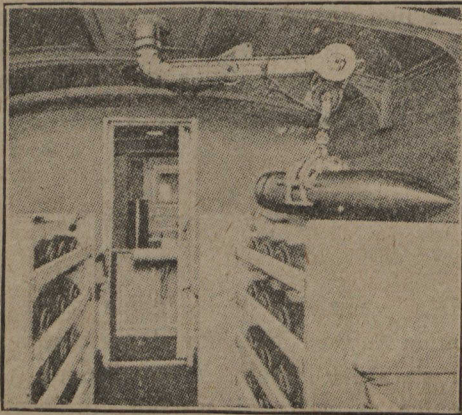


ment blindés.

De plus, ces trains sont ordinairement munis de tours d'observation d'une hauteur d'environ 40 pieds, tours qui peuvent être rapidement repliées et dissimulées.

— o —

LA GELEE BLANCHE



La soute aux projectiles

Les canons dont ils sont armés sont du genre "howitzer" et de calibres variant de 4 à 8 pouces; ils sont protégés par des tourelles tournantes en acier et les wagons contenant les projectiles sont égale-

Chaque année, le printemps est un véritable cauchemar pour les horticulteurs, car rien ne risque de compromettre les futures récoltes comme les gelées blanches qui se produisent au moment de la "lune rousse".

Aussi les horticulteurs américains ont-ils inventé toutes sortes de procédés pour préserver leurs récoltes contre ces gelées redoutables.

Voici un curieux moyen employé par nombre d'horticulteurs de Californie et que rapporte la "Nature".

Dans les vergers ils placent de distance en distance des marmites en fonte remplies de résine ou de goudron. Ils ont soin de maintenir ces marmites toujours plei-

nes : à cet effet, une voiture réservoir circule et un homme remplit les récipients en y versant le mélange inflammable au moyen de tuyaux. Un thermomètre avertisseur est placé au milieu des arbres fruitiers ; il est traversé par un circuit électrique et contient dans sa tige un fil de platine qui s'arrête au niveau de 00 ou au voisinage. Quand le mercure du thermomètre baisse au-dessous de l'extrémité du fil de platine, le courant est interrompu dans le thermomètre et actionne alors une sonnerie placée à la tête du lit du fermier. Ce dernier, ainsi averti du danger que courent ses arbres, n'a qu'à actionner, sans sortir de son lit, un commutateur, et faire passer dans le jardin un courant qui déterminera l'inflammation d'une cartouche dans chaque marmite et communiquera le feu à son contenu.

Le goudron ou la résine, en brûlant, dégagent de la chaleur et surtout produisent une fumée intense qui recouvre les arbres d'un nuage protecteur contre le rayonnement nocturne et par conséquent contre la gelée.

— o —

UN SERPENT BIENFAISANT

—

Aux Indes, où les morsures de serpents font périr un millier de personnes par an, il y a un curieux serpent, malheureusement venimeux lui aussi, l'"ophiophagus claps", qui mange les autres serpents. On nomme ce serpentivore, dénué de tout sentiment corporatif, "le roi des serpents". Il nage, grimpe aux arbres et attaque avec violence l'homme et les animaux. Mais ce sont les serpents qui constituent le fond de son alimentation.

Lorsqu'il a faim, il se rend dans une clairière et siffle. Tout aussitôt accourent, avec obéissance, des reptiles variés qui se rangent en cercle autour de lui, hypnotisés!

L'"ophiophagus" en choisit quelques-uns, les avale, et tournant le dos aux autres, s'en v digérer "at home".

Ce spectacle, rempli de suggestions philosophiques, a été savouré par les naturalistes dignes de foi ; on a vu, d'ailleurs, des ophiophagus exercer leur sacerdoce au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

On ne pouvait guère leur offrir des serpents de choix ; mais ils se contentaient fort bien de ceux qu'on leur présentait et les gobaient avec une incomparable désinvolture.

Cette jolie bête atteint 4 verges de longueur ; c'est le géant des serpents venimeux.

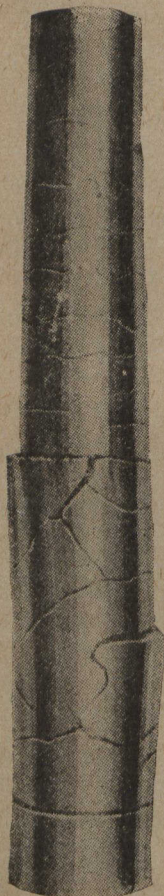
— o —

Il paraît qu'il existe plusieurs sortes d'animaux qui, pendant leur vie entière, n'avalent pas une goutte de liquide : de ce nombre sont les lamas de Patagonie et certaines gazelles d'Extrême-Orient. Un perroquet a vécu cinquante-deux ans au jardin zoologique de Londres sans boire. On signale également une espèce de souris qui vit dans les plaines arides d'Amérique occidentale, malgré l'absence de toute trace d'humidité. Enfin, n'y a-t-il pas, en France, dans les causses de la Lozère, des troupeaux de vaches et de brebis qui ne boivent presque jamais et qui n'en produisent pas moins le lait dont on fait le fameux fromage de Roquefort ? Un bel exemple pour les pochards.

— o —

Comment on Eprouve les Canons

Les formidables charges d'explosifs employées dans les canons soumettent ces engins à des pressions dont il est difficile de se faire une idée.



Pour envoyer à plusieurs milles un obus pesant des centaines de livres, il faut un effort violent qui éprouve d'autant plus la solidité du canon que cet effort se produit brusquement comme un coup de massue.

On conçoit, dans ces conditions qu'il est indispensable de fabriquer avec un soin tout spécial et avec des matériaux de résistance énorme les canons qui, sans cela, éclateraient au premier coup.

Pour être certain de leur solidité, on les éprouve de diverses manières avant leur mise en service; voici un des procédés qui démontra un jour d'une façon indéniable que le travail était bien fait.

On découpa, vers la bouche du canon, c'est-à-dire à l'endroit le plus faible, un anneau de métal pour l'éprouver. Au moyen d'un mandrin en acier résistant, on essaya de forcer cet anneau pour le faire éclater. Une presse hydraulique de grande puissance agissait sur le mandrin et permettait un effort presque sans limites.

Or, il arriva que le mandrin ne put supporter la terrible pression et craqua d'un bout à l'autre comme on peut le voir sur la photo ci-jointe; quand à l'anneau prélevé sur le canon, il était demeuré intact.

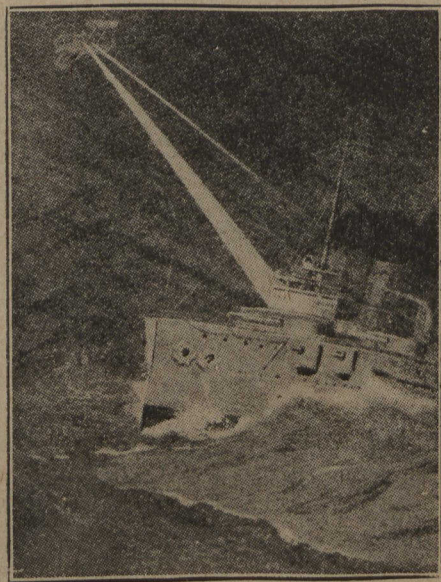
Cette expérience a été faite pour éprouver un des fameux canons français dits de 75. Elle prouve que la réputation acquise par ces "joujoux" est loin d'être mensongère.

— o —

Pour Découvrir l'Ennemi

Aux approches des côtes, on fait usage d'énormes projecteurs pour découvrir les navires ennemis qui tenteraient un coup d'audace à la faveur de la nuit; on comprend néanmoins que ce mode de recherche ne puisse pas avoir une efficacité suffisante.

En effet, la lumière projetée, même par les phares les plus puissants, est loin d'atteindre la portée des pièces de canon que



les navires pourraient employer à un bombardement. Ces navires ont donc pour eux l'avantage de nuire sans pouvoir être découverts; on a donc cherché un autre moyen de se protéger contre eux et, cette fois-ci encore, ce sont les aéroplanes qui ont donné la bonne solution.

On les a munis de projecteurs électriques dont le pouvoir éclairant est suffisant pour illuminer complètement les objets même quand ils les dominent d'une hauteur de dix-huit cents pieds. Comme l'aéroplane se déplace à une grande vitesse, il lui est facile d'inspecter une région très étendue en peu de temps.

L'éclairage des phares est fourni par le moteur de l'aéroplane lui-même.

Concurremment avec ces appareils, des bombes sont installées dans l'aéroplane pour être lancées au moment propice; un navire qui est découvert la nuit en pleine mer n'a donc qu'une chose à faire, c'est de braquer ses canons sur l'adversaire aérien et de le "descendre" s'il le peut avant d'être atteint lui-même.

— 0 —

Les Canons Humanitaires

Quoique ce titre puisse paraître singulier, il n'en est pas moins exact. A côté des canons qui vomissent la mitraille et qui fauchent les vies humaines, il y a les canons sauveteurs dont le rôle est d'arracher des victimes à la mort.

On l'emploie pour sauver les passagers et les marins d'un navire en détresse en établissant une ligne de communication entre ce navire et le rivage.

Le canon a cinq pieds seulement de longueur mais il a néanmoins assez de puissance pour envoyer un câble de secours à une distance de 2,700 pieds, soit près d'un

demi-mille.

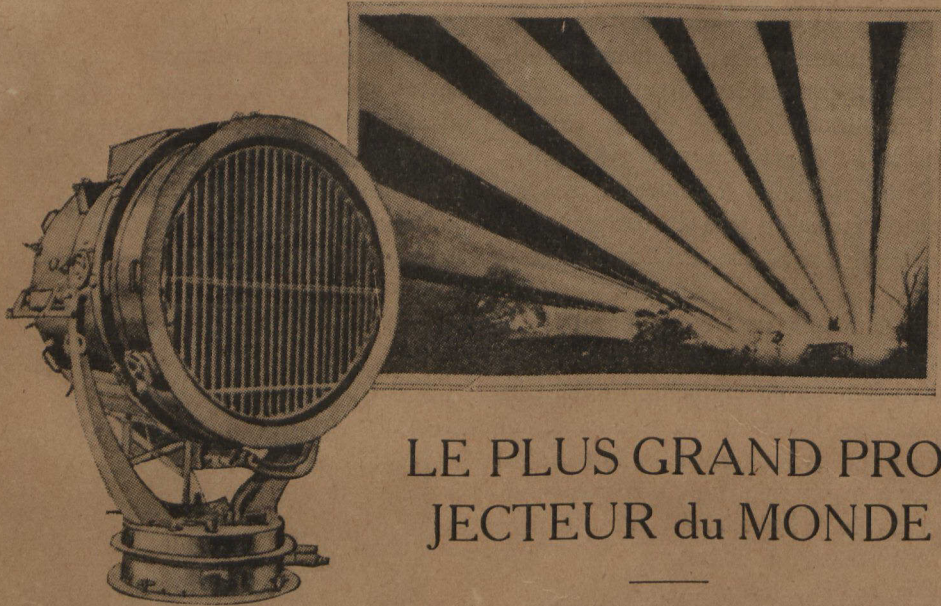
Une particularité intéressante de ce canon c'est qu'il est sans poudre et, par conséquent sans fumée ni détonation; il fonctionne au moyen de l'air comprimé. Un puissant système d'engrenages permet de refouler l'air dans un réservoir jusqu'à la pression nécessaire laquelle est indiquée par un manomètre.

De fabrication anglaise, ce canon est certes appelé à rendre de très grands services d'autant plus qu'il peut être employé à proximité de matières inflammables sans aucun danger.

Quand le câble a été envoyé dans la direction du navire et qu'il l'a atteint, il est



alors facile d'établir une communication solide jusqu'à terre au moyen de chaloupes; de plus c'est un excellent soutien pour les nageurs et grâce à ce procédé, il est certain que les naufrages près des côtes seront beaucoup moins désastreux que par le passé.



LE PLUS GRAND PRO- JECTEUR du MONDE

La France possède aujourd'hui un projecteur électrique qui est le plus puissant qu'on ait encore vu. Monté sur une automobile la machine peut facilement être transportée d'un point à un autre, pendant qu'une autre auto transporte un générateur électrique. La vignette ci-contre donne une idée de la puissance de ce "search-light", qui sert admirablement durant la présente guerre, et peut découvrir l'ennemi à des milles de distance, en campagne et les Zeppelins allemands à des milliers de pieds, dans les airs.

LES RICHESSES DU MANITOBA



Court historique. — Les
produits de la pêche.—
Le caviar.— Une légende
indienne.

Sur les rives du lac Winnipeg.

LE bon renom du blé du Manitoba s'est étendu au-delà des mers aussi bien que sur ce continent. Ce qui est moins connu, quoique, cependant, d'une réelle importance, ce sont les pêcheries de cette province.

Le Manitoba évoque généralement à l'esprit, l'idée d'une immense plaine de sol fertile, une terre où les moissons dorées s'étendent à perte de vue jusqu'aux confins de la prairie. Et pourtant en ses milliers d'acres de terre arable, dont tant restent encore à défricher, on trouve des lieux où des flottilles bien organisées font d'abondantes pêches.

La province du Manitoba telle qu'elle est actuellement, est beaucoup plus vaste que lors de son incorporation dans le Dominion en 1870. C'est la seule province de

la prairie qui ait un débouché sur la mer. Comme superficie, elle a plus du double de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; elle est plus grande que la France, la Suède et l'Espagne, plus de deux fois plus grande que l'Italie, plus vaste que le Chili. Elle possède deux ports bien abrités et d'accès facile, Fort-Churchill et York-Factory, sur la baie d'Hudson, la Méditerranée de ce continent. La baie elle-même, la troisième mer du monde la mer Méditerranée et la mer des Antilles seules lui étant supérieures, fournit la baleine du nord, si réputée pour la qualité de ses fanons et dont un seul individu adulte atteint maintenant une valeur de \$15,000, la baleine blanche ou époulard, le narval dont la défense longue de six à dix pieds donne un ivoire de bonne qualité, le morse, cinq espèces

de phoques et trente espèces de poissons bons à manger. Les pelleteries de la mer et de la côte ne diminuent pas, quoique la chasse en ait été faite depuis trois siècles déjà. La grande compagnie de la baie,



Un steamer de la Cie de la baie d'Hudson

consacre annuellement, dans la région, une somme de \$2,000,000 pour l'achat de fourrures, principalement pour celles d'ours, de renard, de loup, de glouton, de lynx, de putois, d'hermine, de marte, de fouine, de rat musqué, de loutre et de castor; il y a aussi une forte exportation des produits de la baleine, du marsouin et du morse. De grandes quantités de vessies natatoires de l'esturgeon servent à la production de la colle de poisson. La forêt possède trois variétés de pin et autant d'épinette, deux de bouleau, deux de frêne, une de tremble, et une de sapin. D'autres arbustes de moindre importance, mais utilisables pour la fabrication du papier, sont également abondants. On trouve aussi de nombreux dépôts de fer, de cuivre, d'argent, d'or, de mica, de gypse, d'antimoine, d'asbeste et de charbon.

De tous les lacs du Manitoba, le lac Winnipeg est le plus grand, il a 275 milles de longueur et de 40 à 60 milles de largeur; sa superficie est de 9,000 milles carrés et l'étendue de ses côtes est supérieure à celle des Grands Lacs, le lac Supérieur excepté. Nulle autre province, nul Etat des Etats-Unis n'a en dedans de ses limites une aussi forte étendue d'eau. Le Grand lac Salé, dans l'Utah, n'est qu'un cinquième du lac Winnipeg. Ce lac reçoit la rivière Saskatchewan, longue de 1090 milles, la rivière Rouge, longue de 700 milles, la rivière Winnipeg, qui a 300 milles, et beaucoup d'autres cours d'eau plus petits. La rivière Nelson qui vient se jeter dans la baie d'Hudson est le principal cours d'eau par lequel le lac Winnipeg se



Bateau de pêche.

déverse dans l'océan. Les lacs Manitoba et Winnipegosis viennent ensuite, le premier long de 125 milles et large de 25, le second long de 130 milles et large de 20.

C'est principalement sur le lac Winni-

peg que se pratique la pêche dont les produits, poisson blanc, brochet, esturgeon, etc., sont expédiés en majeure partie aux Etats-Unis. Il s'exporte aussi, chaque année, pour Hambourg, pour plus de \$15,000 de caviar.

Le caviar n'est autre chose que des oeufs d'esturgeon préparés d'une façon très simple. C'est un mets fort apprécié des gourmets, mais que son prix élevé ne met pas à la portée de toutes les bourses. En Russie de quelque chose que la foule ne sait pas apprécier, on dit: "C'est du caviar pour le peuple". Par affectation même, certaines personnes prétendent que peu de mets leur plaisent à l'égal du caviar.

Il existe, d'ailleurs, plusieurs sortes de caviar. Le caviar grenu, destiné à être mangé frais. On le prépare en nettoyant les oeufs dans un crible et en les laissant séjourner une heure dans la saumure; après quoi on les fait égoutter sur un tamis. Le caviar compact se prépare de même; pendant que les oeufs sont dans la saumure, on les pétrit avec la main puis on les met dans des sacs de toile que l'on tord fortement pour faire égoutter la sau-



La pêche de l'esturgeon.



Un pêcheur du lac Winnipeg

mure avant de les placer dans des barils. La troisième espèce de caviar s'obtient en salant les oeufs tels qu'ils sortent du poisson et en les laissant sept à huit mois dans les barils; ensuite, on les sale de nouveau et on les fait sécher au soleil. Le caviar rouge se fait avec les oeufs de deux poissons, le mullet gris et une espèce particulière de carpe. Le sel employé pour la fabrication du caviar subit une préparation spéciale.

Le caviar du lac Winnipeg est expédié en barils de 100 à 125 livres. A Hambourg, il est mis en boîtes d'une livre, d'une demi-livre, etc., et, fréquemment, réexpédié de ce côté-ci de l'Atlantique.

Ordinairement, le caviar se mange avec un peu de jus de citron; on l'étend sur

des tranches minces de pain rôti en y ajoutant ou non des oeufs durs. On le mange aussi sous forme de sandwichs ou étendu sur des tranches de saumon roulées. Les Russes et les Allemands en font une grande consommation.

La pêche à l'esturgeon, sur le lac Winnipeg, est presque entièrement pratiquée par les Indiens. Après avoir été pris, le poisson est conservé vivant dans des sortes de réserves construites au moyen de pieux, en eau peu profonde. Les Indiens vendent leur pêche quand passe un des steamers de la compagnie de la baie d'Hudson dont le poste principal, pour la région, se trouve à Fort Alexander, à l'embouchure de la rivière Winnipeg.

Selon une légende des Indiens Cris, le lac Winnipeg est gardé par un esturgeon de taille phénoménale, appelé l'Esturgeon Royal, auquel il n'est pas bon de refuser le meilleur de la pêche du jour. Voici, d'ailleurs, à ce sujet, une histoire racontée par un vieux métis :

«Deux métis, Napoléon Lalonde et Michel Dupré étaient campés, un été, près de Pigeon Bay, sur le lac Winnipeg. La pêche n'était pas fameuse et les deux compagnons ne voyaient pas augmenter rapidement la provision de poisson séché pour le prochain hiver.

—Ecoute, Napoléon, dit Dupré, c'est pas la peine de compter faire quelque chose tant que tu refuseras de donner sa part à l'Esturgeon Royal. C'est lui qui enlève le poisson de nos filets parce qu'il est mécontent. Je n'aime pas pêcher avec toi ; quelque jour il nous arrivera malheur.

—Tu n'es qu'une bête, répondit Lalonde. Si je le prends dans mon filet, ton esturgeon, il ira avec les autres : je n'en rejette pas un à l'eau.

—Prends garde, Napoléon, il t'entend...

c'est un manitou. S'il sort du lac, tu es mort. Tiens, même Antoine Bouvier, du Fort, lui donne un poisson sur trente.

—Antoine Bouvier n'est qu'une squaw ; ses cheveux se dressent sur sa tête dès qu'il fait nuit. Moi, je suis français, je n'ai pas peur d'un démon indien''.

Les deux compagnons, après avoir arrangé le feu, se roulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent.

Le lendemain matin, à l'aube, ils étaient debout. Après avoir pris, à la hâte, quelque nourriture, ils s'en allèrent à leurs filets.



Tête de métis.

«Et maintenant, fit Lalonde, voyons si ton Esturgeon Royal nous a dérangé notre pêche.»

Le premier filet était plein de poisson. C'était le plus beau coup de la saison. Comme les deux pêcheurs se dirigeaient vers le second filet, Dupré essaya de jeter à l'eau un des esturgeons capturés, mais Lalonde s'en aperçut :

«Laisse ça ! cria-t-il, remets le poisson dans le bateau, ou je t'assomme d'un coup de rame... Tu me fais honte, tu es tout juste comme un papoose.»

Michel lâcha le poisson, mais il n'était pas rassuré. Lalonde, lui-même, malgré ses bravades, n'était pas bien sûr de n'avoir pas peur. Tous deux se mirent en de-

voir de lever leur filet, et voici comment Lalonde lui-même conte la fin de l'aventure :

“Je tourne le bateau, puis j'ôte les rames, Michel saisit le filet le tire à peu près à demi et déjà notre bateau est chargé de poisson : jamais je n'en avais tant vu. Je me baisse pour aider Michel, mais le bateau penche et nous tombons à l'eau. Alors, Sainte Mère de Dieu ! un énorme poisson—il avait bien dix verges de long—s'approche de moi, me fixe avec des yeux terribles et enfin, cherche à m'avaler la tête... C'est tout ce que je me rappelle...”



Sur les lieux de pêche.

“Je suis revenu à moi seulement bien des heures après, sous la tente. Michel faisait sécher les habits et préparait le thé. Il ne dit rien, il tremblait trop.

“Et maintenant, je ne pêche jamais sans jeter le premier poisson pris à l'eau, car je sais que l'Esturgeon Royal me regarde et je l'entends me dire : “Napoléon, Napoléon, ce poisson-là est à moi.”

— o —

Le Jour de l'An dans divers pays

Les vieilles et naïves traditions disparaissent de plus en plus ; elles nous prêtent à sourire très souvent ; nous n'y attachons plus l'importance qu'on y donnait autrefois ; et il faut bien le dire, nous n'avons plus guère le temps de sacrifier à ces traditions.

En France par exemple, où autrefois le premier de l'An et les fêtes du jour de l'An tenaient une place si considérable, tout s'est atténué de façon surprenante, depuis une trentaine d'années surtout.

Sans doute les cadeaux subsistent encore ; mais les visites ne se font plus de façon aussi intense que jadis, où l'on se croyait obligé de prendre une voiture et de faire une tournée générale chez tous les gens avec lesquels on avait été en relations, pour déposer au moins une carte, quand ce n'était pas un paquet de bonbons ou un bouquet de fleurs aux maîtresses de maison qui vous avaient reçu.

L'envoi des cartes de visite s'est réduit dans des proportions étranges, et comme l'évolution qui se fait dans nos contrées européennes, à toutes sortes d'égards d'ailleurs, commence dans les pays de civilisation traditionnaliste, comme le Japon a en grande partie abandonné son costume national, comme la Chine s'est transformée en République, il est temps de saisir une dernière fois les vieilles coutumes des fêtes du Jour de l'An là où elles subsistent encore.

Dans les contrées de civilisation européenne, il n'y a plus guère que la Russie et les pays plus ou moins analogues où le

Jour de l'An garde un caractère particulier.

Ce jour-là, dans toutes les rues, on ne voit en Russie que gens qui s'embrassent, le tsar lui-même devant embrasser à la russe, trois fois sur les lèvres, aussi bien les fonctionnaires et chefs de service qui viennent lui présenter leurs hommages et leurs vœux, que les princes et membres de la famille impériale.

Aux Etats-Unis on a encore la coutume, du moins, les dames et les jeunes filles, de rester à la maison en grande toilette de bal, pour recevoir des visites depuis le matin jusqu'à minuit, et offrir à ceux qui viennent des rafraîchissements de toutes sortes et un buffet bien garni.

Dans les pays soumis à la loi de l'Islam, le Jour de l'An n'est point une fête, mais plutôt une cérémonie triste, accompagnée volontiers de lamentations, de vêtements de deuil, l'année commençant dans les mortifications.

Dans l'Inde tout au contraire, ce n'est point le jeûne et les visites aux morts des pays arabes ; ce sont les cérémonies joyeuses et brillantes.

L'année commencera d'ailleurs par une rage de propreté, chaque femme de l'Inde devant faire disparaître la moindre poussière de l'année précédente qui souillerait la nouvelle année.

En Chine, le Jour de l'An se célèbre à une date correspondant aux jours situés entre les 21 janvier et 19 février de notre calendrier ; pour ce jour là, chacun doit avoir arrêté tous ses comptes et payé toutes ses dettes.

La veille du jour sacré, on réveillonne un peu comme nous le faisons la veille de Noël ; pour que l'année soit bonne, il faut que l'on ait les yeux ouverts à minuit. Et le meilleur moyen de les garder ouverts, c'est de se trouver à table autour d'un

bon repas.

Quand minuit sonne, c'est un déchaînement de pétards, de fusées, de pièces d'artifice de toutes sortes, dont les débris couvriront le lendemain matin le sol des rues ; on sait que les Chinois sont restés maîtres dans cet art des feux d'artifice, qu'ils ont sans doute inventé.

Les rues sont pleines de gens affairés, tous en habits de fête, qui se font force saluts et compliments. Ces rues où circulent des gens en gaité sont décorées de bandes de papiers rouge flottant de tous les côtés, au-dessus des portes de chaque maison ; ce sont des affiches bien particulières, toujours au nombre de cinq, et qui représentent les cinq bénédictions ; la longue vie, la richesse, le contentement, la vertu et une fin heureuse.

Les Japonais, bien qu'ils aient aujourd'hui une organisation très moderne sont loin d'avoir abandonné leur coutumes traditionnelles, et tout particulièrement en ce qui est des fêtes et des salutations ou cadeaux du Jour de l'An.

Les occupations ne manquent point pour tout bon Japonais à ce moment de l'année. La fête lui est annoncée à minuit par des sonneries des cloches des temples, qui résonnent cent huit à la fois ; il y a aussi la cérémonie du feu sacré allumé à Kyoto. On met le feu en toute solennité à douze morceaux de bois résineux, représentant les mois de l'année, morceaux de bois disposés en deux séries, et dont il faut observer la fumée pour en tirer des présages.

Suivant que cette fumée ira vers l'est ou vers l'ouest, la récolte de riz sera préjugée devoir être pauvre ou riche.

Les tisons seront ensuite accumulés pour former un brasier dans un récipient de fer, dans la cour du temple ; et une foule de gens viendront essayer d'y allu-

mer un morceau de corde qu'ils doivent emporter continuant à brûler, jusqu'à atteindre leur logis, pour allumer le foyer qui servira à faire cuire leur nourriture du lendemain.

Bien entendu, il s'agit de bouts de corde spécialement préparés, que l'on vend dans toutes les rues à des milliers et des cordes de cesser de brûler, on doit la faire milliers de personnes. Pour empêcher la tourner sur elle-même, en revenant chez soi, de façon à souffler pour ainsi dire le feu qui la consume.

Le lendemain matin, les rues sont encombrées de domestiques qui portent des cadeaux, de gens qui vont faire des visites et déposer eux-mêmes leurs cartes de visite chez les personnes qu'ils veulent honorer ; le choix de la carte de visite, de l'enveloppe ou de la boîte où on la loge étant une des choses les plus graves de ce moment de l'année.

On ne peut rencontrer personne de connaissance, sans s'arrêter devant lui ; et, le dos courbé, les mains sur les genoux, lui adresser la formule classique ; félicitations, bonne année, ou "omedeto".

C'est en somme, sauf les courbettes, ce qui se passe un peu partout ; les souhaits de bonheur sont monnaie courante à l'occasion du Jour de l'An, quant à être sincères, ça c'est une tout autre affaire....

LE NOUVEL AN DU VIEUX JAPON

Absorbés par des besoins de plus en plus pressants et impérieux, conséquence fatale de la civilisation moderne qu'ils ont prise à la vieille Europe, les Japonais en arrivent à laisser tomber dans l'oubli, lentement, il est vrai, leurs antiques coutumes pourtant si curieuses et si amusantes. Cette constatation se trouve vérifiée de façon tout à fait frappante dans la fête

du Nouvel An.

Cette fête, la plus solennelle du pays des Chrysanthèmes, se poursuivait, autrefois, pendant les quatorze premiers jours de l'année, chaque jour ayant ses rites spéciaux et ses usages particuliers. Aujourd'hui, elle ne dure plus que trois jours et, de ce fait, nombre des pittoresques coutumes qui la caractérisaient ont complètement disparu.

Cependant, le Nouvel An est toujours la fête familiale nipponne par excellence, marquée encore par certains usages qui méritent réellement d'être signalés.

La fête est annoncée, longtemps à l'avance, avec force bruit et fracas. En effet, déjà vers le 10 décembre, la tranquillité légendaire des villes et des villages japonais est troublée par un vacarme infernal. Ce sont les ménagères qui, à l'envie, battent les nattes de leurs maisons, ces nattes épaisses, ornements indispensables des parquets et des habitations nipponnes.

Opération inévitable, car, recevoir le nouvel an dans une maison dont les nattes ne seraient pas immaculées, le souillerait à tout jamais !

A ce bruit plutôt édifiant se joignent les rires sonores des servantes chargées de la toilette des meubles et de la maison, les domestiques balayent, brossent et frottent avec une invraisemblable minutie, et, plus le travail est dur et pénible, plus leurs rires s'égrènent joyeux et forts.

Dans les familles riches où les servantes sont très nombreuses, celles-ci ont coutume de se réunir, une fois leur nettoyage fini, pour délibérer sur la meilleure façon de s'emparer du fils aîné de leurs maîtres. Vous pouvez être persuadés que "l'honorable héritier" quand il est arrivé à un certain âge, a soin de s'éclipser, ce jour-là, le plus possible et les domestiques sont obligées d'user de ruse, pour arriver à

leur but. Encore doivent-elles garder une certaine retenue et ne jamais manquer aux règles du savoir-vivre si strictes du Japon.

Néanmoins, les soubrettes ne manquent jamais leur victime et, dès qu'elles ont réussi à la surprendre, elles la promènent, avec une solennité comique sur leurs épaules, à travers les diverses chambres de la maison. S'arrêtant dans chaque pièce, elles confient à leur jeune maître un pinceau à écrire, trempé, au préalable, non pas dans de l'encre, mais dans de l'eau et lui disent de tracer sur les blanches cloisons sculptées le caractère chinois signifiant "eau".

Elles sont persuadées que, grâce à cette marque, la maison est garantie contre l'incendie, durant toute l'année future.

Mais nous voici à la veille du Nouvel An ! Nous connaissons ces piétons affairés et généralement chargés de paquets qui circulent alors toute la journée.

Au Japon, il en est de même et pis encore, la veille du 1er Janvier. Vous ne pouvez faire un pas dans la rue sans croiser des gens disparaissant littéralement sous des charges de jouets. D'ailleurs, à chaque fin d'année, tout l'empire du Mikado se transforme en une immense boutique regorgeant de bibelots de toute espèce.

C'est pour les rois du jour, les enfants, que les garçons des bazars volent à travers Tokio et que les gens de la banlieue arrivent, leurs bagages sur la nuque ou dans un mouchoir de serge verte, un parapluie en bandoulière. Ils viennent acheter les arbres de bonne fortune pour la protection des "petits" et chacun repart avec une branche de saule où se balancent : dragées, dés à jouer et verres multicolores. Car il faut amuser ces rois éphémères et, dans ce paradis des bambins appelé

Nippon, ne pas se ruiner, en l'occurrence, pour les jouets, c'est risquer de devenir la risée de ses voisins.

Les emplettes des jouets faites, on commence à orner les rues et les maisons. Des festons de lanternes multicolores, longues, ovales, hexagonales, carrées, affectant des formes baroques d'animaux, enguirlandent les rues. De chaque côté de l'entrée principale des maisons on plante un "kado matsu" (pin de l'entrée). Entre ces deux arbres est tendue la "Shime-Nawa" (corde de paille de riz) d'où pendent des banderolles et des décorations de papiers peints, coupées d'après un modèle sacré.

C'est le symbole du dieu Shinto et les "oni" (mauvais esprits) n'oseraient pénétrer dans une maison portant ce symbole.

Au centre de la Shime-Nawa est fixée en écusson, une décoration très compliquée : des feuilles de "daïdai" (oranger sauvage), des feuilles de "yuzuriha" (espèce de laurier), un brin d'algue, un morceau de charbon de bois et... un homard.

Mais oui, un homard tout rouge et flamboyant, car, au pays du Soleil Levant, ce crustacé est le symbole de la longévité. C'est au point que le meilleur voeu que vous puissiez offrir à un Japonais, c'est lui dire : "Je vous souhaite d'être comme un homard".

Dès que l'aurore du premier jour de l'an commence à luire à l'horizon, il est encore d'usage dans quelques vieilles familles de la campagne, conservatrices fidèles et irréductibles des traditions ancestrales, de réunir tous les membres du même clan pour prendre le "O-juzume" (premier repas de l'année). Descendants et ascendants, revêtus de leurs beaux habits, s'accroupissent en cercle autour d'un grand plateau de laque, pour absorber d'é-

tranges mets.

C'est tout d'abord le "toso saké" (eau-de-vie de riz), auquel on a mélangé de la médecine, selon une formule sacrée. Ensuite, vient un plat de fèves noires, du "kazunoko" (laitance sèche de hareng), et du "tataki gobo" (racine d'une espèce de bardane), le tout accompagné de force "mochi" (petits gâteaux de riz) compagnons traditionnels de toute fête japonaise.

deux amis en cette occasion. Ils s'arrêtent l'un en face de l'autre, le dos courbé, les mains sur les genoux s'adressent mutuellement la formule classique de félicitation : "Omedeto" (Bonne Année), se redressent, filent. Deux pas plus loin, nouvelle courbette comique et clownesque et nouvel Omedeto.

Le deuxième jour voit se dérouler la plus amusante des mascarades. C'est la seule fois où les commerçants japonais



Puis, dans les villes comme dans les villages, aussitôt le premier repas de l'année terminé, le peuple quitte ses habitations, car c'est l'heure des souhaits. Il n'est pas permis de toucher de l'argent, le 1er janvier, sous aucun prétexte, cela porte malheur. Par contre, on a le droit de se montrer prodigue en souhaits et tout le monde en profite largement.

Rien de piquant comme la rencontre de

font de la réclame pour leurs marchandises et ils s'en donnent à cœur joie.

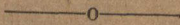
A Tokio, par exemple, ce jour-là, les corporations de la cité font la "hatsu uri" (tourné des étrennes) avec un pittoresque ébouriffant. Des chevaux, richement caparaçonnés, traînent, au milieu des cris et des rires de tout un monde de commis travestis, pileurs de riz, brasseurs de saké et autres, des chars monstrueux où toutes

sortes de denrées sont empilées.

Au-devant des brasseurs, un héraut d'armes, coiffé d'une cage à poulet, brandit de la main droite un puisoir à saké et le porte-bannière s'est muni d'un immense plumeau à épousseter les plafonds. L'éventail accompagne en mesure les pas de danse les plus fous. En un mot, c'est le défilé le plus extravagant, le plus hallucinant qu'il soit possible de rêver.

Le troisième jour est consacré aux visites des temples. On s'en vint implorer la bénédiction des dieux pour la nouvelle année, car malgré le matérialisme qui envahit de plus en plus les hautes sphères japonaises, la masse du peuple conserve encore une vénération profonde pour les innombrables déités de l'Olympe shintoïste.

En somme, le jour de l'an au Japon ressemble au nôtre, parce qu'il est la fête de la famille, mais surtout les enfants, et c'est encore ce qui rapproche cette contrée lointaine de l'Orient le plus de nous gens d'Occident, pour qui le premier jour de l'année doit être le plus intime et le plus affectueux.



Repas Gratuits D'Abys- sinie.

On raconte que l'empereur Ménélick, qui est mort à un âge fort avancé, s'intéressait beaucoup aux usages et aux vieilles traditions européennes et qu'il s'était fait traduire en abyssin de nombreux livres d'histoire, dont un de ses secrétaires lui lisait chaque soir quelques pages.

Un voyageur français, qui fut pendant son séjour en Ethiopie un des familiers de l'empereur noir, assista une fois à une de ces lectures où il était question de la Ro-

me antique.

Le vieux souverain parut surtout frappé par la formule jadis populaire à Rome, "Panem et circenses", du "pain et des jeux", qui semblait indiquer que la plèbe latine se considérait heureuse tant qu'on lui fournissait gratuitement, grâce aux libéralités des empereurs, la nourriture et les jeux du cirque.

"Nous avons été aussi loin que les Romains, remarqua alors Ménélick, du moins en ce qui concerne les secours et les repas gratuits aux indigents de notre pays."

Il expliqua alors que dans l'ancienne Ethiopie, il y avait dans chaque ville une prairie qu'à certains jours, au lever du soleil, on trouvait toute garnie de viandes bouillies de boeufs et de moutons. Quiconque avait faim n'avait qu'à s'asseoir sur l'herbe et pouvait y prendre librement son repas.

Dans l'origine, le peuple assez naïf, croyait que la terre avait produit d'elle-même ces viandes sous les premières chaleurs de la lumière. Il avait même trouvé un nom fort pittoresque pour ces festins champêtres, qu'il désignait du nom de "Tables du Soleil".

Cette candeur, pourtant, dura peu. Vint un jour où les Abyssins devinèrent bien que c'était les magistrats qui faisaient porter ces mets pendant la nuit sur les soi-disant tables du soleil.

Mais ils feignirent de n'en rien savoir, dans la crainte que l'on interrompit la libéralité de ces repas gratuits, à peu près comme agissent les petits enfants qui commencent à grandir et qui se doutent bien que ce n'est pas le bonhomme Noël qui remplit de cadeaux leurs souliers placés dans la cheminée, ni les cloches de Pâques qui leur envoient des friandises ou des oeufs rouges.

Animaux Bizarres

Les Hydrochères

LES lourds et puissants animaux ne sont, en somme, que d'énormes Rats ou plus exactement de gigantesques Cobayes, car s'ils sont très proches parents des premiers, aussi bien leur origine sud-américaine que leurs caractères anatomiques en font presque les frères, au moins les cousins germains des gentils "cochons d'Inde". Cabiayes et Cobayes constituent en effet à eux deux un des groupes de la grande famille des Rongeurs.

Fort répandus dans tout le continent austral de l'Amérique, depuis la Guyane jusqu'à la Patagonie, ces massifs mammifères y sont désignés selon les régions sous les divers noms de Cabiái, Capybara, Capyguara Carpincho, etc. Les naturalistes les ont baptisés hydrochères (*Hydrochoerus Capybara*), c'est-à-dire cochon d'eau, terme assez bien approprié car s'ils n'ont aucune relation avec la gent porcine ils ont à peu près la taille et la lourdeur de nos porcs, et d'autre part une grande partie de leur existence se passe dans l'eau.

Les Hydrochères, comme on peut s'en rendre compte, manquent d'élégance et de légèreté, des pattes trapues aux doigts de palmipèdes portent péniblement un corps presque informe, dépourvu de toute apparence et vêtu d'un pelage rude et de couleur brune; la tête offre malgré la petitesse des oreilles, un modelé fort et puissant, avec un mufle quasi chevalin où seule la fente qui coupe la lèvre supérieure rappelle la caractéristique des Rongeurs.

D'Azara, qui les étudia le premier, les dépeint comme des êtres doux et inoffensifs, puisqu'ils sont purement herbivores et ne se nourrissent que d'herbe, de roseaux ou de mousses aquatiques, mais aussi comme des animaux stupides, lents et lourds. Longtemps, ils se sont laissés approcher et massacrer par les hommes sans même chercher à fuir; fort mal servis au surplus par leur vue et leur ouïe défectueuses, ils n'ont pour les avertir de l'approche de l'ennemi qu'un odorat très développé.

Du reste, pour échapper aux carnassiers, Jaguars et Couguars, qui convoitent leur chair, aussi bien qu'aux hommes qui recherchent leur pelage, les Hydrochères ont comme refuge les rivières dont ils ne s'éloignent jamais et où ils plongent à la première alerte.

Gâce à leurs jambes puissantes et à leurs pieds palmés, ils rivalisent pour la nage avec les loutres elles-mêmes, mais, malheureusement pour eux, ils n'ont pas la faculté de rester très longtemps sous l'eau et sont contraints de remonter fréquemment à la surface pour respirer. Ce ne sont pas en effet, malgré leur apparence et les assertions de certains voyageurs qui les ont comparés aux Hippopotames, de véritables animaux aquatiques. Vivant en troupes, parfois considérables, ils habitent de préférence les rivages marécageux des grandes rivières américaines, parfois même les îles des deltas des fleuves, et y creusent des terriers pour se retirer la nuit et élever leurs petits très nombreux, car ils présentent la fécondité si caractéristique de la plupart des Rongeurs.

Malgré cette fécondité, on les a poursuivis si impitoyablement, qu'en maintes régions, ces paisibles "Cochons d'eau"

ont presque disparu. M. Geoffroy Dai-reaux, dans son beau livre, nous a donné une pittoresque description de cette guerre contre les Hydrochères.

“La chasse du Carpincho (nom donné à ces animaux dans l'Argentine) était, comme celle de la Loutre, une véritable industrie pour les Gauchos vagabonds des rives du Panama, population peu recommandable, presque exclusivement composée de



criminels en rupture de ban, vivant au jour le jour, traquant et traqués, disposés à vendre beaucoup plus chèrement qu'elle ne valait leur misérable vie aux autorités assez audacieuses pour oser se risquer aux alentours de leurs repaires, pauvres huttes, généralement bâties dans quelque creux, dissimulées dans les jones et les hautes herbes, mais gardées avec une impeccable vigilance par toute une meute de chiens féroces comme la faim. Ils chassaient la Loutre de jour et le Carpincho de

préférence la nuit. Pour la Loutre, les chiens suffisaient, aidés au besoin de quelques coups de fusil... Il n'en est pas de même avec le Carpincho. Celui-ci est un animal puissant, armé de fortes défenses qui font aux chiens de profondes blessures. On en a vu s'attaquer aux canots et les faire chavirer. En outre, les morsures des chiens acharnés contre lui abîment outre mesure sa peau qui est la seule chose qu'on en retire, et il a fallu chercher d'autres moyens de le combattre ou plutôt de le tuer. On n'emploie plus les chiens que pour le cerner, lui couper la retraite et permettre au tireur de lui mettre une balle au bon endroit.

“Sa peau est à peu près exclusivement recherchée pour en faire des “sobrepuestos”, c'est-à-dire la dernière des nombreuses housses dont recouvre sa selle le cavalier pampéen; c'est avec elle qu'il couronne le haut édifice de son “recado”, selle sur laquelle il s'assoit. Aussi la veut-il sans défaut. Avec la consommation sans cesse croissante de ces peaux, dont on fabrique aussi des ceintures, et la diminution relativement rapide des animaux qui les produisent, le prix en a augmenté d'une façon considérable... Depuis pas mal d'années déjà, il n'y a plus que les éleveurs aisés qui puissent orner leur recado d'une housse en peau de Carpincho, et le vulgaire se contente d'une vague imitation en peau de veau.”

Cependant les Hydrochères ne sont pas près de disparaître, et ils pullulent encore dans d'autres régions, principalement sur les vastes plaines humides de l'Amazone et des Guyanes.

Ces “Cochons d'eau”, d'humeur paisible, s'approprient facilement quand ils sont capturés en bas âge et au Paraguay il n'est pas rare d'en voir, à l'état domes-

tique, auprès des habitations. Presque tous les Jardins Zoologiques d'Europe en possèdent des individus vivants et on a même tenté de les acclimater; nos photographies représentent précisément des sujets élevés en Touraine, dans le beau domaine de la Pataudière.

— o —

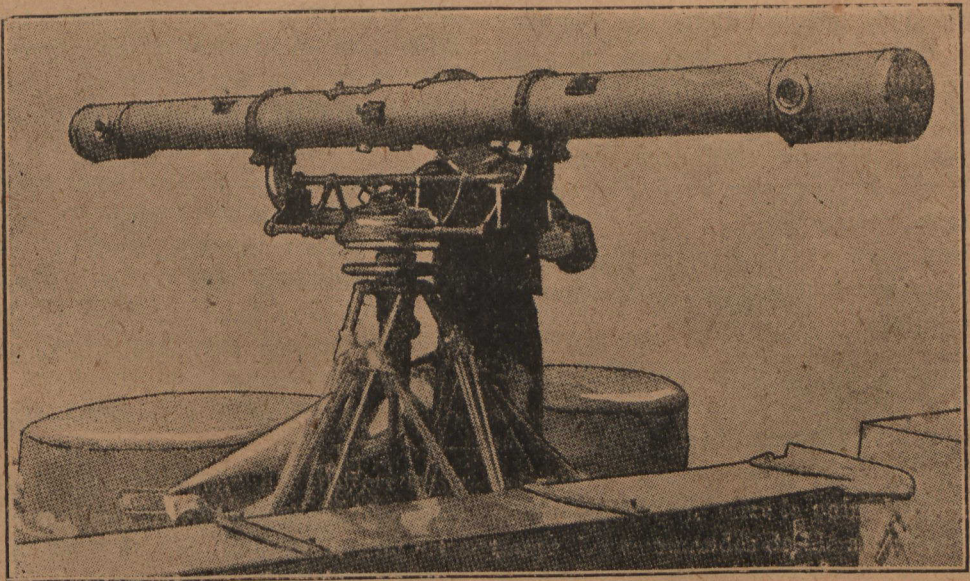
Un Telemetre Perfectionné

Les télémètres et les lunettes stadimétriques sont des instruments employés dans l'armée et dans la marine pour évaluer la distance entre le point où l'on se trouve et un autre inaccessible. Certains de ces instruments sont d'une grande précision tandis que d'autres ne fournissent que des indications approximatives; les premiers ont souvent un défaut, celui d'être

d'un maniement assez long et difficile.

Le télémètre employé à bord du "Delaware", navire de guerre de la marine des Etats-Unis, semble être un des plus parfaits de tous ceux connus jusqu'à aujourd'hui. Il est basé sur le principe de bien d'autres, la réflexion sur deux objectifs d'un navire, d'un homme ou de tout être ou objet dont on veut apprécier l'éloignement. Les deux objectifs sont placés un à chaque extrémité du tube du télémètre; à l'aide de miroirs et de prismes les deux images de l'objet visé sont amenées sous les yeux de l'observateur lequel, comme le fait voir notre gravure, a son poste au milieu du télémètre, et regarde par un oculaire situé entre les deux objectifs et à leur opposé.

Pour comprendre le fonctionnement de l'appareil, il faut d'abord savoir que l'objectif de droite reflète la partie supérieure de l'objet visé, et l'objectif de gauche la partie inférieure. Tant que, au moyen d'un pas de vis, l'instrument n'a pas été



réglé, les deux images paraissent séparées horizontalement ; dès que ces images ont été amenées en contact, il ne reste plus qu'à lire sur une table graduée la distance recherchée, distance indiquée par une pointe que fait mouvoir le même pas de vis dont on se sert pour amener, par un jeu des miroirs et des prismes, les deux images en contact.

Le grand avantage du télémètre dont nous parlons se trouve en son emploi facile, et en ceci, que le résultat indiqué est juste et promptement obtenu.

L'Hommage de l'Ennemi

ON nous communique une très curieuse lettre écrite à un journal d'outre-Rhin par un blessé allemand actuellement soigné dans une ambulance de Biarritz. Cette lettre est le plus éloquent hommage qu'un ennemi pouvait rendre au dévouement des Français et des Françaises qui soignent toutes les souffrances avec une égale sollicitude et sans vouloir leur attribuer une nationalité.

Nous croyons utile de placer ici sous les yeux de nos lecteurs une traduction de cette lettre :

« Ambulance Temporaire,

« Biarritz, septembre 1914.

« Je suis un abonné de votre journal, participant actuellement à la guerre en qualité de sous-officier, et je vous prie de vouloir bien publier ces lignes :

« Au moment de la mobilisation, l'opinion généralement répandue chez nous était que les Français traitaient sans ménagements les prisonniers allemands et nos journaux rappelaient les procédés qu'auraient subis nos compatriotes en 70.

« Les choses doivent avoir bien changé depuis : grièvement blessé à la cuisse par un éclat d'obus, je suis tombé aux mains de l'ennemi.

« Bien que nos adversaires n'aient eu aucune raison de nous ménager (attendu que notre officier avait arboré le drapeau blanc), je fus ramassé fraternellement par des soldats français, qui me soutinrent pendant plusieurs kilomètres et ceci durant la nuit, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'ambulance ; je ne saurais assez insister sur cette façon d'agir.

« Nous sommes maintenant à Biarritz, sur la côte franco-espagnole. La ville entière a mis ses hôtels ainsi que ses maisons à la disposition des blessés.

« Je suis installé, avec une trentaine de mes compatriotes, dans une vaste et haute salle, dont les lits sont d'une propreté irréprochable. Le service est fait avec un dévouement inlassable par des dames du monde, toutes vêtues de blanc.

« L'excellente nourriture se compose de café ou de chocolat le matin et de bons plats chauds, avec du vin, à midi et le soir. De temps à autre on nous distribue des cigarettes ! Les médecins travaillent du matin au soir, s'efforçant de nous soulager et de nous guérir.

« En un mot, nous sommes dans un hôpital modèle.

« Les services sanitaires français ayant une organisation uniforme, je suppose que les autres hôpitaux sont installés de la même façon. C'est pourquoi je dis à tous les Allemands qui s'adonnent aux soins

des blessés dans ma patrie : « Traitez bien les Français; ne faites aucune différence entre eux et les nôtres, car ils le méritent. »

« Je vous prie de vouloir bien faire parvenir à ma femme un exemplaire de cet article, en lui spécifiant qu'il est de moi. »

— o —

Les Vêtements de Bois

L'industrie tire un tel parti du bois, principalement pour la fabrication du papier, qu'on se préoccupe depuis longtemps déjà de la question du déboisement.

La récente invention d'un ingénieur viennois n'est pas faite pour la résoudre. Loin de remplacer le bois par une autre matière, il lui a trouvé un nouvel emploi. Il s'agit de fabriquer des étoffes, des vêtements dont le prix de revient serait beaucoup moins élevé que celui des tissus de laine ou de coton.

L'inventeur procède de la manière suivante. De minces lames sont prises dans des arbres dont le bois est autant que possible dépourvu de noeuds. Le tremble de Russie et certains sapins qu'on utilise pour la fabrication des allumettes répondent bien à ce but.

Les lamelles sont alors coupées en morceaux infiniment petits, puis soumises à une cuisson dans des récipients hermétiquement clos.

Après cette cuisson et des lavages successifs, la pâte obtenue subit différentes transformations sur lesquelles l'inventeur garde une prudente réserve. Elle est paraît-il, facilement transformée en un drap plus ou moins épais, serré et souple,

d'une solidité exceptionnelle.

Certaines essences, comme le platane et le hêtre, fourniraient des tissus particulièrement remarquables.

Le drap de bois serait le triomphe de la nouvelle industrie. Il coûtera si peu, affirme l'inventeur que les fabricants de draps de toile ou de coton ne pourront pas supporter la concurrence et devront arrêter bientôt leurs machines.

Nous connaissons déjà les petits jupons teints de couleurs vives que les femmes indigènes font avec l'écorce du "tapa" et qu'elle assouplissent en le frappant longuement, comme on bat le linge, après l'avoir laissé séjourner longtemps dans l'eau. C'était déjà en somme le vêtement de bois, mais il y a loin du "paréo" à ramages, dans lequel se drape la vahiné de Tahiti, au costume tailleur que met, pour sortir l'après-midi, la Parsienne d'aujourd'hui.

— o —

Le riz est la base de l'alimentation des Japonais. Depuis quelques années, néanmoins, on mange du pain au Japon, et c'est à l'initiative canadienne qu'est due cette pratique nouvelle. Voici comment s'y prirent les importateurs pour s'ouvrir un nouveau marché de blé au Japon. En 1905 se produisit dans ce pays une terrible famine qui décima plusieurs provinces. Le gouvernement canadien fit expédier au Japon pour \$50,000 de blé dans des sacs qui portaient, en caractères japonais, l'inscription suivante : "Don du gouvernement canadien". Dans chaque sac se trouvait un petit paquet de levain et une carte indiquant la façon de faire le pain. En peu de temps, les commandes de blé affluèrent.

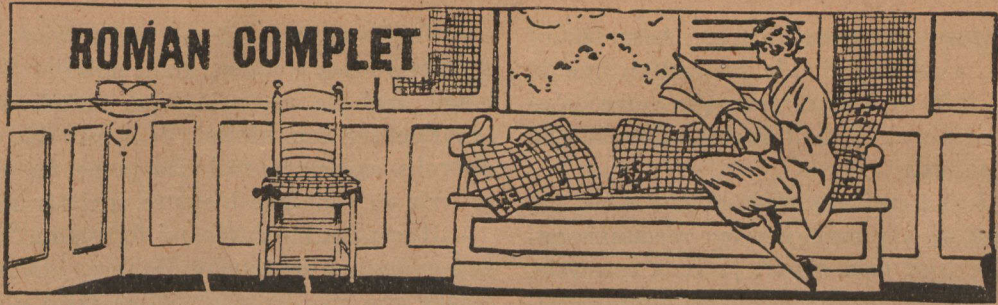
— o —



La CHATAIGNERAIE

Résumé de la première partie parue dans
le No précédent.

Solange de Borel quitte le couvent à l'âge de 18 ans. Elle retourne aux Tourelles, petit domaine où sa mère est née, et où elles vont désormais vivre toutes les deux. M. de Borel, à la suite d'un malentendu avec sa femme, est parti pour de lointains voyages. On le croit mort, malgré que son château, la Chataigneraie, n'ait pas encore été vendu. Solange de Borel entreprend de retrouver son père, avec l'assistance d'un vieux serviteur de ce dernier, Bernard Sauvage. Pendant ce temps-là, un M. Spinder arrive au pays et s'installe à la Chataigneraie, en compagnie du marquis Maurice de Rouvalois.



LA CHATAIGNERAIE

GRAND ROMAN INEDIT, PAR MAX DU VEUZIT

DEUXIEME PARTIE (Suite et fin)

—Tant mieux, voici une affaire bâlée et un souci de moins pour vous.

—J'étais sans inquiétude avec Cornély, encore fallait-il que je le trouve!... Et cette orangeade, s'écrie-t-il, changeant de ton. Elle va être chaude! Quel empressé serviteur vous faites pendant mon absence, mademoiselle Solange va vous prendre pour un vrai sauvage.

—Elle ne se trompera guère, alors!

Nous rions et la conversation redevient générale.

Tout à coup, Monsieur Spinder s'est levé et est allé à un bahut ancien dont il a fait jouer le ressort d'un tiroir secret.

Il en retire deux ou trois objets et vient me les présenter:

—Voici petite amie, les souvenirs dont je vous ai parlé. Je les ai retrouvés, oubliés au fond d'un vieux secrétaire, que votre père avait certainement dû négliger de visiter. Voici d'abord deux miniatures qui pourraient bien être les portraits de vos grands parents paternels si j'en juge par les noms tracés finement au dos. Voyez vous-même.

Mes mains tremblent soudain en présentant les petits cadres qu'il me présente.

Aux Tourelles, il n'y a aucune relique

concernant ma famille paternelle. Pour la première fois, mes doigts effleurent des choses ayant appartenu aux parents de mon père...

C'est avec une sorte de ferveur que je lis l'écriture que monsieur Spinder me désignait.

Derrière un des petits cadres il y a:

"Pierre, Gaétan, baron de Goussainville, comte de Borel".

Et sur l'autre:

"Anhe Marie, comtesse de Borel, née d'Esquencourt".

—Ce sont bien les noms des parents de mon père, fis-je d'une voix blanche.

Religieusement, mes lèvres se posèrent, à tour de rôle, sur les deux miniatures.

Mais je songe qu'elles sont encadrées de deux cercles d'émeraudes finement enchassées dans du platine.

—Elles sont d'une grande valeur. Puis-je accepter? N'est-ce pas vous en priver? Je pourrais enlever les miniatures et vous laisser les cadres.

—Ce serait accomplir un acte de vandalisme, mademoiselle Solange, me répond gravement monsieur Spinder. Les images vont avec leurs cercles, les uns et les autres ont la même provenance et vous sont

précieuses au même titre. Acceptez-les donc, c'est une simple restitution que je vous fais. Je suis certain que votre père n'a jamais eu l'intention de se dessaisir de tels objets.

—Je les accepte donc comme vous me les offrez, répondis-je avec reconnaissance. De tout mon cœur, je vous remercie, monsieur... vous ne savez pas toute la valeur que ces objets représentent pour moi.

Des larmes, malgré moi, ont mouillé mes yeux.

—C'est tout ce que possède de ma famille paternelle... achevai-je à voix basse.

Mon émoi, la vue de mes yeux humides peut-être, ont troublé le marquis, car il s'est levé brusquement et est allé se poser dans l'embrasement d'une fenêtre d'où il s'obstine à regarder le parc.

Monsieur Spinder est debout, derrière moi je ne puis le voir, mais au silence qui suit mes paroles, je devine qu'il respecte mon émotion.

Le geste du marquis m'a cependant ramenée à la bienséance.

Un triste sourire erre sur mes lèvres et j'essaye de me railler pour chasser tout à fait mon agitation.

—Quelle insupportable sensitive, je fais. Voici que je fais fuir monsieur de Rouvalois!

Il se tourne vers moi.

—Je ne m'habituerai pas à vous voir pleurer, mademoiselle, répond-il avec vivacité. Tout à l'heure, j'ai eu envie d'étrangler notre hôte qui vous a fait remuer ces pénibles souvenirs.

—Oh! protestai-je. Si vous saviez quelle douce émotion il m'a procurée, au contraire.

Pleine de gratitude, je me tourne vers le châtelain qui tient à la main un carnet de poche, recouvert de cuir mat.

—Voici encore quelque chose que je comptais vous donner, mademoiselle Solange, mais le reproche que m'adresse Maurice me fait hésiter. Je serais désolé de vous causer la moindre peine ou de rouvrir en vous une blessure, mal fermée.

—Il y a des blessures qui font moins de mal quand on les touche. Donnez, je vous assure que rien ne pouvait me faire plus plaisir que l'attention que vous venez d'avoir.

Le châtelain m'enveloppa d'un long regard.

—Soit, fait-il. Ce carnet est à vous et je dois vous le remettre quoiqu'en dise Maurice... D'après ce que j'en ai lu, j'ai vu qu'il avait appartenu à votre père qui y a inscrit, de sa main, les principaux événements de sa vie... Ce sont des notes hâtivement écrites, qui s'arrêtent trop tôt, hélas, puisque la dernière remonte à 19... Mais sous la brièveté des phrases, vous y verrez que votre père aimait passionnément les siens.

La voix grave de monsieur Spinder semblait vouloir plaider éloquemment la cause de mon père, auprès de moi comme s'il avait craint qu'une autre voix, celle de ma mère peut-être ne se fut déjà élevée pour accuser l'absent.

—Oh, donnez, m'écriai-je avec ferveur.

Impatiente de contrôler, de feuilleter, je tends la main.

—Des notes écrites par mon père, qu'est-ce qui pourrait être plus précieux pour moi! Oh, merci, monsieur Spinder de les avoir trouvées et de me les avoir gardées.

Mais le châtelain ne me tend pas encore le carnet.

—Vous le lirez attentivement, petite amie, comme je l'ai fait moi-même ne sachant pas ce qu'il contenait. Mais il aura

plus de valeur dans vos mains que dans les miennes... C'est une réponse à bien des choses passées... ne le perdez pas : je vous le confie ! Votre coeur vous dictera ce que vous devrez en faire... le voici... prenez, il est à vous.

Pieusement, je pris le petit carnet.

J'allais l'ouvrir, mais un geste de monsieur Spinder me retint :

—Non, pas tout de suite... pas devant nous...

Et comme je restai interdite, il ajouta en riant :

—J'ai peur de Maurice, n'oubliez pas qu'il a déjà failli m'étrangler tout à l'heure.

—Il est certain, répondit le jeune homme vivement, que si vous m'aviez consulté, cher ami, je vous aurais conseillé de brûler ce cahier plutôt que de le donner à mademoiselle en ce moment. Vous allez remuer en elle un tas de douloureux problèmes et ce n'est certainement pas cela votre but.

—Non, mon enfant, ce n'est pas cela en effet que je souhaite. Mais laissez-moi être juge en cette affaire. Je suis sûr que ma petite amie fera un meilleur usage de ce cahier que vous ne le pensez et que ce ne sont pas seulement des larmes que la lecture lui suscitera.

Monsieur de Rouvalois eut un geste évasif.

—Evidemment, fit-il. Votre but est louable ; mais moi, je ne vois qu'une chose c'est que mademoiselle de Borel peut pleurer encore.

Monsieur Spinder se pencha vers moi et, m'entourant du bras les épaules, il mit un baiser sur mon front.

—Eh bien, fit-il mi-riant, mi-sérieux, si je la fais pleurer, vous la consolerez, vous Maurice. Cela vous ira, je pense !

Une lueur rapide passa dans les yeux du jeune homme.

—Parfaitement ! s'écria-t-il. Et pour commencer. Je vous l'enlève.

Venant vers moi, il me tendit le bras.

—Venez, mademoiselle. Quittons ce vilain monsieur qui ne parle que de choses graves. Il y a de l'ombre dans le parc, allons respirer au grand air ; on étouffe dans cette salle !

Un peu hésitante, je pris le bras qu'il me tendait ; mais posément, monsieur Spinder le repoussa et s'empara de ma main qu'il passa sous son coude.

—Pardon, pardon. Vous empiétez encore sur mon rôle, Maurice en ce moment. Je ne sache pas que mademoiselle ait besoin d'être consolée. Regardez la, elle rayonne de vous voir la mine si déconfite.

Le jeune homme se mit à rire, de bonne grâce.

—Parbleu ! c'est toujours amusant de voir un voleur volé et je fais figure du personnage en cet instant.

—Bah, votre tour viendra.

—Mais je l'espère bien !

Nous fîmes, en causant, le tour du parc ; puis, dès que je pus prendre congé sans paraître manifester trop de hâte, je m'empressai de m'éloigner car j'étais impatiente de prendre connaissance du petit carnet qui avait motivé entre les deux hommes la singulière discussion que je viens de rapporter.

Je comptais, dès mon arrivée aux Tourelles, pouvoir m'enfermer dans ma chambre, et, en pleine solitude, parcourir le précieux livre qu'on venait de me remettre, mais ma mère est venue me trouver immédiatement.

—Tu as vu monsieur Spinder ? s'informe-t-elle aussitôt.

—Oui, mère.

—Il ne t'a pas dit qu'il avait cherché à racheter la ferme de Noyville et les terres de monsieur Kabds.

—Non, cependant, nous avons parlé de ce monsieur, tout à l'heure.

—Il est venu me voir aujourd'hui.

—Qui ça!

—Monsieur Kabds et son fils.

Une rougeur empourpra mon visage. Ma mère la remarqua et se méprit sur les causes de mon trouble.

—Je vois que tu es au courant... Ton visage ne sait pas mentir si tes lèvres savent se taire. Mais jamais, tu entends, jamais! je ne donnerai mon consentement. Si ton père avait été là, ces individus n'auraient même pas osé une telle démarche.

—Vous avez très bien fait de les éconduire, ma mère, déclarai-je tranquillement.

—Cela ne te fait rien! s'écria-t-elle surprise.

La belle pensée que j'adresse à monsieur de Rouvalois, à cette question!

—Oh! cela m'est bien égal! Ce n'est pas le regret du fils Kabds qui m'empêchera jamais de dormir, je vous assure.

Elle respira.

—Ah, tant mieux! En te voyant rougir tout à l'heure, je m'imaginai déjà...

—Oui, j'ai bien vu; mais c'est parce que monsieur Spinder m'avait laissé entendre la recherche de monsieur Kabds...

—Comment, il le savait!

—Probablement que ces gens-là lui en avaient parlé... Je suis contente qu'il veuille leur reprendre les terres de Noyville.

—Cela ne te donne rien.

—Non, mais j'aime beaucoup monsieur Spinder, tandis qu'eux...

Je n'achevai pas.

Ma mère resta songeuse, puis elle dit:

—Il doit être très riche, ce monsieur Spinder.

—Il le paraît.

—Crois-tu qu'il consentirait à se des-saisir du portrait de ton père, moyennant un bon prix?

—Oh mère! Vous avez pensé à cela!

—Oui, cette toile était étonnante de ressemblance et je voudrais la ravoir... Depuis que tu m'as dit qu'elle était encore au château, je ne pense qu'à cela!

—Vous ignoriez donc auparavant, qu'elle y fut encore.

—La pensée que ton père pût avoir vendu la Châtaigneraie avec de telles choses ne m'était pas venue... je croyais qu'il avait enlevé tous les souvenirs...

On devine l'émotion qui m'avait saisie dès les premiers mots de ma mère. Jamais, jusqu'à ce jour, elle ne m'avait parlé si longtemps de mon père. Et en quels termes douloureux, de quel air d'intense tristesse, elle m'en entretenait.

—Êtes-vous quelquefois retournée à la Châtaigneraie, mère? m'informai-je affectueusement.

—Je n'y ai pas remis les pieds depuis la vente, murmura-t-elle les yeux humides.

—Il faudra m'y accompagner un jour? fis-je doucement.

—Non! Je ne pourrais pas... Trop de souvenirs m'y attendent... à présent, surtout, que les appartements ont retrouvé leur gaîté, leur mouvement.

—Rien n'y a été changé.

—Tu crois?

—J'en suis sûre. Monsieur Spinder m'a dit son désir de laisser tout en le même état. Il n'y a que le parc qui ait subi une transformation... Et encore, ce n'est peut-être que la répétition d'autrefois... Je ne puis juger.

Ma mère soupira et garda le silence.

L'image de son ancienne résidence devait passer devant ses yeux, telle qu'elle l'a connue autrefois.

Puis elle revient à son idée.

—Tu verras, n'est-ce pas, pour le portrait?... Il ne faut pas laisser un tel souvenir dans des mains étrangères... Et puis, je veux l'avoir, je n'ai guère de choses qui me parlent de ton père... Tout a été dispersé quand j'ai été malade.

Les larmes glissaient sur ses joues sans qu'elle fit un geste pour les cacher.

—A côté de son portrait, il y avait le mien autrefois; y est-il toujours?

—Non, mère. Il ne reste de vous aucun portrait là-bas.

—Mon Dieu!... Il avait pris soin de ne pas le laisser... il avait emporté le mien.

De gros sanglots la secouent tout entière, à présent, et cela me bouleverse. Ma mère, si calme, si maîtresse d'elle-même, habituellement, m'apparaît tout à coup, lamentablement malheureuse. Vaincue par sa douleur, n'ayant pas la force de la cacher, elle pleure là, près de moi qui ne puis rien pour la consoler.

Maintenant que le regard d'un homme a éveillé en moi, des sensations inconnues, je comprends sa souffrance.

Je recherche un père, mais elle, pleure un mari... le compagnon de sa vie, celui qui a fait battre son coeur de jeune fille et en qui elle avait placé toute sa confiance, tout son avenir.

Pour la première fois, je comprends tout ce que la trahison de celui qu'on aime peut amener de souffrances, de rancunes, de colères!

Etre trahie, c'est dur... mais vivre quinze ans de larmes et de regrets...

Oh, pauvre mère, comme elle a dû souffrir!

Et ne résistant plus au besoin de lui

donner un peu d'espoir, cet espoir dût-il être suivi d'une désillusion, je m'agenouille près d'elle, j'entoure sa taille de mes bras et je lui dis tout: ma visite au colonel, mes recherches, les résultats obtenus...

Je ne lui cache qu'une chose ce sont les doutes qui me sont venus depuis que j'ai parlé au marquis de Rouvalois de son voyage au Nil. Et si je ne les lui dis pas, c'est que je crains de faire naître en elle, un fol espoir... cet espoir qui me soulevait tantôt, quand monsieur Spinder semblait prendre la défense de mon père comme s'il accomplissait une mission déterminée.

Elle m'écoute d'abord avec stupeur, puis elle m'interroge, elle veut savoir?

Il faut que j'explique, que je raconte bien tout, que je répète...

Et je recommence sans me lasser!

Ah! que j'étais folle de craindre sa colère!

Elle m'attire dans ses bras, elle me couvre de baisers, elle partage mes larmes, me reprochant seulement de n'avoir pas eu plutôt confiance en elle.

—De quoi donc avais-tu peur?

—Félicie m'avait dit que je vous tuerais si je vous parlais jamais de cela.

—Quelle folle!

Et parce qu'un peu d'espérance à traversé son deuil, elle s'anime, me parle, fait des projets et pour la première fois depuis longtemps, je la vois sourire.

—Il faudra aller demain chez le colonel ma Solange.

—Oui, mère.

—Peut-être même faudrait-il mieux que je t'y accompagne.

—Non, je ne pense pas. Le colonel pourrait être gêné d'être intervenu dans cette affaire sans que vous l'y ayez autorisé tout d'abord.

—C'est vrai!

La vérité c'est que je désire être seule avec le colonel, car je ne lui cacherai rien des réticences de monsieur Spinder et de son ami. Je lui parlerai de la nouvelle attitude de Bernard, je lui répéterai aussi les paroles du châtelain tantôt, lorsqu'il m'a remis le petit carnet.

Et cela me faisait penser à celui-ci, je me demande si je ne devrais pas en parler à ma mère.

Mais l'entrée de Félicie qui vient pour la troisième fois annoncer que le dîner est servi, m'empêche de poursuivre mon idée.

Et maintenant, je songe que cela vaut mieux. Ce petit livre peut contenir pour ma mère des rappels douloureux qu'il est inutile de lui remettre en mémoire pour le moment. Elle est trop heureuse, ce soir; il y a trop d'espérance dans ses yeux pour que je veuille déjà y faire renaître les larmes.

13 juillet.—J'ai lu et relu les notes écrites par mon père.

On devine avec quelle religieuse émotion, j'ai parcouru ces lignes finement écrites qui retraçaient sobrement les principaux événements de sa vie.

Son mariage, son bonheur d'époux, ma naissance, mon baptême, tout y est noté en quelques lignes.

Quel amour profond pour ma mère et pour moi, se dégage à chaque page!

Ce petit livre est la meilleure et la plus puissante plaidoirie qu'on puisse trouver en faveur de l'absent.

Qui donc oserait soupçonner ses sentiments paternels après des notes comme celles-ci que je prends au hasard:

"Ma Solange est née! Je suis père!

"Oh la joie divine de serrer contre soi une petite créature qui est la chair de

"notre chair et le sang de nos veines."

Ou encore:

"Bébé est une petite chrétienne depuis ce matin. Le cher ange semblait comprendre toute la gravité de l'acte qui s'accomplissait: elle n'a pas pleuré!

"Voici ma Solange adorée inscrite à l'état-civil et à l'église: c'est un personnage important à présent!"

Et plus loin, après avoir retracé l'effort de mes premiers pas.

"Avec quel frémissement intime de joie paternelle, j'ai serré ma fille dans mes bras après qu'elle eût parcouru, seule, ces quelques mètres pour venir me rejoindre".

Les sentiments de mon père pour ma mère ne sont pas moins ardents. L'amour intense qu'il a pour elle, s'exprime chaque fois qu'il parle d'elle:

"C'était l'anniversaire de notre mari—ge et Marie—(c'est ma mère)—et moi avons tenu à passer ce jour, tous deux, en complète solitude, nos deux coeurs ayant plus encore besoin que d'habitude, de se parler seuls.

"Trois ans déjà que nous sommes mariés! Est-il possible! Ces trente-six mois ont passé comme un songe et c'est hier, vraiment, que j'ai épousé mon adorable compagne. Trois ans! mais c'est à peine si j'ai eu le temps encore de lui dire mon amour et le lui prouver mon inaltérable attachement.

"Le bonheur ne se mesure pas; quel enivrant vertige me donne cette pensée reposante et douce: toute ma vie, tous les jours, elle et moi nous vivrons l'un à côté de l'autre.

Et après ces pages ardentes où sa tendresse masculine va, tour à tour, de la mère à l'enfant, une inquiétude s'éveille sous la plume de mon père:

“Je regrette que nous ayons invité tant de monde, cet automne, à nos chasses : notre chère intimité est troublée...”

Plus loin, cette inquiétude se précise :

“Marie a des sentiments trop grands et trop généreux ; cette délicatesse d’inviter madame de Mainfruit est de ceux-là. Cette femme n’a rien dans l’âme ni dans l’esprit qui puisse comprendre et reconnaître la bienveillante attitude de ma chère femme...”

Jusqu’ici mon père n’a formulé aucun grief quelconque contre cette étrangère. Cependant, quelques jours après, il griffonne sur son carnet ces simples mots qui, certainement, se rapportent à elle :

“Cette femme me fait peur, je la devine envieuse et jalouse. Par quel sortilège, par quel miracle d’habileté ou de coquetterie peut-elle mettre ainsi tous les hommes à ses pieds...”

Et tout à coup, sans que rien ait fait prévoir cette sorte de profession de foi, il écrit, entre le récit d’une chasse et l’annonce d’un dîner, ces réflexions suggestives.

“J’adore ma femme et mon enfant et ne souhaite rien autre que de vivre toujours par eux et pour eux ! Mon bonheur est trop précieux pour que je le risque si bêtement : l’ironie et le dépit d’une coquette qui se voit repoussée, n’ont pas à me troubler.”

Une phrase, enfin, termine le cahier resté inachevé et les mots semblent indiquer combien mon père était exténué de ce sujet :

“Ah, si je n’avais pas à ménager la bonté de ma chère Marie qui croit à la sincérité de ces gens-là et serait peinée de les voir sous leur vrai jour, comme je me débarrasserais bien vite de ces importuns : mari et femme...”

Cette note était la dernière écrite de la main de mon père et je la relus longuement, posément, essayant de deviner à travers les lignes ce qui manquait à la clarté des annotations, car je sentais bien que là était, vraisemblablement, le noeud du drame familial qui avait bouleversé les miens quelques années auparavant.

Je songeais à tout ce que Bernard m’avait raconté au sujet de la brouille survenue un soir entre mes parents ; enfin, j’évoquai les insinuations de monsieur Spinder en me remettant le carnet...

Et de toutes ces réflexions, une certitude montait en moi : mon père n’avait eu rien à se repocher, il avait été victime des circonstances, des apparences peut-être, mais rien n’aurait dû être retenu contre lui, sa volonté n’ayant pas contribué aux torts qu’il pouvait avoir eus.

Oui, cette conviction à la fois consolante et démoralisante, selon que j’envisageais l’intégrité de son caractère ou l’amertume de son exil, cette conviction était entrée en moi.

Et je comprenais quelle tâche morale monsieur Spinder m’avait assignée en me remettant le carnet.

Avant de rappeler mon père auprès de nous, si je parvenais à retrouver ses traces, j’avais à effacer d’abord, chez ma mère, jusqu’à l’impression ancienne d’une trahison offensante de la part de celui qui lui avait juré de l’aimer toujours. C’était une sorte de réhabilitation morale que j’avais à remplir et cette tâche me parut douce bien qu’elle fut probablement délicate.

Je serrai précieusement le petit carnet au fond d’un coffret que je dissimulai soigneusement derrière une pile de linge, au fond d’un tiroir : le moment n’était pas encore venu de le remettre à ma mère...

Même jour, à midi.— Le courrier m'a apporté, à moi, des nouvelles du colonel Chaumont sous la forme de cartes postales.

L'excellent homme a dû apprendre ma visite sans succès chez lui, et pour m'éviter une nouvelle et inutile démarche, il a eu recours à l'envoi de quelques cartes postales.

L'une comporte cette formule de politesse.

—Avec mes respectueux souvenirs”.

Une autre, cet avis déguisé de ne pas lui :

—De Paris, où je suis encore pour une semaine environ, recevez mes bien sincères hommages”.

Enfin, une troisième a fait bondir de joie mon cœur malgré ses termes amphigouriques.

—Je vous envoie quelques cartes pour votre album, souhaitant qu'elles vous fassent autant de plaisir que j'en ai eu hier en retrouvant les traces récentes—elles remontent à deux mois!—d'un volume précieux auquel je tenais beaucoup et que j'avais perdu depuis dix-huit mois”.

En lisant cette dernière carte, je n'avais pu réprimer un mouvement de joie, en même temps, tout mon sang affluait à mon visage.

—Oh, le rayonnant espoir ! Avais-je bien compris le sens de sa phrase ? Ne m'illusionnai-je pas ? Deux mois ! Le colonel avait des nouvelles récentes de mon père et il ne restait plus à savoir que ce que celui-ci était devenu depuis deux mois !

—De qui sont ces cartes ? fit ma mère qui me regardait, étonnée de mon trouble.

—Du colonel Chaumont, fis-je en les lui tendant.

Elle les parcourut sommairement et n'ayant rien vu qui put justifier mon émoi, elle les relut plus attentivement... sans succès !

—Pourquoi parais-tu si joyeuse ? me demanda-t-elle en me les rendant.

J'eus une courte hésitation. Devais-je faire naître en elle, ce nouvel espoir ? Mais ma joie était si grande que je ne sus résister au désir de la lui faire partager.

—Relisez cette carte, mère... Ne devinez-vous pas?... Oh, je crois que c'est de mon père qu'il s'agit... Deux mois, seulement ! Comprenez-vous ?

Ma mère était devenue toute pâle.

—Oh ciel ! serait-il possible !

Elle relut la carte à mi-voix.

—Crois-tu ? Ne nous trompons-nous pas ? Ce serait atroce si notre espoir était déçu.

Et ne pouvant plus résister à l'émoi qui la bouleversait si soudainement, elle éclata en sanglots convulsifs.

Je dus la conduire à un fauteuil et l'y faire asseoir.

Elle était tout à coup si faible que je fus obligée de lui faire boire un cordial pour la remettre. Pauvre mère ! Toutes tant du peu que je sais ; si après avoir fait de ne plus lui communiquer de nouvelles que je recevrais au sujet de mon père, ces alternatives d'espoir et de découragement auraient raison de sa fragile santé.

Déjà, je regrette l'avoir mise au courant du peu que j sais ; si après avoir fait naître l'espoir, il me fallait lui communiquer une réalité décevante, je sens que ce serait atroce pour elle et que peut-être, elle n'en reviendrait pas.

Toutes ces réflexions m'ont coupé la joie qu'avait fait naître en moi la carte du colonel.

Maintenant, je doute. Ne me suis-je

pas trompée? Ai-je bien compris le sens de ses phrases:

Ah, s'il ne s'agissait que de moi, qu'importe les heurts, les espoirs non justifiés, toutes ces alternatives de bonnes et mauvaises nouvelles, pourvu que le résultat soit bon. Est-ce que ma sensibilité plus ou moins mise à l'épreuve en cette occasion, peut compter.

Mais ma mère?

Ma mère si pâle, si triste, si anémiée par son long chagrin.

Ah, plut au ciel, que mon père revienne et que sa présence parmi nous soit salutaire à ma pauvre maman.

Ou alors, à quoi bon le retour de l'un si l'autre devait partir...

Cette pensée de deuil m'a démoralisée complètement.

Quand l'état de ma mère n'a plus réclamé ma présence auprès d'elle, je suis montée à ma chambre et là j'ai pleuré désespérément, toutes mes larmes d'espoir, de crainte ou de désespérance s'entre mêlant pour allourdir ma peine.

15 juillet.—C'était dimanche, hier. Je suis allée aux offices, espérant y découvrir quelque visage ami et reconfortant, c'est-à-dire celui de monsieur Spinder ou de son jeune ami, mais je n'ai entrevu ni l'un ni l'autre et la journée a passé morne et longue malgré les réjouissances populaires de la fête nationale.

Même jour, au soir.—Je suis allée tantôt à la Châtaigneraie pour y exposer à monsieur Spinder la requête de ma mère au sujet du portrait de mon père.

Le châtelain n'était pas là et le domestique qui m'a reçue n'a pu me dire si son maître serait de retour dans la soirée ou si, au contraire, son absence durerait plu-

sieurs jours.

Je n'ai pas osé m'enquérir du marquis, peut-être a-t-il accompagné son ami, car je ne l'ai pas aperçu.

Je suis donc revenu un peu plus triste encore qu'au départ.

A peine étais-je de retour aux Tourelles que ma mère m'interrogea sur la mission qu'elle m'avait confiée.

Pauvre maman, elle aussi a été toute déçue de voir qu'il fallait encore attendre.

J'achevais à peine de la mettre au courant de mon inutile visite au château, quand un bruit de moteur s'arrêtant devant le perron nous fit dresser la tête.

—Une automobile? fit ma mère surprise, car elle n'escomptait aucune visite aujourd'hui.

J'avais bondi vers la fenêtre.

—L'auto de monsieur Spinder, je reconnais son chauffeur! m'écriai-je avec une véritable joie.

Je ne pus en dire plus long, la porte du salon s'ouvrit et Félicie introduisit le marquis de Rouvalois.

Un peu interdit d'abord de nous trouver réunies, le jeune homme se ressaisit vite. Et s'inclinant devant ma mère, il s'excusa d'un ton respectueux.

—Pardonnez-moi, madame, d'oser ainsi me présenter devant vous sans y avoir été autorisé. En rentrant, tout à l'heure, à la Châtaigneraie, j'ai appris la visite de mademoiselle de Borel et j'ai cru devoir venir excuser auprès d'elle, mon ami, monsieur Spinder, qui a été obligé brusquement de s'absenter de chez lui.

Ma mère allait répondre quelque banale formule de politesse quand j'intervins vivement.

—Ma mère, dis-je avec une certaine chaleur, permettez-moi de vous présenter

monsieur de Rouvalois dont je vous ai plusieurs fois entretenue et que vous désiriez si vivement connaître. C'est à lui que vous devez de pouvoir encore embrasser votre fille puisque grâce à lui, je suis encore vivante.

Le marquis me remercia du regard de mon intervention.

Quant à ma mère, elle avait tendu spontanément les deux mains au jeune homme et en termes non moins chaleureux, mais certainement plus émus que les miens, elle le remercia de son dévouement, de sa présence d'esprit au moment de mon accident et l'assura de son éternelle reconnaissance.

Cette entrée en matière, en créant ma mère débitrice du visiteur, avait rompu la glace entre eux.

A celui qui avait sauvé la vie de sa fille, quel qu'il fût, ma mère ne pouvait faire que le plus favorable accueil : la porte des Tourelles était désormais ouverte pour lui.

Mais le marquis n'était pas homme à se contenter de cette situation acquise de droit à notre connaissance. Par son ton aimable, son air sérieux, son attitude infiniment respectueuse, par son impeccable correction, il sut conquérir ma mère.

Celle-ci ne résista pas, en effet, à la sympathie qu'inspirait à première vue, le visiteur. Elle, si habituellement détachée de tout, si réfractaire à toute nouvelle connaissance, si hautaine même dans sa farouche retraite, se montra vraiment charmante et écouta le jeune homme avec une bonne grâce sans égal.

Leur mutuelle attitude me fut infiniment douce.

En les écoutant, mon cœur s'irradiait de joie.

En cette minute ; je me sentais vis-à-vis

du marquis, très fière d'être la fille de ma mère si grande dame dans son bienveillant accueil, et par opposition, aux yeux de celle-ci, j'étais prête à me prévaloir de l'impeccabilité mondaine du visiteur.

Cependant, celui-ci écourta cette première entrevue et, se levant pour prendre congé, il s'excusa encore de la liberté qu'il avait prise de se présenter aux Tourelles.

Puis, se tournant vers moi, il m'apprit de son même air d'infinie correction où perçait cependant un peu plus de douceur : que monsieur Spinder ne serait de retour qu'après demain soir.

Nous nous levâmes donc pour le conduire mais à ce moment Félicie introduisit un nouveau visiteur.

C'était l'abbé Violet qui les mains tendues l'une vers ma mère et l'autre vers le marquis qu'il paraissait connaître particulièrement, s'avançait vers nous de son pas glissant.

Et tout de suite, sans nous laisser le temps de lui souhaiter la bienvenue, il expliqua :

—Je viens mettre votre bonne volonté à contribution, chère madame de Borel. Je suis appelé au hameau des Anthieux. Un bûcheron vient de tomber du haut d'un peuplier et a besoin, sans retard, de mon saint ministère. La course est longue à pied, je crains d'arriver trop tard là-bas et d'être ensuite de retour ici, après l'heure du salut. Voulez-vous mettre votre voiture à ma disposition !

—Volontiers, accepta ma mère.

Et se tournant vers moi, elle ajouta :

—Va prévenir Auguste... pourvu qu'il ne soit pas aux champs... Dis-lui vite qu'il attelle.

Mais monsieur de Rouvalois, d'un ges-

te, arrêta ma sortie.

—Permettez-moi... faisons mieux, voulez-vous. L'auto est prête. Si monsieur le curé veut bien l'accepter, elle est à sa disposition. En quelques minutes, le chauffeur le conduira à destination, puis le ramènera et de cette façon, madame de Borel n'aura pas à interrompre la besogne de son serviteur.

Ma mère approuva la proposition du jeune homme et l'abbé en fut enchanté.

—Seulement, j'ai encore une petite faveur à demander, fit-il en se tournant vers moi. Il doit y avoir là-bas une pauvre femme et trois marmots dans les larmes. Je crois que la présence de notre petite Solange ne serait pas superflue.

—Je vous suis! m'écriai-je toute heureuse d'accompagne le prêtre et le marquis car je pensais que celui-ci serait des nôtres.

J'eus vite mis un chapeau et jeté un manteau sur mes épaules.

Quand je rejoignis le groupe qui m'attendait sur le perron, l'abbé prenait congé de ma mère.

—Je vous ramènerai Solange tout à l'heure, dit-il, en s'engouffrant dans le véhicule. Debout, auprès de la voiture, le marquis m'attendait.

Je grimpai à mon tour et pris place auprès du vieillard.

Derrière moi, le jeune homme avait refermé la portière sans monter. Je compris que la plus élémentaire bienséance exigeait de lui cette façon d'agir.

Mes traits cependant durent laisser paraître un peu de déception car il m'enveloppa d'un chaud regard encourageant.

—Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de partager un peu votre bonne action? me demanda-t-il en tirant vivement son portefeuille de sa poche.

Il me tendit un billet bleu que je pris en silence, remerciant seulement d'un signe de tête tant j'étais émue qu'il eût pensé à cela.

—Je vous prive de votre voiture, s'excusa soudain le prêtre qui s'apercevait alors seulement que le jeune homme allait partir à pied.

—Du tout, affirma celui-ci. Depuis ce matin, je roule en auto et, ce soir je suis enchanté de marcher un peu.

Nous échangeâmes de nouveaux saluts et l'automobile démarra.

Avant de sortir du parc, je me dressai dans la voiture et jetai un regard en arrière. Je perçus le groupe formé par ma mère et le jeune homme qui s'avançaient tous deux, lentement, vers la grille.

C'est si peu dans les habitudes de ma mère d'accompagner ainsi ses visiteurs, que je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à l'abbé.

—Monsieur de Rouvalois a fait la conquête de ma mère, achevai-je.

—C'est un bien aimable jeune homme, répondit le vieillard. Je le verrais avec plaisir s'établir et rester dans le pays mais je n'y compte guère. C'est un oiseau migrateur qui a besoin de nouveaux cieux. Jusqu'ici, il a parcouru notre globe dans tous les sens et bientôt probablement nous le verrons disparaître comme il est venu, en route vers quelque nouveau site.

—Il vous a fait des confidences là-dessus, interrogeai-je le coeur subitement serré.

—Non, mais il parle avec tant d'enthousiasme des contrées lointaines qu'il a visitées, que je ne crois pas me tromper en avançant qu'il y retournera dès qu'il le pourra.

Je ne répondis pas.

Un lourd malaise m'avait soudainement envahie. Il me semblait que ma poitrine était broyée dans un étai, et là, sur mon front, au-dessus des yeux, j'avais l'impression d'un cercle de fer meurtrissant mon crâne.

Justement, sur la banquette, en face de nous, j'avisai un volume neuf dont la moitié des feuillets n'avait pas encore été coupés.

Il devait appartenir au marquis qui avait commencé à le parcourir si j'en jugeais la maque faite au haut d'une page.

Machinalement, je le pris, l'ouvris et en lus le titre :

“Les Rives de l'Amazone.”

Tout d'abord, ce titre ne me rappela rien. Puis, soudain, les mots touchèrent mon cerveau.

—L'Amazone?... un fleuve du Brésil! L'Amérique du Sud!

Je rejettai le livre presque brutalement à sa place et fermant les yeux, je me laissai aller à un véritable découragement où tout ce qui me concernait ne m'apparaissait, en cet instant, que pour me blesser.

—Mon père disparu, la santé chancelante de ma mère, la Châtaigneraie vendue, le changement de Bernard, le départ possible du marquis...

Tout dans ma pauvre cervelle, concourait à me décourager!

A son tour, le vieillard avait pris le livre et l'avait feuilleté.

—Le Brésil, fit-il à mi-voix. Oui, notre ami m'en a parlé... Il a ça dans la tête... c'est par là qu'il ira la prochaine fois.

— Mais empêchez-le, vous, monsieur l'abbé! m'écriai-je malgré moi.

—Et comment! mon Dieu! Quelle autorité puis-je avoir! Seul, monsieur Spinder réussirait, peut-être. Et encore? Qu'est-ce que l'affection d'un ami opposée à une

véritable vocation. La tendresse d'une mère, d'une femme même, n'échouerait-elle pas en face d'un décision bien arrêtée.

Je n'insistai pas. Il y avait de la fatalité dans la voix du vieillard et je me sentais découragée au possible.

Heureusement, nous arrivâmes aux Anthieux et je dus agir. Il me fallut m'occuper des pauvres gens et les consoler de mon mieux. Leur douleur bruyante dont je touchais du doigt toute la navrante détresse me fit oublier momentanément mes soucis et quand je repris avec l'abbé, le chemin du retour, le cours de mes pensées était un peu moins sombre.

Notre repas du soir fut un peu plus animé que de coutume.

Nous parlâmes des événements du jour et ma mère me fit raconter en détail tout ce que j'avais vu et fait aux Anthieux. Puis, elle fit l'éloge de l'abbé Violet dont l'inlassable dévouement est souvent mis à l'épreuve par ses pauvres paroissiens; enfin, passant de lui au marquis, elle approuva le geste de générosité que le jeune homme avait eu en faveur du malheureux accidenté.

—Ce geste mis à part, maman; comment avez-vous trouvé monsieur de Rouvalois? lui demandai-je alors.

—Bien... très bien. C'est un homme du monde véritablement.

Ce compliment avait une véritable valeur dans la bouche de ma mère qui surenchérit encore.

—Je félicite Monsieur Spinder d'avoir su retenir un tel ami auprès de lui. Je ne connais pas le nouveau châtelain mais si j'en juge par Monsieur de Rouvalois, son hôte ne peut être lui-même qu'un homme des plus distingués.

Je souris, heureuse de ce double éloge, sans remarquer que ma mère m'examine

d'un oeil attentif.

—Je regrette, maman, que vous ne connaissiez point Monsieur Spinder. Vous verriez que, question d'âge mise à part, il n'a rien à envier à son jeune compagnon sous le rapport de la correction et de la courtoisie. Il est si juste, si bon, si mesuré dans tous ses actes comme dans tous ses jugements. Je suis obligée de reconnaître que, malgré toutes les préventions que j'accumulais contre lui, il a gagné ma véritable sympathie.

—Vous parlez de son âge, remarqua ma mère, mais il est beaucoup plus jeune que vous ne le supposez. Monsieur de Rouvalois qui m'a tantôt parlé de lui dans des termes non moins chaleureux que les vôtres, m'a dit qu'il n'avait que quarante-cinq ans. C'est un homme encore jeune, vous voyez.

—En effet... mais il a beaucoup vécu, beaucoup souffert probablement, pour être si calme, si posé... je vous assure, mère, je le croyais beaucoup plus âgé.

Il y eut un silence pendant lequel je sentis le regard maternel pensivement posé sur moi.

Puis, par dessus la nappe, la main de ma mère vint doucement emprisonner la mienne pour adoucir ce qui allait être dit.

—A ce propos, ma Solange, fit-elle affectueusement, avez-vous quelquefois pensé combien notre situation était fautive à la Châtaigneraie, entre ces deux hommes.

—Que vouléz-vous dire, mère?

—Je m'alarme peut-être à tort, continua-t-elle plus amicalement encore, mais Monsieur de Rouvalois est terriblement jeune et son ami, malgré toute sa gravité, ne me paraît pas suffisamment vénérable pour faire compensation.

Un bon sourire adoucissait encore la subtile remarque.

Mon visage s'était subitement empourpré.

—Vous ne voulez plus que je retourne au château? bégayai-je.

Mais elle se défendit de me donner un ordre.

—Je ne te le défends pas; je veux te laisser toute latitude à ce sujet... En ce moment, ce n'est pas une maman qui te parle, c'est une amie, une grande amie... qui a eu ton âge!!

Sa main pressa plus fortement la mienne et elle continua avec une sorte d'anxiété discrète et tendre:

—Je voudrais t'épargner tout commentaire désobligeant d'une part et toute désillusion pénible d'autre part. L'imagination marche si vite... Je n'ai pas fermé ma porte à Monsieur de Rouvalois il peut revenir ici, quand il le voudra, mais toi, ma Solange, ne vaudrait-il pas mieux que tu mesures un peu les visites là-bas... par correction... ou par prudence...

Le ton de ma mère m'avait profondément remuée.

Elle avait mis un tel tact et une telle délicatesse dans ses paroles qu'aucune révolte ne me vint et qu je ne cherchai même pas à nier, par instinctive pudeur, l'insinuation que comportait certainement ses réticences.

Je gardai un instant le silence, puis, prenant mon courage, je levai vers elle, mes yeux remplis de larmes.

—Vous avez raison, maman: je ne retournerai plus au château.

Elle sourit amusée de ma décision trop radicale:

—Non, il ne faut pas cesser complètement tes visites; monsieur Spinder pourrait se plaindre d'un tel procédé qu'il n'a certainement pas mérité.

—En effet, je suis certain que cela lui

ferait autant de peine qu'à moi.

—Tu continueras donc d'aller à la Châtaigneraie, d'ailleurs on t'y attend après demain, mais tu espaceras et tu écourteras le plus possible. N'est-ce pas, ma Solange.

—Oui, mère; j'agirai ainsi que vous le conseillez. Cependant si c'est seulement la présence de monsieur de Rouvalois qui doit m'arrêter, cette cause disparaîtra bientôt.

—Pourquoi cela?

—Parce que monsieur ne doit pas rester ici bien longtemps encore. L'abbé Violet me disait tantôt que le marquis se propose d'aller visiter le Brésil.

Ma mère parut étonnée et ses yeux s'attachèrent de nouveau sur les miens.

—Il ne m'en a pas parlé et pourtant, je lui ai demandé s'il comptait demeurer longtemps parmi nous.

—Et que vous a-t-il répondu?

—Qu'il n'avait encore aucun projet d'arrêté, qu'il était heureux de goûter l'affectueuse hospitalité de monsieur Spinder et qu'actuellement cela lui coûterait tout particulièrement de s'éloigner.

—Il vous a dit cela? m'écriai-je, une flamme heureuse animant soudain mes prunelles.

Une expression d'étonnement railleur couvrit son visage et elle confirma, un peu moqueuse.

—Oui, je crois... je crois que c'est bien ainsi qu'il a dit... Je puis le lui redemander, si tu veux...

—Oh mère, vous vous moquez de moi.

Et confuse de n'avoir pas su cacher mon trouble à sa perspicacité maternelle, je baissai le nez dans mon assiette.

17 Juillet.— Nos fermiers de Saussay viennent d'avoir une petite fille et ma mère m'a envoyé chez eux, tantôt, porter

avec nos compliments, quelques friandises à la nouvelle maman.

Toute ma vie, je me rappellerai cette promenade.

Je suis si troublée, si émue que je ne sais si je pourrai raconter clairement tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui.

D'abord le départ dans la victoria avec Auguste sur le siège du cocher; puis, en route, nous croisons une automobile que je crois être celle de monsieur Spinder, mais le chemin faisait un détour et je n'ai pu reconnaître celui qui la conduisait.

Enfin, nous arrivons à Saussay où tous les parents de nos fermiers se trouvaient réunis autour de la jeune mère.

Vivement, je fais les commissions de maman, m'informe de tous, distribue les cadeaux et pendant qu'Auguste va "prendre un coup de cidre" en l'honneur du petit poupon, je m'échappe et gagne la petite chapelle du Saussay.

C'est une minuscule église, au haut d'un rocher dénudé. On y accède par un étroit raidillon en pente assez marquée:

On n'y dit la messe qu'une fois par an, le jour du pèlerinage. Le reste du temps elle est ouverte à tous, mais on n'y voit jamais personne.

De cette chapelle, on découvre un point de vue admirable.

Puisque l'occasion s'offre à moi d'y monter, je m'empresse d'en profiter.

Et bientôt, essoufflée, le visage animé par mon ascension, j'entre dans le petit sanctuaire, désert comme toujours. Une vingtaine de prie-dieu l'emplissent entièrement.

Quelle ardente prière, je fis d'abord, demandant au ciel de tous mes vœux, la grâce de retrouver mon père; mais, soudain, mon recueillement est troublé.

Un pas a résonné sur les dalles et quel-

qu'un est venu s'agenouiller derrière moi.

Le fait est si rare que malgré moi, je tourne un peu la tête...

Stupeur!

Monsieur de Rouvalois est là!

Il est là, si près de moi que je perçois le bruit de sa respiration et qu'il va peut-être entendre les battements précipités de mon coeur.

Dans la chapelle, le grand silence est revenu mais ma prière est suspendue, et c'est en vain que je veux la reprendre : mes lèvres la murmurent sans que mon esprit y contribue.

Et je songe avec terreur au jugement que porterait ma mère si elle pouvait me voir en ce moment, elle qui si tendrement l'autre soir, m'a affirmé sa confiance en moi.

Oh, que je voudrais être loin... très loin! Je ne puis rester là: "il ne faut pas."

Cette pensée s'impose à mon esprit. Il y a de l'incorrection dans la présence du jeune homme, auprès de moi, en cet endroit solitaire, et je lui fais grief de m'exposer à cette situation gênante.

Mais peut-être sa présence n'est-elle due qu'au hasard? pourquoi lui faire un crime de ce qu'il ne pouvait probablement prévoir? Si je m'éloigne, il ne me suivra pas. Sa respectueuse correction m'a-t-elle jamais fait défaut!

Je cherche à m'abuser moi-même. A ma pauvre émotion, je sens bien qu'il me suivra et qu'il n'est ici que parce que j'y suis.

Je me lève décidée à dominer l'état fébrile qui m'agite.

Au surplus, que signifie cette folle agitation! Le marquis n'est-il pas l'être le plus loyal et le plus généreux que je connaisse, puis-je redouter de sa part, la moindre indélicatesse? Et où serait vrai-

ment le mal d'échanger avec lui une poignée de main et quelques banales paroles.

S'il y a de l'incorrection quelque part, n'est-ce pas dans mes pensées que je ne sais plus dominer, dans mon coeur qui est tout entier possédé d'une image, dans ma vagabonde imagination que j'ai laissé chevaucher sans frein.

Oh mère, pourquoi m'avez-vous mise sur mes gardes, l'autre jour! Votre subtile recommandation n'a servi qu'à préciser mon trouble intime et à me donner l'idée du mal alors que tous mes actes et toutes mes pensées étaient encore remplis de la plus naïve confiance.

Après un grand signe de croix, j'ai gagné la sortie de la chapelle, mais derrière moi, je n'ai pas songé à tirer la porte, je sens trop bien que le marquis me suit de près: il est là contre moi!

Et je me tourne vers lui n'ayant que ces mots aux lèvres, qui sont un reproche.

—Vous!... oh pourquoi?

—Il me semblait bien vous avoir aperçue de loin, l'envie m'a pris de m'en assurer et mon auto s'est amusé à suivre votre voiture.

Il sourit, cherchant un encouragement dans mes yeux.

Voyant que je me tais, il explique encore:

—Je suis monté dans l'espoir de vous voir, de vous parler...

—Me parler?

—Oui, prendre de vos nouvelles.

—Ah. Oui!

Ma voix dont je domine les inflexions fiévreuses, me semble résonner faussement auprès de la sienne si doucement prenante.

Le jeune homme se tait parce qu'il sent que ces prétextes s'accordent mal avec nos pensées. Cependant, mon air raidi l'a

dérouté, et c'est en hésitant qu'il reprend bientôt.

—Comme vous êtes restée longtemps dans cette ferme! Je croyais que vous n'en sortiriez pas!

—Vous m'avez vue entrer?

—Oui.

—Et vous m'avez attendue?

—De loin... forcément?

—Comme l'autre jour?

Il me regarde, hésite; puis, simplement, confirme:

—Oui, comme l'autre jour... j'ai été plus heureux aujourd'hui: vous êtes seule.

—Mais j'aurais aussi bien pu monter ici en compagnie.

—Eh bien, tant pis... je vous aurais saluée de loin.

Il avoue donc que sa présence auprès de moi est incorrecte!

De nouveau, nous gardons le silence, mais ses yeux qui cherchent toujours à rencontrer les miens, sont plus troublants que sa voix.

Et pour fuir le trouble obscur qu'ils éveillent en moi, je veux prendre congé:

—On m'attend. Il faut que je retourne. Je vais descendre par ce sentier et vous...

Ici, je m'arrête; puis, j'ajoute, la voix plus molle soudain.

—Et vous, soyez généreux! On pourrait mal interpréter votre présence à mes côtés... ma mère surtout... prenez une autre route!

Mais il rit:

—Laquelle? Il n'y en a qu'une et à moins que vous n'exigiez que je me casse le cou en essayant de descendre de ce rocher par la voie la plus rapide du vide, vous êtes obligée de supporter ma présence jusqu'au bas de cette côte.

Et c'est vrai!

Il lui suffirait de me barrer le minuscule

chemin et je ne pourrais m'en aller. Je suis à sa merci.

Cette idée traverse en éclair mon cerveau et je recule bêtement, bien que je le sache incapable de me retenir malgré moi.

Il a vu mon geste et il me regarde ahuri.

—Oh, fait-il offensé de ce qu'il croit comprende enfin dans mon attitude. Vous êtes libre, mademoiselle de Borel. Je n'ai nullement l'intention de vous imposer ma présence.

De la rancune se devine dans son ton subitement glacial et je n'ai pas besoin qu'il se range de côté et me dire: "passez, mademoiselle!" pour deviner qu'il est fâché et que je l'ai blessé gratuitement.

Navrée et interdite, je reste immobile tournée vers lui. Quoi dire pour réparer ma maladresse? Je tremble que le moindre mot n'aggrave la situation ou ne dépasse mon désir.

Et je me décide à m'éloigner.

—Au revoir, monsieur.

—Adieu, mademoiselle.

Toute notre correction mondaine éclate dans ce double salut prononcé si cérémonieusement.

Mais j'ai à peine fait quelques pas dans l'étroit sentier, que je m'arrête, impuissante à continuer.

Est-ce que je puis partir ainsi? Pour quoi lui ai-je fait un grief d'avoir cherché à me rejoindre puisque mon cœur bat si fort quand il est là.

Et malgré moi, je me suis tournée vers lui.

Debout, à la place qu'il occupait l'instant d'avant, il n'a pas bougé. Il est très pâle, très sombre, son regard volontiers railleur me suit avec une sorte d'anxiété mais quelque chose en moi, l'appelle à

mon insu, et sans que nous ayons échangé une parole ni esquissé un geste, il m'a rejointe d'un bond et, nerveusement, saisissant mon bras, il le serre contre lui, avec force.

—Méchante!

C'est un cri de victoire! Il triomphe, et radieuse de joie intérieure, je constate ma défaite et sens que je viens de me donner un maître.

Il n'a pas lâché mon bras. Peut-être ne veut-il que me soutenir dans cette descente où mes pieds se heurtent aux cailloux du sentier.

Cependant, l'éducation mondaine dont nous sommes fortement imprégnés l'un et l'autre ne perd pas ses droits. Malgré l'émoi qui nous bouleverse, nous échangeons de banales paroles comme si nous craignons de reconnaître notre trouble.

—Comment s'appelle cette chapelle?

—Sainte-Gudulle.

—Délicieux nom!

Je ris d'un rire heureux et jeune qui crie ma joie de sa présence à mes côtés.

—N'y a-t-il pas, ici, un pèlerinage chaque année?

—Il est même très suivi.

—Vraiment! Quelle maladie y guérit-on.

Je recommence à rire:

—Ce n'est pas une maladie, au contraire! Sainte-Gudulle marie les gens! Les jeunes filles viennent y chercher un mari.

—Non? Vrai!

—Si, si!

—Ah bah!

Et il se penche vers moi, un peu moqueur.

—Alors, vous? tout à l'heure?..

Je rougis et proteste:

—Oh non! Je n'y pensais même pas.

Il jouit de ma confusion, puis reprend:

—Ça ne fait rien! prenez garde. Sainte-Gudulle pourrait y penser pour vous!

Alors, moi qui pourtant badine rarement sur ces sujets, je m'écrie:

—Hé, mais... vous-même! Elle s'occupe aussi des garçons!... Si elle allait vous choisir une femme!

Il ne répond pas mais sa main presse plus fortement mon bras qu'il garde toujours contre lui, et cette pression prolongée semble me dire que le miracle est accompli.

Le bas du raidillon est atteint.

Il y a deux routes devant nous et à quelques pas, le long du talus l'automobile vide du jeune homme est rangée.

D'un même mouvement correct, nous nous sommes séparés et pour atténuer la transition, je demande gravement.

—Quelle heure est-il, à présent?

Monsieur de Rouvalois consulte sa montre non moins sérieusement.

—Quatre heures trente-cinq.

Je ne suis pas en retard mais il est temps, Auguste doit avoir fini de "casser la croûte".

—Auguste, c'est votre domestique?

—Oui, le jardinier.

Nous éprouvons une difficulté à nous quitter ainsi en étrangers alors que tout à l'heure, nous nous sentions si étroitement unis.

Cependant, je tends la main.

—Au revoir...

Il prend mes doigts, les serre, mais ne les lâche pas. Et il demande.

—Quand vous reverrai-je? Demain?

—Je ne sais pas.

—Mais si, demain vous devez venir à la Châtaigneraie, je crois.

—C'est vrai; j'oubliais que ma mère m'a chargée d'une affaire auprès de monsieur Spinder.

—A demain, donc.

—Oui, à demain.

Il porte ma main à ses lèvres et longuement y dépose un baiser.

Enfin, nous nous séparons. Pendant qu'il regagne son auto, je me hâte vers la maison de nos fermiers, et une heure après quand ma voiture approche des Tourelles, une automobile nous dépasse à toute allure. Je reconnais, au volant, le marquis qui me salue courtoisement et pendant que le véhicule disparaît au tournant du chemin je me demande si je n'ai pas rêvé tout ce que l'on vient de lire.

18 Juillet.—Il était deux heures, tantôt quand j'arrivai à la Châtaigneraie accompagnée cette fois de Bernard, car l'ancien sergent enfin guéri, s'est empressé de reprendre auprès de moi son poste de fidèle gardien.

Je me sentais toute joyeuse de pouvoir remonter à cheval, depuis si longtemps que j'étais condamnée à aller à pied ou en voiture et je ne me lassais pas de flatter Mascotte et de la faire caracoler à plaisir.

En arrivant à la brèche du mur de la Châtaigneraie que nous avions sauté un jour pour pénétrer dans ce domaine, alors qu'il était inhabité, Bernard me la fit remarquer.

—Des ordres ont été donnés pour que ce coin de mur soit bientôt réparé. Voulez-vous le sauter une dernière fois? Nous reverrons le parc dans sa nouvelle toilette.

—Soit, passons!

Et j'enlevai mon cheval comme l'autrefois.

J'avais eu un heurt au coeur au souvenir de cette première visite.

Comme j'y étais venue l'âme en détresse

mais aussi remplie d'espoir et de courage.

A présent, je revoyais ce coin sans trop d'émotion apparente et je pouvais venir souvent à la Châtaigneraie, y circuler, y causer et y rire sans que l'ombre du passé ne se dressât avec la même éloquence devant mes yeux.

J'y venais et ce n'était pas mon père qui l'habitait; j'y venais et j'avais perdu l'espoir d'y voir revenir les miens, leur place y étant prise; j'y venais et un souvenir filial n'était plus seul à m'y ramener ni à me faire chérir ces lieux. Une image plus récente s'était imprimée dans mon coeur et semblait vouloir y régner au premier plan.

Cette pensée me désolait et je sentais un remords m'envahir en parcourant ce parc silencieux.

—Tu viens aussi très souvent au château, toi, d's-je à Bernard en pensant que lui-même avait subi le même entraînement.

—J'aime à voir Monsieur Spinder, c'est un si bon monsieur.

Je me mordis les lèvres car l'éloge du châtelain que je suis prête à faire en toute occasion, me déplaisait dans la bouche de mon compagnon.

—Après de cet homme si bon, tu as vite oublié tes anciens maîtres! ripostai-je mordante.

Sauvage me regarda et sourit sans se fâcher.

—Non, dit-il placidement, puisque je suis encre à vos côtés.

—Mais tu serais enchanté que je te rende ta liberté. Combien vite tu en profiterais pour rester complètement à la Châtaigneraie.

—C'est vrai! Il n'y a que vous, mademoiselle Solange, qui puissiez me retenir au dehors...

—Oh, tu sais, tu es libre!

Il sourit et répondit de son même air de bonhomie qui m'horripille.

—Ne vous fâchez pas, mademoiselle. Si vous vouliez examiner monsieur Spinder avec plus d'attention et plus de clairvoyance, vous reconnaîtriez que vos préventions sont injustifiées et que ce monsieur mérite plus d'affection que vous ne voulez lui en donner.

—Ah, tais-toi! Tu ne sais pas comme tu me fais mal!

Et comme si je ne voulais plus l'entendre, je donne un léger coup de cravache à ma jument qui avança brusquement.

Docilement, Sauvage me suivit à quelques pas de distance.

Je longuais la pièce d'eau à ce moment. Débarrassée des mauvaises herbes, des vases impures, de sa flore aquatique, l'eau apparaissait limpide et pure, tel un grand miroir reflétant le ciel.

Des pensées singulières me venaient sur l'attitude de Bernard et une idée folle s'implantait qui avait déjà traversé mon esprit quand j'avais trouvé monsieur Spinder au chevet de Sauvage et que j'avais vu la joie de celui-ci à cette présence.

A cette époque, le changement de l'ancien soldat était si récent, si inattendu qu'il avait fait naître tous mes soupçons. Mais comme l'autre fois, je repoussai cette idée avec force: les grands favoris roux du nouveau châtelain n'avaient aucun rapport avec la fine et longue moustache blonde de mon père.

Nous approchions du château.

Le marquis devait guetter mon arrivée par une autre porte car le bruit de sabots des chevaux, le fit déboucher de l'allée principale et revenir sur ses pas.

Tout rayonnant de joie, à ma vue, il

s'élança vers moi et je reçus en plein coeur, son regard transfiguré.

—Je craignais que quelque fâcheux contretemps ne vous fit retarder cette visite, murmura-t-il en me baisant la main.

—Puisque c'était promis.

Il hésita plus mi-riant, mi-sérieux, avoua piteusement:

—Je redoutais aussi que ma présence hier à la chapelle, ne vous eût choquée à la réflexion.

—C'est vrai, j'ai été très fâchée, ripostai-je taquine.

Sa figure s'illumina.

—Mais vous ne l'êtes plus puisque vous voilà! s'écria-t-il.

En parlant, il m'avait aidée à descendre de cheval. Passant ma main sous son bras, il m'entraîne vers le château.

—J'ai prévenu monsieur Spinder de votre visite.

—Il sait donc que vous m'avez rencontré, hier!

Son bras pressa le mien contre lui.

—Je le lui ai dit.

—Et que dit-il? demandai-je le visage empourpré.

—Que je suis indigne de la clémence de Sainte-Gudulle.

—Parce que?

—Je ferais un détestable mari, paraît-il!

—Oh!

—Vous ne le pensez pas?

Je rougis fortement.

—Mais je ne sais pas, moi! protestai-je

Nous nous mîmes à rire, comme des enfants que le moindre badinage amuserait. en riant pour cacher mon embarras.

—Enfin votre avis personnel?

—Il faudra demander cela à celle que vous choisiriez pour femme.

—Cela est une réponse de Normande!

Quelques instants après je pénétrai dans

le cabinet de monsieur Spinder.

Celui-ci était assis devant un monceau de papiers accumulés sur une table.

A mon entrée, il leva la tête et je reçus en plein le choc électrique de ses prunelles claires.

Il me parut un autre homme sans que je m'expliquai tout d'abord pourquoi.

Puis, je compris.

Pour la première fois, je voyais le châtelain sans son lorgnon aux verres fumés. Et le remarquant, voici que des déductions s'imposaient à ma logique : la fenêtre était largement ouverte et le soleil entraînait à flots dans l'appartement.

La lumière ne lui faisait-elle donc plus mal aux yeux.

J'eus à peine le temps de me poser cette question.

Les deux mains tendues vers moi, il était venu à ma rencontre pendant que le marquis se retirait discrètement.

—Enfin ! Vous n'allez plus me délaisser si longtemps, j'espère ! Votre venue m'est une cause de bonheur, mon enfant, et il ne faut pas me ménager vos visites.

—Vous voyez, j'arrive dès votre retour, et cette fois, envoyée par ma mère.

—C'est ce que m'a annoncé Maurice, hier soir.

Je me sentis rougir. Et de nouveau, je me demandai comment le jeune homme avait osé mettre son ami au courant de notre rencontre.

Le châtelain avait deviné ma pensée car il ajouta :

—Maurice est le plus noble et le plus loyal jeune homme que je connaisse. C'est un compagnon que j'aime comme un fils, ne vous étonnez pas qu'il me parle de toutes ses joies et de tous ses projets.

Ma rougeur s'était accentuée. Monsieur Spinder me prit la main qu'il pressa af-

fectueusement entre les siennes. Puis, changeant vivement de sujet de conversation avec cette autorité qui n'appartient qu'à lui il interrogea :

—Eh bien, cette commission dont madame votre mère vous a chargée pour moi ! Voulez-vous me la communiquer.

Il alla s'asseoir dans un fauteuil, le dos tourné à la fenêtre, et tout en m'écoutant, il remit sans affectation son lorgnon.

Son visage était dans l'ombre dans cette nouvelle position et le jour, par conséquent, ne devait pas lui faire mal.

Mais il me fallait laisser ce problème à résoudre plus tard. En cet instant, le châtelain m'interrogeait.

—Ma mère ayant appris, par moi, que le portrait de mon père était en votre possession alors qu'elle le croyait détruit ou disparu depuis longtemps, m'a chargée de vous demander si vous consentiriez à le lui céder.

—De quel portrait s'agit-il ? demanda-t-il en hésitant.

—De la grande toile qui est avec les autres portraits de famille, dans la galerie, je puis vous le montrer.

—Je sais... je vois...

Il resta songeur un instant.

—Madame de Borel supposait donc que ce portrait avait disparu qu'elle ne s'en était pas préoccupée jusqu'à ce jour.

—En effet... la pensée qu'il pouvait avoir été vendu avec tout le reste ne lui venait pas... je ne comprends pas moi-même comment de tels souvenirs n'aient pas été conservés par mon père.

—Mais, cependant, madame de Borel, au moment de la vente...

Je le compris malgré son hésitation.

—Ma mère était gravement malade, monsieur... une fièvre cérébrale qui l'a laissée longtemps entre la vie et la mort,

et qui mit pendant de longs mois sa raison en danger, ne lui a permis ni de s'occuper, ni de s'opposer à rien. Lorsque son cerveau recouvra à nouveau, la faculté de comprendre et de souffrir, c'était trop tard, la débâcle était consommée.

— Cette maladie était donc réelle ! s'écria monsieur Spinder sans s'apercevoir que ses questions devenaient un peu indiscrettes.

Mais je n'étais pas fâchée de redresser chez cet homme, l'opinion qu'il pouvait avoir sur les actes antérieurs de ma mère.

Par ce que Bernard m'avait dit, par certaines réticences autour de moi, j'avais compris qu'un jugement erroné faisait croire à tous que la sévérité de ma mère avait seule chassé mon père, au loin et déterminé son exil. Moi-même n'avais-je pas partagé cette croyance !

Mais je ne voulais pas qu'une semblable opinion arrivât jusqu'au marquis et c'est avec ardeur que je répondis au châtelain en mettant involontairement de l'orgueil dans ma voix :

— Qui donc a jamais douté de la réalité de cette maladie ?

— Tout le monde semble-t-il... Votre père lui-même...

— Eh bien, mon père s'est effroyablement trompé, affirmai-je avec énergie.

Le châtelain paraissait véritablement surpris.

— Ce n'était pas un prétexte... un motif invoqué pour ne pas répondre à votre père ?... pour ne pas le revoir ?

— Non, monsieur. Ma mère a bien été malade pendant près de quinze mois. C'est elle-même qui me l'a dit en racontant les douloureux débuts de son calvaire de veuve.

— Elle vous l'a dit ?

— Oui... et ma mère ne ment jamais !

Monsieur Spinder s'était levé avec agitation, et, à grands pas, arpentait l'appartement.

Son visage était si altéré que j'en fus troublée et que plus fortement encore que tout à l'heure, dans le parc, le doute revint assaillir ma pensée.

— Mon Dieu ! serait-ce lui !

C'était fou, 'était insensé de faire pareille supposition mais en face de cette émotion, de cette extraordinaire agitation est-ce que toutes n'étaient pas permises.

Cependant que cette angoissante question s'agitait dans ma tête sans que j'osasse y répondre par la négative ou l'affirmative car toute erreur en ce sens, eut été effroyablement ridicule, le châtelain était revenu s'asseoir en face de moi.

Et ne se doutant pas des singuliers soupçons qu'il avait éveillés en moi, il reprit, redevenu très calme, avec une grande maîtrise de soi.

— Ainsi, aujourd'hui, madame de Borel désire rentrer en possession du portrait de son mari. C'est votre insistance auprès d'elle, probablement qui a fait naître ce désir ?

Cette insidieuse question, prononcée cependant avec une belle indifférence apparente, me bouleversa intimement. J'eus la prescience très nette qu'une légitime inquiétude pouvait seule l'avoir posée. Et je surveillai ma réponse comme si elle eut dû être écoutée par mon père ou rapportée fidèlement à celui-ci.

— Ah, non ! J'avoue que je n'avais pas pensé à acheter ce tableau bien qu'il m'eut profondément émue lorsque j'ai visité la galerie, il y a quelques semaines... je voulais même l'emporter ne comprenant pas qu'il ne fut pas à moi, avant tout autre. Aujourd'hui, l'idée est de ma mère, d'elle seule, et je ne suis ici que pour exprimer son vif désir de rentrer en pos-

session de ce portrait. Par ma bouche, elle vous demande de bien vouloir vous en des-saisir ne me fixant vos conditions. Je crois devoir ajouter que quelles que soient celles-ci, elles seront les nôtres.

Monsieur Spinder avait écouté ma réponse les yeux mi-clos, dans une attitude profondément attentive.

— Pardonnez-moi la question que je vais vous poser, mon enfant ; elle a son importance pour m'amener à me séparer de cette toile qui complète l'admirable collection de la galerie.

— Interrogez-moi, je vous écoute...

— Je croyais que Madame de Borel et vous, ne possédiez pas une très importante fortune. Comment donc pouvez-vous affirmer que mes conditions seront les vôtres, à propos de ce tableau qui, signé d'un grand maître, a une valeur artistique d'autant plus grande que le peintre est mort très jeune et que cette oeuvre fut sa dernière.

— Ma mère est sans doute prête à tous les sacrifices. Elle n'ignore pas la valeur de l'objet et m'a dit de souscrire à toutes vos exigences quelles qu'elles fussent.

Un profond étonnement se lisait sur le visage de monsieur Spinder.

— Ainsi madame votre mère est prête à sacrifier une partie de sa fortune pour rentrer en possession d'un simple souvenir.

— Mais quel souvenir, monsieur ! L'image chérie de celui qu'elle pleure tous les jours.

Il y eut un silence car je sentais des larmes gonfler ma voix et mon ton avait certainement remué monsieur Spinder qui regardait à terre pensivement.

Comme il se taisait toujours, je repris :

— Qu'est-ce que je devrai répondre à ma mère.

— Vous lui direz que je vais réfléchir à

sa demande... vous me prenez tellement au dépourvu... revenez dans deux jours, voulez-vous mon enfant ; je vous ferai alors connaître ma réponse.

— Ma mère m'avait laissé toute latitude pour le prix, répétai-je un peu déçue.

Il sourit.

— Je n'en doute pas... Je serais même persuadé qu'avec vous, je pourrais abuser singulièrement de la situation.

— Cette pensée n'a pas effleuré l'esprit de ma mère ? protestai-je vivement.

— Je l'en remercie, répliqua-t-il, car elle ne me connaît pas et sa confiance en moi ne me semble que plus précieuse, octroyée si généreusement.

— Ce qui me surprend, ajouta-t-il cependant, c'est que, pour mieux débattre cette affaire, madame de Borel n'ait pas cru devoir ou me mander chez elle ou venir ici.

— Je ne crois pas que ma mère consente jamais à venir à la Châtaigneraie. Ce pèlerinage réveillerait en elle trop de souvenirs douloureux et chers.

— Il y a des pèlerinages qui font surgir des miracles, murmura-t-il gravement. Je tressaillis.

Mon Dieu, quelle idée me passait encore par la tête.

Oh, il faudra bien que je sache, que je m'assure. Quand je reviendrai dans deux jours, j'aurai trouvé le moyen de faire cesser mon doute. Je ne pourrais vivre longtemps dans une pareille incertitude.

Après la réflexion du châtelain, je jugeai l'entretien terminé et je pris congé de lui en lui disant à bientôt.

Monsieur de Rouvalois guettait ma sortie en arpentant la terrasse.

Il fut déçu de voir que monsieur Spinder ne m'avait pas retenue pour passer un moment tous ensemble.

— Vous partez déjà, fit-il avec regret.

— Oui, je vais aller rendre compte à ma mère, de la mission qu'elle m'avait confiée.

— Vous l'avez certainement menée à bien, dit-il légèrement. Notre vieil ami ne saurait rien vous refuser.

— Malheureusement, cette fois, j'eus moins de chance, répondis-je pensivement.

Et j'ajoutai, si confiante déjà en lui.

— Si monsieur Spinder vous met au courant, je compte sur vous pour appuyer ma cause.

— N'en doutez pas ? J'ai trop le désir de chercher à vous faire plaisir pour manquer pareille occasion.

Je le remerciai d'un sourire.

Il me mit en selle, ne voulant pas laisser ce soin à Bernard qui se tint poliment à l'écart en m'attendant.

— Quand vous reverrai-je ? Demain ?

— Oh non ! Je ne compte revenir ici qu'après-demain et si encore ma mère n'y voit aucun inconvénient.

— Pourquoi en verrait-elle ?

Je rougis mais gardai le silence n'osant pas lui parler des scrupules que m'avait exposés ma mère.

D'ailleurs, il insistait, tout à son idée.

— Que faites-vous demain ? Où irez-vous ?

— Je ne sais encore, fis-je en hésitant.

— Alors, dites-moi où je puis vous retrouver.

Je rougis sans répondre. C'est un rendez-vous qu'il me demande là.

— Je ne puis pourtant pas continuer à rôder autour des Tourelles pour guetter votre sortie.

— Comment, vous le faites ? dis-je avec émotion.

— Tous les jours. Les gens finiront par remarquer ma présence.

— Il ne faut pas... il ne faut plus !

— Le moyen de faire autrement puis-

que vous refusez de m'indiquer un autre lieu.

Et je trouve cela tout naturel qu'il ne pense pas faire autrement !

Mais il reprend persuasif.

— Alors... demain ?

— Je ne sais pas... J'ai peur de vous indiquer un lieu et de ne pas y aller.

— Si... vous pourrez y venir si vous le voulez bien.

Comme il me voit silencieuse, irrésolue, il réprime un mouvement de déception.

— Soit... je m'arrangerai... je vous guetterai.

Cette menace me décide

— Non, non !... J'y pense... Je compte aller voir le colonel Chaumont.

— Bien vrai ? fait-il, doutant un peu.

— Oui, j'irai l'après-midi ! Je viens de me rappeler qu'il faut que je vois ce monsieur au plus tôt.

— Cela me rassure. A demain donc.

— Oui, à demain.

Nos mains se réunirent pour une longue étreinte puis nous nous séparâmes.

19 Juillet. — Je suis charmé de vous voir ! s'écria le colonel Chaumont en me voyant entrer, tantôt, dans son cabinet. Comment allez-vous, ma chère enfant ?

Et sans me laisser le temps de placer un mot, il continua tout rayonnant de joie :

— J'ai de bonnes nouvelles à vous communiquer que vous feront certainement plaisir. Mais tout d'abord, avez-vous reçu mes cartes et en avez-vous deviné le sens ?

— Oh, certes ! répondis-je avec fièvre. J'ai bien compris que vous me parliez de mon père et que vous m'envoyiez le plus précieux des espoirs.

— En effet, c'était bien de votre père qu'il s'agissait. Au ministère de la guerre où j'étais allé pour affaires personnelles, le hasard, ce bon hasard qui fait parfois

les choses admirablement bien, le hasard m'a fait rencontrer un de nos anciens camarades qui revenait d'Italie où il avait passé six mois en congé de convalescence. Naturellement, nous ne nous sommes point séparés tout de suite. Heureux de nous retrouver après une assez longue séparation, nous avons tenu à déjeuner ensemble. Or de quoi parleraient deux vieux camarades sinon de tous ceux qu'ils ont connus autrefois ! Mon ami Bignon — c'est le nom de cet officier — évoqua naturellement tous nos anciens compagnons et tout à coup, le voilà qui s'écrie :

“Devine un peu, Chaumont, quel revenant j'ai retrouvé il y a six semaines à Salerne ?... Ne cherche pas, jamais tu ne trouverais...”

Et comme j'hésitais en effet, il me cita joyeusement :

“— De Borel... Frédéric de Borel ! Tu sais, ce jeune comte qui vers la trentaine fut pris de la folie des voyages, et quitta les siens pour parcourir le globe dans tous les sens ! Je le croyais mort depuis longtemps et voilà qu'il reparait solide et bien en vie je t'assure.”

Jugez de ma surprise, petite amie, en entendant parler ainsi, subitement, de votre père !

“— Tu as vu de Borel ? m'écriai-je.

“— Oui, nous avons passé huit jours ensemble à Salerne. De Borel arrivait des Balkans où il était allé pour son plaisir suivre les opérations de la guerre.

“— Mais je croyais que Frédéric de Borel était aux sources du Nil, ces derniers temps !

“— Il y est allé, en effet, mais l'expérience ne dura guère qu'une année et depuis avant de rentrer en France, il a voulu voir de plus près le théâtre de la guerre. Il m'a dit avoir traversé la Grèce, la Turquie, la Roumanie, l'Albanie... tout

un joli petit voyage d'agrément à travers des contrées désolées par la guerre et la faim. Quand je l'ai quitté, il partait pour Marseille y attendre l'arrivée d'un de ses amis, le fils du général de Rouvalois.”

Ici, j'interrompis la narration du colonel.

— Vous êtes bien sûr que votre ami a dit le fils du général de Rouvalois.

— Comment si j'en suis sûr ! Mais je vous l'affirme, ma chère enfant.

Alors, il doit y avoir un effroyable malentendu : ce monsieur de Borel dont il s'agit n'est pas celui que nous cherchons.

— Et pourquoi cela ? questionna le colonel interloqué.

— Parce que Maurice de Rouvalois m'a affirmé ne pas connaître mon père.

— Vous avez vu monsieur de Rouvalois ?

— Plusieurs fois. Il habite momentanément la région, chez un ami.

— Et vous dites qu'il vous a affirmé ne pas connaître monsieur de Borel !

— Il a été très catégorique à ce sujet.

— C'est donc qu'il ne s'agirait pas de Maurice mais d'un autre de ses frères, fit le colonel ébranlé.

— Pardon, ripostai-je. C'est bien Maurice de Rouvalois, le fils du général, qui arrive d'Afrique et qui a remonté la vallée du Nil il y a deux ans.

Le colonel éclata de rire.

— Ah, vraiment ! Cela est étrange. Et ce jeune homme a pu vous dire qu'il ne connaissait pas monsieur de Borel ?

— Eh bien, il en a menti ! s'écria fortement le colonel en se levant nerveusement.

— Oh ! protestai-je faiblement, pendant que dans ma poitrine bouleversée mon cœur se serrait d'une façon étrange. Colonel je vous assure, il doit y avoir un malentendu, ajoutai-je avec ardeur.

— Et moi, je vous déclare que cet hom-

me est un imposteur et qu'il vous a indignement trompée. Je vais vous en fournir immédiatement la preuve.

D'un air décidé, le colonel alla vers un secrétaire d'acajou et en ouvrit un des tiroirs.

Prenant une lettre, il me la tendit.

— Tenez, lisez cela. C'est le général de Rouvalois, en personne, qui me confirme, les renseignements que je vous ai donnés jusqu'ici. Une lettre du père du jeune homme, je pense que vous n'hésitez pas à reconnaître l'imposture de celui-ci !

Toute bouleversée, je pris la lettre. Mes doigts tremblaient en la dépliant.

Qu'allais-je apprendre ? De quelle duplicité, Maurice allait-il être chargé.

J'avoue qu'en cette minute, je ne pouvais plus me réjouir de la perspective de retrouver enfin bientôt mon père. Plus forte que cette joie-là, une douleur intime me broyait le cœur.

Maurice m'avait trompée ! Maurice avait menti !

— Lisez ! insista le colonel qui devait se méprendre sur les causes de mon bouleversement. Lisez et vous allez juger qui de ce monsieur ou de moi a dit la vérité.

Je lus donc :

“Mon cher Colonel.

“Je suis heureux de vous confirmer tous les renseignements que vous avez obtenus par ailleurs au sujet de votre ancien lieutenant.

“Oui, c'est bien mon fils Maurice qui a remonté la Vallée du Nil, en 19... , avec lui et quelques autres compagnons.

“Dans presque toutes les lettres, Maurice me parle de Monsieur de Borel qui lui a sauvé la vie en maintes tragiques circonstances et avec lequel il est très lié.

“Mettez-vous de ma part, en relation

avec Maurice, vous arriverez plus facilement ainsi, mon cher colonel, jusqu'à votre ancien officier qui garde généralement l'incognito sous quelque nom moins connu que le sien.

“Et croyez-moi votre tout dévoué camarade.

“De ROUVALOIS,
“Général en retraite.”

J'étais atterrée.

Aucun doute n'était plus possible : oui Maurice m'avait bien trompée. Se jouant de mes larmes, de ma douleur, de mon anxiété, il avait pu répondre par un mensonge, à la confiance que je mettais en lui.

Le Colonel s'aperçut enfin de mon abattement.

— Ah ça, ma petite amie, on dirait que cette lettre vous navre. Moi qui escomptais tant de joie de votre part.

J'essayai de secouer la désillusion profonde que je venais d'essuyer.

— Vous avez raison, Colonel, je dois me réjouir du succès que vous avez obtenu et non m'affecter de la trahison d'un étranger qui s'est moqué de mes sentiments filiaux.

— Huh ! hum ! fit le colonel embarrassé en m'examinant d'un oeil un peu surpris.

Et tout à coup, son visage s'éclaira. Il vint vers moi, attira une chaise contre mon fauteuil, et me prenant les deux mains entre les siennes, il me demanda paternellement.

— Voyons, ma petite amie. Racontez-moi tout. Comment avez-vous fait la connaissance du fils du général et par quelle suite de paroles avez-vous été amenée à parler avec lui de votre père ! Il y a un malentendu, c'est évident ? Jusqu'à preuve du contraire, je tiens Maurice de Rouvalois pour un galant homme incapable d'ap-

puyer un mensonge ou de se jouer de la douleur d'une enfant.

En l'écouter parler ainsi, un peu de sang avait remonté à mes joues.

La bonté du colonel lui avait dicté les mots qu'il fallait dire pour apaiser mon bouleversement intime. Pourquoi, en effet, accuser Maurice sans rechercher les causes qui avaient pu dicter sa conduite; tout n'était probablement dû qu'à un ridicule malentendu.

Et je racontai tout au colonel, lui cachant seulement les sentiments que le jeune homme m'avait inspirés et ceux que je croyais avoir moi-même fait naître.

Mais le vieil officier devait avoir en matière d'amour une assez grande expérience.

Plusieurs fois, je sentis ses mains caresser les miennes quand je parlai trop chaleureusement du caractère prêté par le châtelain à son jeune ami, ou encore lorsque je dus évoquer la silhouette mâle et courageuse de celui-ci, lors de mon accident.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le colonel semblait tout joyeux.

— Nous tenons la piste de votre père ! Ce n'est plus qu'une question de jours, d'heures peut-être, avant que vous puissiez le serrer dans vos bras. Oui, c'est évident, la présence de Maurice à la Châtaigneraie n'est pas naturelle ; c'est comme celle de ce monsieur Spinder... hum !... en voici un qui pourrait bien posséder un tout autre état civil que celui dont il s'est affublé... Enfin, c'est à voir cela...

Parlez à votre jeune ami et ayez confiance en lui. Je suis certain qu'il ne vous a pas trompée volontairement. Son attitude embarrassée lors de vos questions en est une preuve...

— N'est-ce pas ! m'écriai-je transfigurée.

— Evidemment ! affirma le colonel en pressant de nouveau mes mains. Ce jeune homme est un esclave d'une consigne et toute sa respectueuse ferveur à votre égard, n'a pu lui faire oublier celle-là. Interrogez-le adroitement... au besoin, prenez cette lettre de son père... mis ainsi au pied du mur, il sera bien forcé de vous faire connaître la vérité sans réticences cette fois. D'ailleurs, vous avez la partie belle ; convaincu de mensonge, Maurice de Rouvalois ne songera plus qu'à se disculper en vous révélant tout.

Je me levai, impatiente d'agir.

Cependant, au moment de quitter le colonel, je n'oubliai pas de le remercier le plus profondément possible.

— Sans vous, colonel, je ne saurais pas encore la vérité. Je croirais toujours mon père mort ou disparu et cet affreux doute empoisonnerait mon existence.

Comment acquitterai-je jamais envers vous la dette de reconnaissance que j'ai contractée !

Le colonel m'ouvrit les bras.

— Embrassez-moi, ma chère petite. Et plus tard, quand vous serrerez votre père contre vous, rappelez-lui qu'il y a quelque part un vieux colonel qui serait heureux de l'êtreindre à son tour.

Un flot de larmes me monta aux yeux.

— Je vous le promets, colonel ! Et mon père vous aimera doublement parce que vous aurez été bon pour sa fille.

De l'attendrissement secouait aussi le vieil officier, mais il coupa court brusquement à ces effusions du départ.

Au revoir, petite amie. Allez remplir votre mission, vous devez être impatiente d'agir.

Et se mouchant bruyamment, il me quitta sans autre parole.

Dès que Bernard qui m'attendait sur la route, en voiture, me revit, il interrogea.

— Quoi de neuf, mademoiselle Solange ? Le colonel a-t-il appris quelques nouvelles choses ?

Je tressaillis, revenant brusquement, à la réalité et je regardai l'ancien soldat.

En éclair, l'attitude qu'il avait prise, ces temps derniers, à mon égard, m'apparut.

Et un sourire railleur glissa sur ses lèvres.

— Le colonel ne m'a rien appris que tu ne saches déjà ! répondis-je avec ironie.

Il me regarda une fugitive rougeur colorant soudain ses joues brunes.

— Pardon, rien de nouveau ? bégaya-t-il adroitement.

— Pardon, répliquai-je de mon même ton moqueur, j'en sais aussi long que toi à présent, et c'est regrettable pour notre bonne entente, que les renseignements m'arrivent d'une autre bouche que la tienne.

— Que voulez-vous dire essaya-t-il de protester.

Mais je l'interrompis d'un éclat de rire.

— Oh, rien, évidemment... je ne veux rien dire... mais c'est regrettable tout de même.

Il courba le front, secoua pensivement la tête, puis, en silence, remit la voiture en marche.

Un long moment se passa sans que nous échangions une parole.

Cependant, tout à coup, je me souvins que le marquis m'avait demandé la veille une rencontre sur la route.

— Mets le cheval au pas, ordonnai-je car du train dont nous allions, nous eussions regagné les Tourelles en moins d'un quart d'heure et je tenais tout particulièrement à présent, à voir le jeune homme.

En silence Bernard m'avait obéi. Il dut deviner néanmoins la raison de mon ordre, car quand nous arrivâmes à l'entrée du

bois des Anthieux, il se tourna vers moi et me dit.

— Monsieur de Rouvalois, a passé sur la route, tout à l'heure, pendant que mademoiselle était chez le colonel... il était à bicyclette... je pense qu'il se sera reposé à l'ombre de ce bois car il fait joliment chaud aujourd'hui... Si mademoiselle le désire, je puis quitter la route et prendre la contre-allée, il y a plus d'ombrage.

Sa façon si peu habituelle de me parler à la troisième personne, m'apprit mieux que ne l'eût fait un discours, combien mes remarques l'avaient mortifié.

— Fais comme tu veux. Je désire parler à monsieur de Rouvalois et je serais enchantée de le rencontrer aujourd'hui.

— Alors que mademoiselle regarde... voici sa bicyclette contre un arbre... lui-même nous a aperçus et vient à notre rencontre.

Bernard arrêta la voiture.

Le chapeau à la main, Maurice s'avantait en effet.

— Belle journée ! s'écria-t-il. Il y a du soleil dans le bleu du ciel et de l'allégresse dans le fond des coeurs. Je suis charmé mademoiselle, de vous rencontrer.

Il me tendait la main, tout frémissant de joie contenue.

J'hésitais à la lui serrer et de la surprise passa dans ses yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il me scrutant subitement le visage.

— Je serais navrée de vous donner en cet instant la moindre marque d'amitié avec une arrière pensée au fond de moi-même, répondis-je franchement mais sans sévérité ni raideur.

J'étais incapable de ces deux attitudes-là avec lui, d'ailleurs.

Son front s'était rembruni.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répéta-t-il.

— Je vais vous le dire, répondis-je.

Et descendant de voiture, je me tournai vers Bernard.

— Allez, maintenant devant. Je vous suivrai à pied avec monsieur de Rouvalois.

Maurice avait ramassé sa bicyclette.

— Pourquoi avez-vous hésité à me serrer la main et que signifient vos étranges paroles ? questionna-t-il aussitôt qu'il fut revenu vers moi.

Comme je prenais un temps pour lui répondre, il ajouta, la voix angoissée.

— Je vous en prie, Solange ; dites vite franchement, ce que vous avez contre moi. De vous à moi, il ne faut pas laisser subsister le plus petit nuage ni la moindre arrière-pensée... Il est impossible que l'un de nous puisse avoir contracté volontairement un tort vis-à-vis de l'autre.

— C'est aussi ce que je croyais jusqu'à ce jour... j'avais en vous une confiance aveugle.

— Mais il vous faut toujours l'avoir cette confiance en moi ! Solange, expliquez-vous, je vous en prie. Est-il possible que vous me supposiez capable de quelque chose de désobligeant vis-à-vis de vous.

— Alors, pourquoi volontairement m'avez-vous trompée ?

— Trompée ? Volontairement ?... oh, Solange !

Quelle ardente supplication passait dans sa voix en cet instant ! Elle eut ému une femme moins éprise que moi. Cependant, je me raidis, tenant cette fois à aller jusqu'au bout, à connaître toute la vérité.

— Vous avez appuyé un mensonge de votre parole d'honneur, repris-je impitoyablement.

— Moi.

Il était subitement devenu très pâle.

— Vous m'avez affirmé que vous ne connaissiez pas mon père et qu'il n'avait pas fait partie de votre expédition aux sour-

ces du Nil.

— Est-ce bien cela que je vous ai affirmé ? fit-il paraissant soulagé.

— Oh, vous n'allez pas jouer sur les mots ! protestai-je.

— Justement, appelez-vous. Je vous ai donné ma parole qu'aucun de mes compagnons n'avait péri là-bas.

— Ensuite ?

— Ensuite qu'aucun d'eux ne portait le nom de Borel.

— Et aujourd'hui, vous êtes prêt à me répéter cela ?

— Sans doute.

— Vous me confirmeriez que vous ne connaissiez pas un monsieur de Borel ? que ce nom vous était inconnu ? que personne parmi vos compagnons d'expédition ne s'appelait ainsi ?

— Cela fait trois questions différentes, petite amie ! répliqua-t-il en riant !

— Oh, ne riez pas sur ce sujet. Ces trois questions n'en font qu'une en réalité. Allez, confirmez-moi votre réponse de l'autre jour. Qu'attendez-vous pour me répéter que vous ne savez pas ce que je veux dire.

— Pourquoi insistez-vous tant, Solange ?

— Parce que je veux vous convaincre de mensonge ou m'assurer que je puis toujours avoir confiance en vous. Allez, monsieur de Rouvalois, répondez vite.

— Vous abusez de la situation. Vous sentez bien que je ne puis vous répondre.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit l'autre jour.

— Ah, vraiment ! C'est donc votre père qui ne dit pas la vérité.

— Mon père ?

— Oui, lisez cette lettre écrite de sa main. Elle vous apprendra ce que vous paraissiez ignorer.

Il parcourut la lettre que je lui tendais puis me la rendit.

— Cette lettre confirme ce que je vous ai répondu l'autre jour : 1o que monsieur de Borel n'a pas péri pendant l'expédition et 2o qu'aucun de nos compagnons ne portait ce nom "puisque votre père était connu là-bas sous un autre patronymique."

Sa réponse me parut puéride et un peu de mépris plissa mes lèvres.

— Ah bon ! J'avais tort vraiment, m'écriai-je un peu nerveuse. Vous n'aviez compris ni ma question, ni mon angoisse, ni mes larmes, car vous n'auriez pas voulu vous faire un jeu d'élucider si adroitement mes questions. C'est moi, au contraire, qui avais mal saisi le sens de vos paroles, car j'ignorais qu'elles puissent être élastiques et affecter les formes les plus diverses selon les besoins du moment.

Sa main avait saisi mon bras. A travers la mousseline légère de ma manche je sentais ses doigts meurtrir ma chair.

— Oh, n'accusez pas sans savoir, Solange ! Vous m'avez posé des questions auxquelles je ne pouvais répondre. Avant de vous connaître, avant de posséder votre confiance — cette confiance que vous me refusez à présent — un homme m'honorant de son amitié, m'avait pris pour confident et me confiant les choses les plus secrètes de sa vie, m'avait fait promettre de ne pas le trahir même aux yeux de sa fille. Pris entre vous que j'aimais et lui que je chérissais comme un père, que devais-je faire ? Pouvais-je vous répondre directement quand vous m'interrogiez sur un secret qui n'était pas le mien.

Le trahir m'aurait paru un bien vilain moyen de vous faire plaisir et bien que je lise dans vos yeux ma condamnation, je sens que si c'était à refaire, je recommencerais à vous répondre à côté, en jouant sur les mots, mais en essayant quand même

de vous rassurer et de vous faire sentir que je ne vous dis pas l'absolue vérité.

Il se tut.

De mon côté, gênée par les accusations que j'avais portées contre lui, je gardai le silence.

Après une assez longue pose, la main de monsieur de Rouvalois, passa sous mon bras et m'attira contre lui.

— Véritablement, Solange, vous pouvez me blâmer d'avoir agi comme je l'ai fait ? Vous êtes juge de ma conduite, que décidez-vous ?

Je levai mes yeux vers lui et lui souris :

— Vous ne pouviez me répondre autrement, j'en conviens. Mais avouez que votre rôle était cruel !

— Il l'était doublement pour moi. Quand, je vous voyais triste, il me fallait lutter contre moi ne pas m'élancer vers vous et vous dire la consolante vérité. Que de discussions j'ai eu avec monsieur Spinder à ce sujet !

— Mais pourquoi observait-il à mon égard, une attitude si cruelle ?

— Il a beaucoup souffert, Solange... et puis...

Il se tut subitement.

— Et puis ? insistai-je avec un sourire taquin.

— Rien ! Ce secret n'est pas le mien..

— Non, en effet ! C'est celui de polichinelle ! m'écriai-je. C'est celui du colonel, c'est le mien, le vôtre, celui de Sauvage, celui de tout le monde, quoi ! Vous aurez tort vraiment d'y toucher !

— Alors, vous supposez ? interrogea-t-il en souriant.

— Que cet excellent monsieur Spinder sans ses affreuses lunettes et sa vilaine barbe rousse, pourrait se transformer en un comte de Borel de belle allure.

— Et maintenant, que comptez-vous faire, petite amie ? me demanda-t-il sans ap-

prouver ni repousser ma supposition.

Mais cette attitude de réserve ne m'étonnait plus de sa part, à présent que je connaissais sa susceptibilité de ses scrupules.

— Ce que je compte faire ? répondez donc. La question a besoin d'être examinée.

— Examinons-la ensemble. Voulez-vous ?

— Justement... examinons ! D'abord d'un côté, mon père : de l'autre, ma mère. Mais tandis que je connais les moindres intentions de celle-ci à l'égard de l'absent ; que je connais son amour, ses larmes, ses regrets et ses plus violents souhaits, je ne connais de mon père, qu'une attitude de commande sous un travesti volontaire...

— Votre père est le meilleur des hommes, interrompit chaleureusement le marquis.

— Oh, cela, je le sais ! m'écriai-je tout émue. Il y a longtemps que ses grandes qualités me sont apparues... mon cœur a vibré plus d'une fois au contact du sien. D'un autre côté, j'ose affirmer qu'il est le plus aimant des pères et que malgré tous les événements qui ont bouleversé sa vie, je suis restée pour lui, sa Solange adorée.

— Oh, oui ! Il vous aime !

— Cependant, continuai-je, poursuivant mon raisonnement, mon père a pu réprimer vis-à-vis de moi l'élan paternel qui eût dû le repousser à se révéler à moi, dès notre première rencontre. Il a pu venir habiter dans la région sans aller frapper à la porte de ma mère ; il a pu apercevoir celle-ci, de loin, sans s'élancer vers elle ; il s'est peut-être détourné de sa route pour ne pas la croiser au passage ! Et pour que tout cela ait été, il fallait que son ressentiment ou ses futurs projets fussent bien importants. De quels poids devaient-ils peser sur sa conscience pour contreba-

lancer si longtemps, ses devoirs d'époux et de père.

Je parlais lentement, posément, pesant bien chaque mot. Depuis quelques minutes, je remarquais que Maurice m'écoutait attentivement et j'étais sûre que mes paroles seraient rapportées fidèlement à mon père si j'autorisais mon compagnon.

Je comptais d'ailleurs le prier de jouer entre nous deux ce rôle d'intermédiaire.

Après quelques secondes de silence, je repris plus grave encore :

— Ce jour est beau pour moi : mon père vit ! Mais ma joie de l'avoir retrouvé, de le connaître, est tamisée par l'attitude mystérieuse qu'il a prise vis-à-vis de ma mère et de moi. Que fera-t-il quand il saura que je sais ? Quels sont ses projets, ses résolutions concernant les deux êtres qui portent son nom et qui de toute l'ardeur de leur cœur aimant, souhaitent son retour parmi elles ? Je l'ignore et ne vous demande pas de me le révéler si vous êtes au courant. Vous lui direz que je sais et que je l'aime plus encore depuis que je sais qui il est. Vous lui rapporterez fidèlement mes paroles. Je sais que je puis compter sur votre amitié... Mon rôle est fini : je ne suis que l'enfant obéissante, s'effaçant devant la volonté de ses parents.

— Mais vous allez venir à la Châtaigneraie, vous allez...

Violemment, j'interrompis Maurice.

— Non. Ma place est auprès de ma mère à présent. Me voyez-vous pas sortant des bras de mon père et revenant aux Tourelles ? Non, je ne me placerai pas dans une situation pouvant m'amener à agir ainsi.

— Mais votre place aussi est auprès de votre père !

— Allons donc ! Est-ce que avant de le connaître, je n'ai pas été la confidente du chagrin de ma mère. Pouvais-je trahir la confiance de celle-ci, au profit d'un autre,

cet autre me fut il aussi cher qu'elle-même. A mon tour d'évoquer vos scrupules de tout à l'heure... vous me reconnaissez bien, je pense, le droit d'avoir les miens.

— Alors, à présent, que vous connaissez votre père, vous allez pouvoir rester éloignée de lui.

— Il ne tiendra qu'à lui qu'il en soit autrement.

— Mais aurez-vous la force de résister au désir d'aller vous jeter dans ses bras.

— Il a bien trouvé celle de me voir pleurer devant lui l'absence d'un père chéri.

— Mais votre mère que dira-t-elle ?

— Ah, ma mère ! Voilà où la difficulté commence. Dois-je tout lui révéler ou dois-je me taire ? Vis-à-vis d'elle, je ne suis tenue par aucune promesse. Si je n'écoutais que mon coeur. J'entrerais chez elle, tout à l'heure, le visage radieux et je lui crierais la bonne nouvelle : mon père vit, il est là ?

— Pourquoi ne le ferez-vous pas ?

— C'est que j'ignore les projets de mon père... ma mère vit dans une douloureuse torpeur, mais elle vit !... comprenez-vous, elle vit, parce que l'espoir vibre quand même au fond d'elle-même... Mais si elle vit...

— Eh bien ?

— Sa joie sera sans borne. Piétinant toute fausse pudeur, ou toute crainte, elle ira à la Châtaigneraie, se jeter aux pieds de mon père, lui crier son amour, sa joie de le revoir, son long martyr d'épouse sans mari, de veuve sans tombe. Mais comment celui-ci l'accueillera-t-il ? J'ai peur. Si ma mère n'allait retrouver que mon père, si dans l'homme qu'elle aime toujours de l'amour le plus vif, elle cherche en vain un mari !... Comprenez-vous, Maurice j'ai peur ? Je n'ose me décider... ce n'est plus à moi, il me semble, d'agir. Je dois

m'effacer devant la volonté de mon père. Qu'il dirige les événements. Oh, s'il voulait, comme nous pourrions être tous heureux !

— Même vous et moi ? fit le jeune homme en me pressant le bras contre lui.

Je le regardai rougissante. Un instant, nos prunelles se confondirent délicieusement. Mais je secouai la tête, rejetant loin de moi toute pensée étrangère au sujet qui me tracassait.

— Je ne disposerai jamais de ma vie tant que celle de ma mère ne sera pas réglée au mieux de ses désirs.

Il dut sentir que mon ton était péremptoire car il ne répondit rien.

Tout en parlant, nous avions franchi un assez long parcours.

Devant nous, la voiture poursuivait sa marche lente.

Mais déjà à quelques centaines de mètres plus bas, les premières maisons de Thierville se dressaient. Je ne pouvais aller plus loin à côté du marquis, sans incorrection.

J'appelai Bernard qui arrêta la voiture immédiatement.

Et prenant congé du jeune homme, je lui recommandai encore de répéter à mon père, l'entretien que nous venions d'avoir à son sujet.

Je compte sur vous, monsieur de Rouvalois, ajoutai-je, pour plaider notre cause auprès de votre ami. Vous qui le connaissez et qui êtes au courant des raisons qui le font agir vous seul saurez trouver les mots qu'il faut dire.

— Je vous le promets.

— Au revoir... N'oubliez pas que je mets toute ma confiance en vous.

— Pour être éloquent, il me suffira de me rappeler ce que vous m'avez répondu tout à l'heure quand je me suis permis d'évoquer l'avenir en vous mêlant au

mien.

Pour toute réponse, mes doigts pressèrent longuement les siens.

— Au revoir et à bientôt car j'attendrai votre visite avec impatience.

— Oui, à bientôt.

La voiture s'ébranla pendant qu'il enfourchait sa bicyclette.

Quelques minutes après nous arrivâmes aux Tourelles.

Dès que je fus descendue à terre, devant le perron, je me tournai vers Bernard qui, d'un air chagrin, me regardait à la réobée.

Mais il rentrait dans mes intentions de traiter tout le monde avec la même sévérité aujourd'hui.

— Je ne sortirai guère à présent, lui dis-je, et il est inutile que je vous fasse perdre plus longtemps votre temps. Considérez-vous désormais, Sauvage, tout à fait libre, vis-à-vis de moi.

— Mademoiselle me chasse ! balbutia l'ancien soldat dont le visage s'était brusquement empourpré.

Mais si je tenais à être sévère ce soir, je voulais aussi être juste.

— On ne chasse qu'un mauvais domestique ! protestai-je. Or, vous Sauvage, vous n'avez jamais été pour moi, un serviteur... du moins, j'ai toujours eu la pensée que vous étiez un ami, et je me suis toujours figuré vous avoir traité tel quel.

— Oh, mademoiselle ! C'est vrai ! vous avez toujours été, pour moi, véritablement donc... A présent, vous vous détournez de moi !

— A présent, je n'aurai plus besoin de vous, Sauvage, dis-je doucement.

L'homme baissa la tête.

— Cela revient au même ! Je sais bien que j'ai mérité des reproches mais pensez que c'était monsieur Frédéric qui m'avait commandé le silence.

— Vous avez cru bien faire, probablement, en acceptant de jouer ce rôle auprès de moi... chacun est son propre juge... Moi, j'estime que vous aviez mieux à faire qu'à tromper la confiance que j'avais en vous... Mais qu'importe, l'amitié de mon père vous reste. Vous êtes et vous serez toujours pour lui le compagnon dévoué de ses jeunes années et le serviteur fidèle qui l'attendait au retour. Quel homme ne s'estimerait pas heureux d'avoir mérité un tel lot.

Sauvage secoua la tête.

— Votre amitié m'était précieuse aussi, mademoiselle Solange. Désormais, que penserez-vous de moi !

— Je n'oublierai pas que vous avez aimé mon père au point de le ressusciter à mes yeux. Je me souviendrai de la foi sincère qui vous animait et des encouragements que vous me prodiguiez. Vous avez été mon ami, jamais non plus je n'oublierai que je vous ai considéré comme tel. Seulement, aujourd'hui, l'heure est venue de nous séparer. De vous même, vous êtes retourné à votre ancien maître et votre place est à ses côtés. Allez à la Châtaigneraie, vous êtes de la maison, de la famille, vous : moi, je n'y suis qu'une étrangère. Mon père a ouvert les bras à son ancien compagnon alors qu'il n'a traité sa fille que comme une amie quelconque ! Que faites-vous ici quand on vous attend là-bas ! Partez, Bernard, et ne revenez plus. Vous voyez bien que j'ai de la peine et qu'il vaut mieux que je ne vous retrouve plus à mes côtés...

— Mademoiselle Solange... commença-t-il violemment ému.

Mais, je le quittai en courant, ne voulant rien ajouter à ce que j'avais dit et sachant bien qu'il allait s'éloigner tout bouleversé.

D'un bond je montai à ma chambre.

L'heure du dîner approchait et j'avais tout juste le temps de passer une toilette de circonstance.

Pourtant le front collé aux vitres, regardant devant moi sans voir, je restai quelques minutes songeuse.

Dans mon cerveau, je récapitulais tout ce qui venait de se passer.

— Mon père vivant ! mon père retrouvé !

Cela, c'était le beau côté de la question ! L'autre me laissait perplexe.

— Pourquoi mon père avait-il observé une semblable attitude vis-à-vis de ma mère et de moi ?

Et peu à peu, la vérité m'est apparue.

En écoutant celui que je prenais pour monsieur Spinder, j'avais cru remarquer ses intentions bien arrêtées de demeurer toujours dans le pays... Ne parlait-il pas de racheter à monsieur Kabbs, les anciennes terres de la Châtaigneraie, pour que ce domaine retrouve son intégrité ?

Devais-je donc conclure que mon père en revenant chez lui sous un autre nom que le sien, se proposerait d'y demeurer et d'y vivre toujours sous ce même nom d'emprunt ?

Après quinze ans d'absence, pouvait-il supposer que sa femme et sa fille s'occuperaient encore de lui ? Pouvait-il prévoir surtout que j'arriverais à retrouver ses traces et à le découvrir ?

Non, vraisemblablement, il devait se croire à l'abri de nos recherches; en revenant habiter si près des Tourelles, il n'avait pas escompté la marche imprévue des événements qu'il comptait peut-être, au contraire, pouvoir diriger.

De tout cela, me fallait-il déduire, pourtant, que l'intention de mon père était bien de nous demeurer étranger ?

Evidemment, non ! car s'il avait eu ce d'sir, le plus simple pour lui, eût été de

se fixer ailleurs... très loin de nous, sur-tout !

Ne voulait-il que nous éprouver ? qu'apprendre à nous connaître après une si longue absence ?

Peut-être. Il devait supposer, en effet, que nous ne pensions plus à lui que de loin, avec la mélancolique résignation de ceux qui ont perdu autrefois un être cher : le temps ne patine-t-il pas tout, même les plus grandes douleurs ! **VOIR PAGE 121**

Le brave garçon tremblait en m'écoutant et je vis des larmes lui monter aux yeux.

— Ah, mademoiselle Solange, si vous saviez combien j'avais de la peine en songeant que vous étiez fâchée contre moi... Jamais, je n'aurais pensé que cela pouvait m'en faire tant ! Je croyais que j'aimais monsieur Frédéric par-dessus tout ; eh bien, je me suis aperçu que pour vous, c'était quasiment pareil... Lui ? vous ? ma foi, je serais incapable de choisir lequel il me faudrait suivre.

— Heureusement, vous n'aurez pas besoin de vous poser ce problème. Je ne quitterai pas mon père et quand vous viendrez à la Châtaigneraie vous nous y verrez tous les deux... Et surtout Bernard, n'oubliez pas que votre place y est marquée et que plus tard, je réclamerai votre assistance pour apprendre l'équitation à mes enfants... quand j'en aurai !

— Hurrah ! pour la prospérité de la Châtaigneraie, s'écria l'ancien soldat dont toute la mélancolie s'était subitement envolée.

Et depuis ce jour, je rencontre mon brave Sauvage dans tous les coins du château, toujours prêt à rendre service à ceux de nos gens qui ont besoin d'un coup de main.

Quant à Félicie, s'imaginant que son ancien maître allait la chasser à présent

Revue du Mois
Février 1915

qu'il était de retour, elle est accourue, tout en larmes, se jeter à ses pieds et l'a supplié de ne point la séparer de la bonne maîtresse qu'elle avait vu naître. Mon père a été très grand dans sa générosité. Il ne lui a adressé aucun reproche et s'est contenté de lui dire qu'il espérait qu'elle se confinerait désormais et n'en sortirait pas, dans ses fonctions de cuisinière.

15 Septembre.— La Châtaigneraie abrite maintenant deux couples heureux, les parents et les enfants !

Dans le grand château trop longtemps silencieux, les voix animées vibrent d'éclats joyeux.

Vieux portraits, vieux meubles, vieilles murailles, réjouissez-vous : une nouvelle vie de prospérité plane à nouveau sur l'antique demeure.

Et vous, mânes orgueilleuses des ancêtres qui errez en ces lieux, voyez-nous d'un oeil bienveillant. L'arbre portera encore des fruits féconds : la fille du Comte de Borel perpétuera notre lignée...





LES HINDOUS

Sikhs et Gourkhas.---De terribles adversaires pour les "Boches"

Celui qui eût prédit il y a quelques années, il y a quelques mois même, que les Sikhs, Gourkhas, Sipahi du Bengale, et fantassins du Pundjab, en un mot l'élite des troupes hindoues viendraient sur le sol français s'opposer au choc formidable de l'armée allemande, celui-là eût passé pour un visionnaire et l'on eût souri à ses paroles.

C'est pourtant l'exacte vérité et il faut bien se pénétrer de cette idée que toutes ces troupes taillent de l'excellente besogne et que messieurs les Boches ont fait une triste grimace à l'annonce de leur arrivée.

D'une adresse, d'une promptitude et d'une endurance extraordinaires, ces guerriers sont, de plus, de merveilleux tireurs qui savent profiter des moindres aspérités du terrain. Jamais ils ne consentent à se rendre car c'est pour eux une honte suprême que d'être faits prisonniers.

D'une sobriété exemplaire, ils sont capables de résister pendant des semaines aux plus dures fatigues et ne souffrent pas plus du froid que de la faim.

Voici d'ailleurs ce qu'en dit un corres-

pondant de guerre qui les a vus ; la description qu'il fait de sa visite intéressera certainement les lecteurs de la "Revue Populaire" :

La "mahalla" militaire est gardée par des soldats anglais, de robustes highlanders de "l'Indian Expeditionary Force", appartenant pour la plupart aux courageux boys de Seaforth.

Le fonctionnaire qui me reçoit, un grand garçon au masque impassible, vêtu de la veste courte et du kilt plissé, croise aussitôt la baïonnette et me dit d'une voix gutturale :

— Hold there !

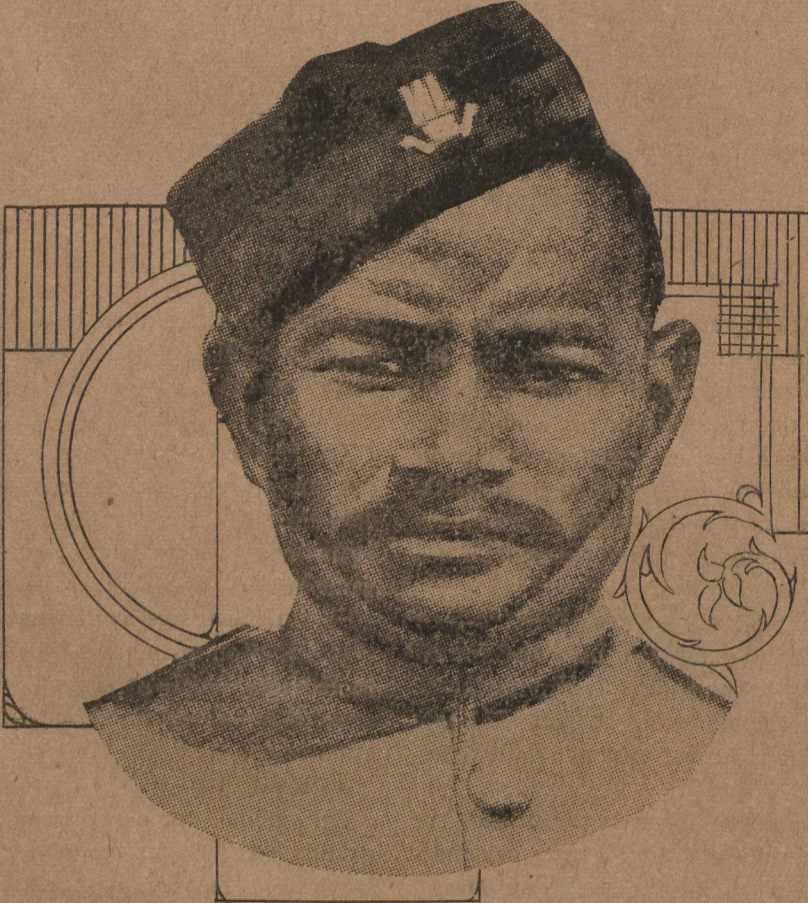
En même temps, il me toise de ses grands yeux bleus aux reflets d'acier. Pour lui, je suis un suspect et par conséquent un ennemi. Je montre le laisser-passer que m'a délivré le général commandant d'état-major anglais, mais le brave "Tommy" ne se croit sans doute pas autorisé à lire le papier que je lui présente. Il fait bruyamment demi-tour, appelle un Hindou qui se trouve près de là et lui donne l'ordre d'aller chercher l'officier du camp. Déjà, des Sikhs et des Ghourkas

m'entourent, me regardant avec une curiosité hostile. Le highlander les repousse, et tous ces hommes aux faces de bronzes, aux bras noueux et musclés, s'éclipsent comme des enfants peureux, avec des mines sournoises et des ondulations félines.

On voit bien qu'ici, comme là-bas, par-

patte d'épaule, on le prendrait pour un simple soldat, tant sa tenue est simple.

Il examine mon laissez-passer d'un air maussade ; mais, quand il a lu la note de recommandation qui précède la signature du général, sa figure s'éclaire et il me dit en souriant



Un fantassin du Pundjab.

mi les cèdres odorants de Pundjab, l'Anglais seul est le maître.

L'officier que l'on est allé chercher arrive enfin. C'est un Ecossais, lui aussi. Il est vêtu d'un dolman en toile jaune, chaussé de lourdes bottes, et n'étaient les petites étoiles grises qui s'étagent sur sa

— Well. Voulez-vous me suivre, sir ?

Et, dès lors, il me sert de guide et me traite en ami.

Nous parcourons les rues du camp, car celui-ci est divisé par quartiers (mahallâ.) Ici, se sont les écuries où s'agitent, au bout de leur longues, les petits chevaux du

Nepal, efflanqués et sautillants ; là, ce sont les tentes réservées aux harnachements. Plus loin, sous des abris fragiles, s'étagent des bottes de foin comprimé, des sacs d'avoine qui ressemblent à des gargousses, et de la paille que des mains expertes ont roulé en longues tresses blondes. Des voitures d'approvisionnement (garî), auxquelles sont attelées des mules, vont et viennent dans les mahallâ, conduites par des Hindous assis à l'orientale sur des sièges vacillants.

Partout règne une agitation extraordinaire. Des hommes vêtus de pyjamas mauves ou gris bleu nettoient leurs armes avec ardeur ; certains aiguisent sur une meule portative la lame épaisse de leur "chhû-ri", longs poignard légèrement recourbé que les Hindous manient, paraît-il, avec une adresse surprenante.

— Ces gens-là, me dit mon guide, sont des S'khs d'Amritzar, de courageux boys qui font plus de besognes avec leurs chhû-ri qu'avec leurs carabines. Bien qu'ils soient excellents tireurs, comme tous les Hindous des montagnes, ils préfèrent le couteau aux armes à feu. J'ai eu deux fois l'occasion de les voir à l'oeuvre et je vous garantis que ce sont des hommes dangereux. Ce n'est pas pour rien qu'on les appelle Sikhs, c'est-à-dire les lions. Ils combattent généralement la nuit... Dès qu'ils ont pris contact avec l'adversaire celui-ci, malgré ses canons et ses fusils, ne peut leur échapper.. On les appelle lions, comme je viens de vous le dire, mais le nom de tigres leur conviendrait mieux, car ils ont tous la férocité de ce grand fauve.

Et l'officier ajoute avec un sourire froid :

— Ces gaillards-là vont faire de jolis massacres...

A droite du camp, dans un champ de manoeuvres ordinairement réservé à l'ar-

tillerie, j'aperçois des cavaliers coiffés d'un monumental turban kaki. Ils tournoient avec une rapidité folle dans une fantasia diabolique ; l'éclair de leurs sabres met ça et là des étincellements rapides. Ce sont des Sikhs qui font la manoeuvre devant leurs chefs. Parfois, un clairon déchire l'air de ses notes lugubres et les Indiens font aussitôt volter leurs bêtes avec une adresse surprenante. Tout à coup, un officier à barbe noire, qui se tenait immobile en dehors des lignes, fonce au galop sur les cavaliers, les excite de la voix, prend la tête de l'escadron et l'entraîne dans une charge admirable...

L'officier qui m'accompagne me renseigne sur ce merveilleux cavalier. C'est un radjah. Il a tenu à accompagner ses Hindous en France et à les mener lui-même au combat. La division de Lahore et celle de Meerut comptent plusieurs de ces chefs dans leurs rangs.

— Cela est d'un excellent effet moral, me dit l'officier. Les Hindous se sentent moins isolés en voyant, auprès d'eux, les princes pour lesquels ils ont une vénération profonde. Ce radjah que vous venez de voir vêtu comme un simple "nalk" possède cependant une fortune de plus de 100 millions. Il porte au doigt un brillant qui vaut, dit-on, 15,000 livres... et la poignée de son sabre est ornée de pierres précieuses.

Comme nous revenons vers le centre du camp, je suis soudain suffoqué par une fumée âcre. Des Sikhs, assis autour d'un feu de branches, préparent sur des pierres plates une sorte de pâte jaune clair. Ils fabriquent le tehoupatti, la galette nationale des Hindous, composée de riz, de froment et de lait de chèvre.

— Nous partons cette nuit, m'explique mon guide, et, comme l'étape sera longue les hommes font des provisions. A 3 heu-

res du matin, nous devons repoindre notre artillerie et nos pontonniers et, à l'aube le train nous emportera vers une destina-



Des princes Hindous sont sur le front avec leurs hommes. La fortune de certains de ces princes est colossale et fait penser aux contes merveilleux des Mille et Une Nuits.

tion inconnue. Voulez-vous nous accompagner ? Vous verrez, je crois, des choses intéressantes, seulement, je vous préviens qu'il faut laisser là votre casquette et votre pardessus de touriste. Venez sous ma tente. Nous sommes à peu près de même taille. Je vous fournirai un équipement complet. Puisque le général vous recommande comme un "ami sûr et loyal" vous êtes ici chez vous. Si le coeuy vous en dit, vous pourrez même nous accompagner sur le front... Vous verrez nos Sikhs à l'oeuvre... Vous verrez aussi les Ghurkas... Oh ! ceux-là, je vous les recommande, par exemple. Les Sikhs sont des moutons à côté d'eux... Ça vous va ?

Pour toute réponse, je serre énergiquement la main de mon nouvel ami.

— Attention ! me dit le brave officier. n'allez pas vous imaginer que vous allez à une partie de plaisir... Ce sera rude, je vous préviens... Savez-vous monter à cheval ?

— Oui.

— Alors, tout va bien, vous monterez Burâ, une bonne jument du Nepal qui n'a jamais connu la fatigue. Maintenant, allons dîner : ensuite, nous dormirons un peu ; puis, à 3 heures du matin nous irons rejoindre la division à Saint-C...

La nuit était venue. Les Hindous, vêtus du langouti, fumaient béatement devant les tentes, immobiles comme des statues.

Le pavillon britannique claquait doucement sous la brise...

— 0 —

On compte à peu près 200,000 docteurs en Europe : 48,000 en Angleterre, 32,000 en France, 26,000 en Allemagne, 24,000 en Italie, 20,000 en Russie, 13,000 en Autriche, 12,000 en Belgique et 8,000 en Espagne.



MADemoiselle D'HARMILLY

I

LE 21 janvier 1813, l'abbé Lescot, curé d'une paroisse de Paris, rentrait à son presbytère quand son domestique le prévint qu'une visiteuse l'attendait au salon. Il se hâta d'expédier son frugal déjeuner et alla la recevoir. En l'abordant, il fut favorablement impressionné par la physionomie de cette inconnue. Jeune fille ou jeune femme, elle avait vingt ans à peine.

— Vous avez à me parler, mon enfant ? demanda l'abbé Lescot.

— Ne reconnaissez-vous donc pas votre petite Antoinette, Monsieur le curé ?

A cette question, où passait un reproche affectueux, le vénérable prêtre, transfiguré par une joyeuse surprise, s'élança, les bras ouverts.

— Antoinette ! Mademoiselle d'Harmilly ! s'écria-t-il. Vous ! vous ! O chère, chère petite ! comment aurais-je pu vous reconnaître, continua-t-il, alors que tant d'années se sont écoulées depuis que je vous quittai, à Londres ? Il y a douze ans de cela ! Vous en aviez huit.

— Je suis bien changée, n'est-ce pas ? fit Antoinette en souriant tristement.

— Vous étiez une enfant, tandis que vous voilà jeune fille, une belle jeune fille. Vos parents doivent être fiers de vous.

— J'ai eu la douleur de les perdre, dit avec gravité Mademoiselle d'Harmilly.

— Enfin, vous voilà, mon enfant. Parlons de vous maintenant. Que venez-vous faire en France ?

Mademoiselle d'Harmilly attendait sans doute cette question, car, en l'entendant, elle releva son front, qui s'était courbé sous le poids des souvenirs, et, résolument, répondit : — Quoique née dans l'exil, c'est du sang français qui coule dans mes veines. La France est ma patrie. Je voulais la voir, la connaître ; je veux y vivre. Et puis, en y venant, j'ai obéi à mon père. Il m'a ordonné d'y rentrer dès que j'aurais réalisé la petite fortune qu'il m'a laissée, et de m'adresser à vous, Monsieur le curé, pour recouvrer les biens de ma famille, ce château féodal de Veulettes, qu'elle possédait avant la Révolution. Mon père en fut iniquement dépouillé pendant la Terreur. Héritière du nom et des droits de d'Harmilly, et je viens récla-

mer leur domaine, devenu le mien.”

La figure de l'abbé Lescot exprimait la stupéfaction.

“Le réclamer! s'écria-t-il. D'où sortez-vous, ma pauvre enfant? Etes-vous à ce point ignorante des événements survenus en France depuis vingt ans? Les biens des émigrés confisqués au nom des lois qu'édicta la Convention ne leur appartiennent plus. Il en est qui sont restés la propriété de l'Etat, d'autres, et le domaine d'Harmilly est de ceux-là, qui ont été aliénés, vendus au plus offrant.

—Connaissez-vous le propriétaire des biens de ma famille? demanda Antoinette.

—Il est mort récemment. Il se nommait Julien Randal; il s'était enrichi comme commissaire aux armées, et c'est en 1800 qu'il devint acquéreur du château et des terres d'Harmilly. Sa veuve s'y est retirée pour la durée de son deuil. J'ai eu occasion de la voir lors d'un voyage que je fis naguère à Veulettes. Elle m'a courtoisement accueilli.

—Je la forcerai bien à me restituer ce qu'elle détient indûment, murmura Antoinette, une menace dans les yeux.

—Elle est plus forte que vous, dit l'abbé Lescot avec douceur, elle a la loi pour elle, sinon le droit, et elle vous résistera.

D'ailleurs, fût-elle disposée à cette restitution, il est probable que son fils n'y consentirait pas.

—Elle a donc un fils?

—Un fils unique, le commandant Jacques Randal, un jeune et brillant soldat que l'Empereur a distingué et qui, par conséquent, jouit de sa faveur. Renoncez à engager cette lutte, Antoinette. Vous seriez brisée. Peut-être serait-il plus sage de me laisser le soin de parler de vous à Madame Randal, de l'intéresser à votre sort...

—Ah! cela, je vous le défends, mon res-

pectable ami, fit Antoinette avec véhémence. M'humilier devant ceux qui m'ont dépouillée, jamais! J'attendrai.

—Vous attendrez quoi?

—La chute de votre Empereur et le retour du Roi.

—Vous y croyez?

Alors, je ne dois rien espérer, ni dans le présent ni dans l'avenir?

—Dans l'avenir, mon enfant, continua l'abbé, empressé à la rassurer, vous devez espérer que si le Roi revient, il tiendra à honneur de tirer de peine et de dédommager la fille d'un de ses serviteurs les plus fidèles. Ce doit être pour vous plus qu'un espoir; c'est une certitude. Il en est de même pour le présent, puisque je suis là. Je ne vous manquerai pas.

—C'est que je suis fière, Monsieur le curé, objecta Antoinette. Il ne me convient pas d'être à charge à personne, pas même à vous. J'entends gagner mon pain.

—Mais que pouvez-vous faire, Antoinette?

—Je suis instruite; je parle plusieurs langues, je peux les enseigner.

—Institutrice, vous! Vous consentiriez!...

—J'ai le goût et l'habitude du travail.”

L'abbé Lescot ne répondit pas sur-le-champ. Ce que venait de lui dire Mademoiselle d'Harmilly précipitait le cours de ses pensées.

“Eh bien, écoutez-moi, reprit-il soudain. Surtout, ne vous hâtez pas de protester contre ce que vous allez entendre. Avant de repousser l'offre que je vais vous faire, demandez-vous si ce n'est pas le ciel qui me l'inspire et si, en vous conduisant vers moi aujourd'hui, il n'a pas voulu vous ouvrir une voie sûre vers le but que vous étiez décidée à poursuivre en venant à Paris.

—Je ne vous comprends pas, Monsieur le curé, dit Antoinette.

—Vous allez me comprendre, répondit-il. Je viens de vous parler de Madame Randal et de son fils. Ils vivent ensemble au château de Veulettes, avec une enfant née du mariage du commandant.

—Il est donc marié? interrogea Antoinette.

—Marié et veuf depuis plusieurs années. Sa fille est élevée par Madame Randal. Elles ont passé l'hiver seules à Veulettes. Le commandant était en Russie; il y fut blessé; il en est revenu depuis peu, et comme sa santé, compromise par cette terrible campagne et par sa blessure, exigeait des soins, il a, dès son retour, demandé et obtenu un congé à la faveur duquel il s'est rendu auprès de sa mère et de son enfant.

—Mais en quoi cette histoire peut-elle m'intéresser?" fit Antoinette surprise et défiante.

Un sourire éclaira la douce figure du vieux prêtre. De sa main fine et toute ridée, il toucha le bras d'Antoinette.

"Un peu de patience, dit-il, laissez-moi aller jusqu'au bout. Madame Randal est en correspondance avec moi. Elle m'a écrit récemment et demandé de chercher pour elle une personne honnête, modeste et instruite à qui elle pourrait confier le soin d'élever sa petite-fille."

Il n'avait pas besoin d'en dire plus long. Antoinette devinait à demi-mot où il voulait en venir.

—Je refuse, répliqua sèchement Mademoiselle d'Harmilly. Je veux bien entrer dans le château de mes parents, mais en maîtresse, et non en mercenaire.

—Alors, vous n'y entrez jamais, mon enfant. Vous n'avez aucun moyen de faire valoir vos droits, tandis que si vous con-

sentiez à user de ruse, à vous associer, sous un nom d'emprunt, à la vie de Madame Randal et de son fils, sans doute arriveriez-vous à vous faire aimer avant qu'on sût qui vous êtes. Quand vous auriez, par votre dévouement, conquis l'affection des châtelains de Veulettes, vous leur révéleriez votre nom, vos désirs, et peut-être alors les disposeriez-vous à payer d'une restitution qui vous est due, ce dévouement dont vous leur auriez fourni maintes preuves. C'est une partie à jouer, ajouta l'abbé en finissant. Il est impossible d'en prévoir l'issue. Mais vous pouvez la gagner, sans qu'il en coûte rien à votre dignité, à votre orgueil. Croyez-moi, chère Antoinette, ne renoncez pas à tenter l'aventure. Comme je vous le disais, je suis convaincu que c'est le ciel qui m'a inspiré."

"Que votre volonté s'accomplisse!" murmura-t-elle.

II

Quinze jours plus tard, à la tombée de la nuit, sous une pluie de neige, la diligence qui faisait, à cette époque, le service quotidien de Rouen au Havre, s'arrêta à l'entrée de Motteville-en-Caux. Le conducteur ouvrit la portière du "coupé", et, interpellant une voyageuse qui s'y trouvait seule, il lui dit:

"Vous êtes arrivée, Mademoiselle."

En attendant sa malle, la voyageuse allait suivre dans l'auberge ses compagnons de voyage quand, d'un chemin de traverse faisant face au relais, déboucha à l'improviste une lourde berline dont les lanternes et attelée de deux vigoureux chevaux que et attelée de deux vigoureux chevaux qui conduisait un domestique en livrée. Au bruit de cet équipage, la voyageuse s'était retournée. Debout, au seuil de l'auberge, à

laquelle on accédait par trois degrés, elle le regarda venir, curieusement, un peu anxieuse, comme si cette apparition eût répondu à quelque inquiétude dont elle avait négligé de faire part au conducteur. Et la berline s'étant arrêtée à quelques pas d'elle, elle pensa : "C'est moi qu'on vient chercher."

Comme pour lui donner raison, un homme de haute taille, enveloppé d'un manteau, s'élança de la voiture sur la route et, avisant le conducteur qui retirait une malle de dessous la bâche de la diligence, il lui cria :

"Dites-moi, mon brave, Mademoiselle Antoinette Lescot, de Paris, se trouve-t-elle parmi vos voyageurs ?

—Elle est derrière vous, Monsieur."

Sur cette réponse tombée du ciel, le nouveau venu fit volte-face, et, dans le cadre de la porte, lui apparut Mademoiselle d'Harmilly, baptisée, pour la circonstance, du nom du vieux prêtre, son protecteur et son conseiller, qui n'avait pas craint de recourir, en vue de ses projets, à un mensonge d'ailleurs bien innocent, et d'annoncer comme sa nièce, à Madame Randal, l'institutrice qu'il lui envoyait.

"Me voilà, Monsieur", fit celle-ci.

Elle allait descendre les degrés de l'auberge pour venir au-devant de lui. Mais, d'un geste, il l'en empêcha.

"Restez, restez là où vous êtes, Mademoiselle. Inutile de mettre vos pieds dans la neige et de vous exposer davantage à ce froid de loup. Bon pour moi, qui ai patugé dans les boues glacées de la Russie.

Il l'avait rejointe, et, ôtant son chapeau, il la salua :

"Je suis le commandant Randal, Jacques Randal, le papa de la fillette dont vous avez bien voulu entreprendre l'éducation. Enchanté de vous souhaiter la

bienvenue dans notre Normandie. Peut-être la trouvez-vous peu avenante sous sa parure d'hiver. Mais, patience, elle vous réserve des surprises. Elle est belle au printemps, très belle, vous verrez, avec sa mer aux rives boisées..."

La voix qui parlait ainsi était chaude, d'un timbre clair, pénétrant, et prévint Antoinette en faveur du commandant.

"Espérons qu'il n'a de séduisant que la voix, et que son plumage ne ressemble pas à son ramage," se dit-elle, impuissante à le dévisager, enveloppé qu'il était pour la nuit. Puis, comme il allait continuer, elle le remercia :

"Je suis confuse, Monsieur, que vous vous soyez donné la peine de venir à ma rencontre.

—Je tenais à être le premier à vous saluer, fit-il. Et puis, la route est longue d'ici à Veulettes, trois bonnes heures, et, par ce temps, par la nuit, je n'ai pas voulu vous laisser voyager seule. Mais, entrons dans l'auberge. Vous vous y chaufferez un moment avant que nous ne partions. Au fait, continua-t-il gaiement, je dispose de vous sans m'informer si vous ne désirez pas souper ici. Le souper nous attend au château. Mais pourrez-vous, jusque-là, rester sans manger ? Décidez, Mademoiselle."

Il n'y avait plus à nier, l'accueil était meilleur qu'elle ne le supposait et qu'elle ne l'avait souhaité. L'instinctive défiance qui l'animait depuis son départ de Paris était de plus en plus ébranlée.

"Je n'ai besoin de rien, Monsieur, répondit-elle. Je souperai en arrivant à Veulettes.

—Entendu, répliqua-t-il. Seulement vous me permettez de vous offrir dès à présent un peu de vin chaud pour vous dé-gourdir."

Elle voulait refuser. Mais il ne lui en laissa pas le temps. Il la précédait dans la cuisine, allait parler à la maîtresse de l'auberge et ne revint qu'après avoir donné ses ordres. C'est alors seulement, et comme il revenait de son côté, qu'Antoinette vit sa figure, une figure aimable, fine, vivante, exprimant tout à la fois la bonté et l'énergie.

Elle ne s'était pas attendue à le trouver tel, et une émotion singulière s'empara d'elle lorsqu'en le comparant, par le caprice de sa pensée, à de jeunes gentils-hommes royalistes qu'elle avait connus à Londres, elle dut conclure de la comparaison que, parmi eux, il n'en était guère qui égalassent par la grâce du visage, la distinction des manières et l'agrément de l'esprit, ce guerrier de Bonaparte.

"Sapristi, Mademoiselle, dit-il tout à coup, M. l'abbé Lescot, votre oncle, a négligé de prévenir maman que sa nièce était une très jolie personne."

Le propos, tel qu'il fut prononcé, n'avait rien de malséant, et il ne vint pas à la pensée d'Antoinette de s'en offenser. Mais elle s'attendait si peu à cette remarque flatteuse qu'elle en resta saisie et ne put que murmurer :

"Oh! Monsieur, Monsieur..."

—De grâce, Mademoiselle, supplia Jacques Randal, ne prenez pas mes paroles en mauvaise part. Constater une vérité qui crève les yeux n'est point vous faire injure. J'ai voulu vous dire que peut-être, en vous voyant, maman vous trouvera trop belle pour l'humble emploi que vous venez remplir chez nous et trop belle aussi pour vivre sous le même toit que son fils. Que voulez-vous! la pauvre chérie, malgré mes trente-quatre ans révolus, me traite encore, quand je suis près d'elle, comme au temps où j'étais petit. Elle se figurera

qu'à demeurer en votre compagnie je vais prendre feu. Et il est certain..."

Allait-il continuer?

Antoinette, dont une poussée de sang empourprait les joues, se le demandait avec inquiétude lorsque Jacques, changeant de ton, s'écria: "Je crois, Dieu me pardonne, que je deviens fou. Veuillez m'excuser, Mademoiselle; je vous trouve délicieuse. Mais c'est la première et la dernière fois que je vous l'aurai dit. Maintenant, poursuivit-il, si vous le voulez bien, nous partirons."

Il se levait pour sortir. Antoinette, rassurée, l'imita et le suivit. A la porte de l'auberge stationnait sa voiture. Sur l'ordre du commandant, elle vint se ranger au ras du petit escalier, et, en faisant une enjambée, Antoinette put monter sans que ses pieds, réchauffés dans la cuisine de l'auberge, se fussent refroidis au contact de la neige. Le commandant s'élança à côté de la jeune fille et s'assit en se faisant très mince, afin de ne pas la gêner. Il ferma ensuite la portière et on partit. Alors, prenant une couverture, il l'étendit avec sollicitude sur les genoux d'Antoinette en lui disant :

"Laissez-moi vous envelopper, Mademoiselle, je suis responsable de vous ce soir, et je serais désolé si, par ma faute, vous preniez du mal... Et puis, vous savez, si vous avez envie de dormir, ne vous gênez pas, et n'allez pas vous croire obligée de veiller à cause de moi."

—Mais je n'ai pas sommeil, Monsieur," objecta Antoinette, en souriant.

Elle s'amusait de cette espèce d'attention et de bonne grâce, et, malgré tout, elle en était touchée, pensant que cet homme, qu'on disait si vaillant et si redoutable les armes à la main, devait être, dans l'intimité, très facile à vivre, et, se

rappelant à cette heure, sans trop savoir pourquoi, l'épisode d'Hercule aux pieds d'Omphale :

« Alors, si vous n'avez pas sommeil, nous pouvons causer, dit Jacques Randal. Je regrette bien que l'obscurité vous empêche de distinguer les sites devant lesquels nous allons passer. Ils sont très beaux. »

Impressionnée par le paysage, qu'elle devinait plus encore qu'elle ne le voyait; intimidée par la présence de ce Jacques Randal, tout à l'heure inconnu d'elle et qui si rapidement venait de prendre place dans sa vie, Antoinette se taisait, et, à la faveur du silence, elle réfléchissait à l'étrangeté de son aventure. Seule avec un ennemi, dans cette voiture, par cette nuit d'hiver, au coeur d'un pays sauvage et désert! Qu'eût-il dit, qu'eût-il fait, s'il eût appris soudain qui elle était?

« Si je lui criais mon nom, se disait-elle, s'il apprendrait que je suis Mademoiselle d'Harmilly et pourquoi je suis à Veulettes!... »

Elle frissonna, saisie de terreur, en pensant qu'un homme comme lui, qui avait tué tant de gens dans les combats, n'hésiterait peut-être pas à l'assassiner pour se débarrasser d'elle et de ses réclama-tions. Mais, presque aussitôt, elle se rassura. Le commandant lui parlait, et cette bonté d'âme qui l'avait émue tout à l'heure se trahissait de nouveau dans la simple question qu'il lui posait :

« Ne vous ennuyez-vous pas trop, Mademoiselle? Ce voyage n'est pas bien gai.

—Je ne m'ennuie jamais, Monsieur, répondit Antoinette. J'ai dans l'esprit assez de préoccupations, dans la mémoire assez de souvenirs pour y puiser de quoi alimenter mes pensées.

—C'est comme moi, reprit Jacques Randal, mon cerveau est rarement inoccupé,

et quand je suis seul et silencieux, je n'ai qu'à y regarder pour partir en de longues courses vers le passé que je revis, ou vers l'avenir, que je cherche à deviner.

—Il est moins sûr de chercher à deviner l'avenir que de revivre dans le passé, objecta Antoinette. Le passé ne peut nous tromper, tandis que l'avenir...

—Oui, mais souvent il est triste le passé, observa gravement Jacques Randal. On ne peut guère l'évoquer sans que, du même coup, s'éveillent les regrets, regrets pour les êtres aimés qu'on a perdus, regrets pour les occasions d'être heureux dont on n'a pas su profiter, regrets pour les fautes qu'on a commises ou qu'ont commises nos parents et dont nous portons la responsabilité, même quand nous avons tout fait pour les conjurer.»

La phrase s'acheva dans un soupir, avec une expression de mélancolie dont Antoinette n'aurait pas cru le commandant capable. A quelles fautes, siennes ou d'autrui, avait-il fait allusion?

« Vous parliez d'êtres aimés et disparus, demanda-t-elle pour ne pas laisser l'entretien s'égarer sur un autre sujet. Avez-vous donc connu déjà les deuils cruels, les morts qui nous déchirent l'âme ?

—Ne savez-vous point, par l'abé Les-cot, que je suis veuf d'une femme que j'adorais, la mère de ma fille, et que mon père nous fut ravi l'an dernier?

—Veuillez m'excuser, Monsieur, j'avais oublié.

—Mais, vous, Mademoiselle, avez-vous eu aussi la douleur de voir mourir ceux que vous chérissiez?

—Je suis orpheline, répondit-elle simplement.

—Alors, je vous plains, car vous avez dû beaucoup souffrir.

—J'ai beaucoup souffert, poursuivit-elle en se laissant entraîner. Mais, du moins, je n'ai pas à déplorer ces fautes qui, commises par nous ou par nos parents, nous laissent des regrets, disiez-vous, et qui nous rendent parfois pénibles les retours vers le passé. Mon passé, celui de ma famille, je peux y regarder sans crainte, affirma-t-elle fièrement. Nous avons été souvent victimes; nous n'avons jamais victime personne."

Ces mots à peine prononcés, ses yeux qui, peu à peu, s'étaient faits à l'obscurité, surprirent un mouvement de tête de Jacques Randal. Il la regardait comme pour l'interroger et la pousser à s'expliquer. Elle préféra se taire.

Puis le commandant reprit :

"Etes-vous, comme votre oncle l'abbé Lescot, née dans ce pays, Mademoiselle ?

—Je suis née à l'étranger. Mon père avait émigré. Mais, je suis bonne Française, ajouta Antoinette.

—Alors, vous avez dû gémir sur les désastres de la patrie, sur les défaites des armées impériales en Russie, sur tant de cruelles infortunes et de malheur qui ont accablé l'Empereur ?"

A ce moment, Antoinette ne se contentait plus, et une réplique qui pouvait la trahir s'échappa de ses lèvres :

"Son ambition les a provoqués, s'écria-t-elle.

—Ah ! Mademoiselle est royaliste ? fit ironiquement Randal.

— J'ai été élevée dans l'amour des Bourbons.

—Peut-être serait-il plus généreux de ne pas le proclamer devant un homme qui ne sépare pas la cause de Napoléon de celle de la France et qui les a défendues l'une et l'autre au prix de son sang et des souffrances atroces dont il n'est pas

encore remis."

Les paroles du commandant s'enveloppaient de tant de douceur triste qu'Antoinette se sentit toute retournée. D'un élan dont elle n'était pas maîtresse, elle étendit le bras; sa main toucha celle de son compagnon, et elle murmura :

"Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous blesser.

—Vous ne me blessez pas, Mademoiselle, reprit Randal qui tressaillit au contact de la petite main tremblante tombée sur la sienne. Mais, si vous m'en croyez, nous ne parlerons jamais politique. Nous parlerons de ce qui nous unit et non de ce qui nous divise. Et puis, gardez-vous de tenir devant maman le langage que vous m'avez tenu. Elle ne resterait pas aussi calme que moi en vous entendant.

—Je veillerai sur ma vivacité, dit Antoinette, et j'éviterai tout ce qui pourrait irriter Madame Randal.

—Je vous en serai reconnaissant, continua le commandant. Maman est une excellente femme, généreuse, pieuse, charitable. Mais, elle a ses idées. Ne les contrecarrez pas si vous voulez faire bon ménage avec elle. Il faut passer quelque chose aux vieilles gens. Je serais désolé si vous ne parveniez pas à vous entendre.

—Rassurez-vous, Monsieur, nous nous entendrons. J'ai, moi aussi, mes idées. Mais je les garderai désormais et Madame votre mère n'aura qu'à se louer de ma discrétion, de ma réserve. Il est d'ailleurs, bien entendu, que si je n'avais pas le bonheur de lui plaire, je partirai."

Ce fut de la part de Jacques Randal un nouveau et subit tressaillement que, cette fois, il ne chercha pas à dissimuler. Il saisit le bras d'Antoinette.

"Vous partiriez ! s'écria-t-il avec impétuosité; vous auriez la cruauté de partir !

—Pourrais-je faire autrement si je ne plaisais pas!

—Mais, vous plairez, laissez-moi croire que vous plairez. Faites tous vos efforts dans ce but. Il le faut et vous me rendrez si heureux, maintenant que vous êtes venue, en ne vous éloignant plus.”

Antoinette n'en revenait pas. En moins d'une heure, l'âme de cet homme s'était révélée à elle; elle en avait fait le tour et tout ce qu'elle y découvrait de sincérité, de loyauté, d'ardeur, le lui rendait sympathique et séduisant. Elle l'avait conquis et n'en doutait plus. Aussi, fût-ce avec une entière franchise qu'elle dit:

“Moi, je ne désire plus m'éloigner, Monsieur.

—Ma vie n'est pas très joyeuse ici, continua-t-il. Outre que nous y sommes dans le deuil, à la suite de la mort de mon père, je m'impatiente d'être condamné à l'oisiveté par les soins qu'exige encore ma santé, de ne pouvoir partager les périls de mes compagnons d'armes et de défendre ma patrie menacée. Et puis, à mon âge, il est cruel de vivre dans un complet isolement de coeur... La tendresse de ma mère ne m'en dédommage pas toujours; elle est despotique, la chère femme... Quant à ma fille, c'est une enfant affectueuse et charmante, mais c'est une enfant. Ce qui me manque, c'est une soeur, une femme, ou, si vous voulez, une amie à qui me confier et dont je pourrais solliciter les avis quand j'ai besoin d'être guidé, conseillé, soutenu... Lorsque je vous ai vue tout à l'heure, j'ai pensé que vous pourriez bien être cette amie-là... Et c'est pour cela que je ne veux pas que vous partiez... Promettez de ne pas partir? Voulez-vous promettre?”

Il s'était fait humble et câlin, et Antoinette, en dépit de ses premières défiances,

sentait s'accroître son émoi et son trouble.

“Je promets, déclara-t-elle. Je resterai tant que vous voudrez me garder.

—Toujours, alors, fit-il.

—Je ne sais pas si je plairai à sa mère, pensait-elle... Quant à lui, il est bien certain que je lui plais, que je lui plais beaucoup, trop peut-être... Pauvre garçon, il a reçu le coup de foudre.”

Elle s'absorba dans ses réflexions, toute transformée, sentant se dissiper ses haines, heureuses de se savoir sous la protection de ce vaillant, et convaincue qu'il lui suffirait de s'adresser à son désintéressement, à son équité pour obtenir justice quand elle jugerait bon de faire valoir ses droits.

III

“Voilà la mer! s'écria le commandant.” Brusquement tirée de sa rêverie, Antoinette se redressa. Parvenue au bout de la côte, la voiture, sur l'ordre de Jacques, s'était arrêtée. Il baissa la vitre à sa gauche, en disant: “Regardez, Mademoiselle.”

Antoinette regarda. Devant elle, se déroulait un plateau, coupé de fermes et de hétraies, qui se prolongeait jusqu'à un grand vide, montant droit vers le ciel et dont l'Océan, sur une largeur immense, remplissait le fond. La neige ne tombait plus et entre les nuages sombres aux fantastiques déchirures, qui s'étaient entr'ouverts, la lune répandait sur les flots qu'elle rayait de bandes lumineuses, des larmes d'argent.

“Comme c'est beau! soupira Antoinette.

—Ce serait encore plus beau si le soleil était de la partie. Mais, vous le verrez le soleil et quand il parera ce décor, nous serons rendus, ajouta Jacques. Mais, dès à présent et par le spectacle que vous voyez d'ici, vous pouvez vous figurer celui

que vous découvrirez des fenêtres de votre chambre au château d'Harmilly. Si vous aimez la belle nature, vous serez servie à souhait.

— Mon oncle m'avait bien dit que le château était dans une situation unique au monde.

—C'est une aire féodale perchée sur la falaise, dominant la terre et les eaux, un vrai nid d'aigle avec des créneaux et des tours. Il fut construit jadis par les sires d'Harmilly qui étaient de hauts et puissants seigneurs, ainsi que le constate leur histoire.

—Vous la connaissez donc cette histoire? fit Antoinette empressée à saisir l'occasion de reprendre l'entretien au point où il était resté tout à l'heure.

—Elle est racontée tout au long dans les archives de la maison d'Harmilly qui existent encore au château où mon père les trouva quand il devint possesseur du domaine. Je les ai souvent consultées depuis et je les sais par coeur. Il y a là des documents officiels, des livres de famille, des lettres intimes, toute la vie d'une race illustre prise sur le vif."

Le commandant jeta un ordre au cocher et l'équipage se remit en route. Antoinette continua d'un ton d'indifférence comme si elle ne parlait que pour parler.

"Cette famille d'Harmilly est-elle éteinte, ou compte-t-elle encore des membres vivants?"

—Je l'ignore, dit Jacques avec cet accent de mélancolie, qui avait déjà si vivement ému Antoinette. Quand la Révolution éclata, le marquis et sa femme étaient vivants. Ils émigrèrent et depuis, on n'a plus entendu parler d'eux dans le pays. Je le regrette.

—Vous le regrettez! s'écria la jeune fille stupéfaite, sans comprendre. Avez-vous

done intérêt à les voir revenir, s'ils sont vivants? Ne vaudrait-il pas mieux pour vous qu'ils fussent morts ou qu'ils ne revinssent jamais?"

Elle était frémissante en posant cette question si propre à engager un débat dangereux. Ce débat, cinq minutes avant, elle était résolue à le fuir, à l'éviter, bien qu'elle n'eût fait le voyage que pour le provoquer. Maintenant, elle y revenait, entraînée par une volonté supérieure, plus forte que sa volonté. Mais au lieu de lui répondre directement, le commandant reprit:

"Je vois qu'on vous a raconté comment le domaine d'Harmilly est entré dans ma famille.

—Je sais par l'abbé Lescot que ce domaine enlevé à ses légitimes propriétaires et mis en vente au profit de la nation, a été racheté par votre père, pour une somme minime, paraît-il, payée en assignats, autant dire pour rien.

—C'est vrai, avoua Jacques Randal, redevenu pensif. Voyons, Mademoiselle, demanda-t-il après un court silence, comme un homme qui se livre et joue un va-tout, accordez-moi le droit de vous consulter pour résoudre des scrupules dont je suis, depuis longtemps, torturé. Je vous ai dit tout à l'heure qu'en vous voyant, j'ai espéré que vous deviendriez mon amie. C'est donc comme à une amie que je m'adresse à vous et que je vous prie de me répondre. Considérez-vous comme honnête, comme loyale, l'opération que fit mon père en achetant ces biens dont les légitimes propriétaires avaient été spoliés?"

—Est-ce une réponse sincère que vous voulez, Monsieur?"

—Je veux votre opinion, la vraie, celle qui s'inspire de votre conscience, affirma Jacques.

Le brave coeur! pensa Antoinette. Et tout haut:—Je considère que l'acheteur, quel qu'il soit, s'est fait, sciemment ou non, le complice d'un vol. Les biens nationaux étaient des biens volés. Ceux qui en devinrent acquéreurs furent des complices et leurs héritiers sont tenus de les restituer aux héritiers des propriétaires dépouillés. C'est du moins ce que je pense, continua-t-elle, comme pour atténuer la rigueur de l'arrêt qu'elle venait de rendre, oui, ce que je pense, d'où il ne s'ensuit pas nécessairement que j'ai raison.

—Ah! n'essayez pas de vous reprendre, s'écria Jacques. Vous avez raison, Made-moiselle, et ce que vous dites, voilà longtemps que je me le dis. Si j'étais libre, je me serais déjà mis à la recherche des membres survivants de la famille d'Harmilly et je leur aurais rendu leurs biens. Malheureusement ma mère est seule maîtresse d'en disposer et malgré tous mes efforts, je n'ai pu la convertir à ma manière de voir. Ce n'est pas qu'elle redoute de diminuer mon patrimoine. Nous sommes assez riches pour faire l'abandon de ces terres et du château. Mais la chère femme refuse d'admettre que son mari a pu se tromper, et, moins encore, commettre une mauvaise action. Elle écarte systématiquement, sans y regarder, tout ce qui pourrait être interprété comme un désaveu de la conduite de mon père. J'ai eu souvent avec elle à ce sujet de pénibles discussions... La situation telle qu'elle existe ne cessera qu'à sa mort.

—Que feriez-vous si vous étiez le maître? questionna Antoinette.

—Ce que je ferais! Le domaine ne serait pour moi qu'un dépôt, un dépôt sacré et si quelqu'un du nom d'Harmilly venait le réclamer, je lui dirais: "Entrez: vous êtes chez vous." En agissant ainsi, déclara

Jacques, j'accomplirais mon devoir.

Il n'avait pas encore achevé, qu'Antoinette n'écoutant que l'enthousiasme qu'excitait en elle ce trait de désintéressement, et follement heureuse d'avoir si bien jugé Jacques Randal avant même qu'il eût parlé, se précipita sur lui, s'empara de ses mains, les étreignit avec force en lui jetant à pleine face, d'une voix que brisaient les larmes, l'hommage de son admiration.

"Ah! c'est bien, c'est beau ce que vous avez décidé là."

Puis, un peu confuse de s'être ainsi livrée, elle voulut retirer ses mains de celles de Jacques. Mais, il les retenait et, cédant lui aussi aux sentiments qui, depuis deux heures, s'accumulaient dans son coeur, il les porta à ses lèvres en balbutiant des mots qu'elle entendait à peine et qu'il couronna de cette simple phrase:

"Puisque vous m'approuvez, je suis content."

Ces effusions cessèrent. Et elle se mit à réfléchir à ce qu'elle venait d'entendre. Déjà liée à son compagnon par l'estime et la sympathie, premiers symptômes de l'amour quand la jeunesse et la grâce ont contribué à les inspirer, elle se débattait contre un remords qui s'était éveillé en elle. Elle se demandait si le témoignage de confiance qu'elle avait reçu ne lui commandait pas une confiance égale. Avait-elle le droit maintenant de continuer à tromper Jacques Randal, de lui laisser croire encore qu'elle était la nièce de l'abbé Lescot et de lui taire son nom? N'était-elle pas tenue de lui confesser la vérité?

Ces questions qui se dressèrent dans sa conscience avec une vivacité qui la désarma, sa loyauté les résolut presque instantanément. Sans même réfléchir aux conséquences des paroles qui lui brûlaient les

lèvres, elle s'écria :

« Je me suis rendue coupable envers vous, Monsieur, d'une supercherie qui était excusable lorsque, sur le conseil de l'abbé Lescot, je m'y suis prêtée, mais qui serait coupable si j'y persévérais, alors que vous m'avez si loyalement ouvert votre coeur. Je ne suis pas Mademoiselle Lescot. On me nomme Antoinette d'Harmilly. Je suis la fille et l'héritière du marquis et de la marquise d'Harmilly, morts tous deux à l'étranger. »

Et sans laisser à Jacques Randal le temps d'exprimer sa stupéfaction, elle complétait d'une haleine l'aveu qu'elle venait de lui faire, en lui racontant comment et pourquoi elle avait décidé de se rendre à Veulettes.

« Je venais en ennemie, lui dit-elle en finissant son rapide récit. Mais, par votre accueil, par votre loyauté, vous m'avez contrainte à répudier ce rôle. C'est en ami que vous m'avez parlé, en honnête homme; j'ai senti votre coeur marcher à la rencontre du mien, et j'ai dû reconnaître que vous ne méritiez ni le mépris ni la haine auxquels j'avais obéi en quittant Paris pour me fixer auprès de vous et que persister à recourir à la ruse, serait indigne de vous, de moi. Je vous croyais intéressé, cupide, résolu à garder le bien d'autrui. Mais en me révélant vos intentions, vous m'avez fait rougir de l'opinion que, avant d'être à même de vous juger, j'avais conçue de vous. Votre conduite dictait la mienne. A votre franchise je devais répondre par une franchise pareille. C'est fait. Ne me jugez pas trop sévèrement et si j'ai besoin d'être défendue, veuillez vous rappeler que je suis orpheline, seule au monde, réduite à travailler pour vivre et qu'il y a quelques minutes encore, je pouvais me croire iniquement dépouillée

de mon patrimoine. »

Elle cessa de parler autant parce que l'émotion altérait sa voix que parce qu'elle n'avait plus rien à dire. Les yeux levés sur Jacques Randal, elle attendait sa réponse. Mais au lieu de répondre, il éclatait en sanglots.

« Vous pleurez ! bégaya-t-elle éperdue en sentant des larmes brûlantes couler de ce mâle visage.

— Oui, je pleure, soupira Jacques, je pleure de joie parce que vous avez délivré ma conscience du fardeau qui pesait sur elle. Vous êtes vraiment l'amie que j'appelais et votre confiance me donne de l'orgueil et du bonheur.

— Elle est le prix de la vôtre », dit Antoinette.

Ils restèrent un moment pensifs et ce nouveau silence acheva de les rapprocher, de les enchaîner l'un à l'autre, complétant ainsi l'intime union de leurs deux raisons et de leurs deux coeurs.

« Mon devoir est tout tracé, reprit bientôt Jacques Randal. En arrivant au château, je dirai à maman qui vous êtes et j'exigerai d'elle que justice vous soit faite. Demain, Mademoiselle, vous serez réintégrée dans tous vos biens et dans tous vos droits. Quant à nous, nous quitterons le pays, nous irons planter ailleurs notre tente. Nous n'avons gardé que trop longtemps ce qui est à vous. »

Antoinette l'écoutait radieuse en constatant avec quelle spontanéité il courait au-devant du sacrifice, sans regret, sans arrière-pensée, fièrement, et combien par cette abnégation volontaire, il s'élevait au-dessus des hommes qu'elle avait connus avant de le connaître.

Mais soudain, l'interrompant :

« Vous ne direz rien à votre mère ni ce soir, ni demain, ni jamais, à moins que je

ne vous y autorise. Et surtout, vous ne quitterez ce pays ni maintenant, ni plus tard. Il y a un instant, quand je vous ai dit que si je ne plaisais pas à votre mère, je m'éloignerais, vous avez protesté. Vous m'avez fait promettre et je vous ai promis de rester. J'exige de vous le même engagement." Et plus bas, elle ajouta :

"Je ne veux pas vous perdre."

Ces dernières paroles n'arrivèrent pas jusqu'à lui et il ne comprenait pas encore.

"Vous m'ordonnez de rester. Ah! je ne vous résisterai pas. Il me sera aussi doux de vous obéir qu'il me serait cruel de me séparer de vous! Mais, maintenant que je sais qui vous êtes, comment pourrai-je tolérer que vous viviez au château dans un état subalterne et quand vous avez droit au premier rang?..."

—La situation est délicate. Mais n'est-il aucun moyen d'en sortir?

—Je cherche et je ne vois pas.

—Cependant, en cherchant encore..."

La voix d'Antoinette s'enveloppait d'une douceur ineffable par laquelle Jacques fut pénétré de toutes parts et qui soudain l'éclaira :

"Ah! mon Dieu, que voulez-vous dire? balbutia-t-il.

—Écoutez-moi, poursuivit-elle, vous qui venez d'entrer dans ma vie, à l'improviste et qu'il me semble avoir connu de tout temps, écoutez-moi et que mes paroles ne vous surprennent pas. Elles partent d'un cœur aussi sincère que le vôtre... Vous vous êtes en quelques heures révélé à moi si noble et si grand que je me sens attirée vers vous comme par un aimant invincible. Je crois bien que si vous vouliez m'aimer un peu, moi, je vous aimerais de toute mon âme, et qu'à nous aimer ainsi nous pourrions être heureux. Voulez-vous

de la femme que Dieu vous envoie, commandant Randal, une mère pour votre fille, une compagne dévouée pour vous?... Elle vous apporterait en dot le domaine d'Harmilly."

Elle s'attendait à une explosion de gratitude. Mais son attente fut trompée. Jacques parlant très bas, les dents serrées,

"C'est très sérieux, ce que vous m'offrez là? Malgré mes trente-quatre ans, ma carrière, mon culte pour l'Empereur, vous m'aimeriez? Ah! de grâce, ne raillez pas. Je serais trop malheureux après avoir entrevu le ciel, de retomber sur la terre. Vous m'aimeriez..."

—Ah! l'aveugle! s'écria Mademoiselle d'Harmilly en se jetant contre lui, l'aveugle! qui ne voit pas que je l'aime déjà..." trouvant à peine les mots, tant il était troublé, demanda :

Cette fois, un cri retentit, cri d'ivresse que Jacques avait poussé en sentant le cœur d'Antoinette battre à l'unisson du sien.

"Je vous ai aimée en vous voyant, répondit-il. Je n'aurais osé vous l'avouer de sitôt. J'étais si loin de m'attendre à être ainsi compris et deviné... Mais, je me promettais bien, puisque je vous tenais, de ne pas vous laisser échapper. Et j'ignorais alors qui vous étiez, chère Antoinette... Ma femme, vous, si belle, si pure!... C'est maman qui va être surprise..."

—Nous ne lui dirons rien encore, observa vivement Mademoiselle d'Harmilly; il faut que d'abord j'aie fait sa conquête.

—Elle ne vous coûtera pas plus de temps que la mienne..."

A ce moment, la voiture entra dans une obscurité plus profonde. Jacques regarda par la vitre.

"Nous arrivons", dit-il.

Antoinette se pencha à son tour.

À l'extrémité d'un large avenue d'ormes qui grimpait le long d'un coteau, elle aperçut, à la clarté pâle de la lune, le château d'Harmilly dont les tourelles pointues découpaient sur le ciel leurs lignes massives.

Aux croisées du rez-de-chaussée, des lumières brillaient dans la nuit. Les batte-

ments de son cœur se précipitèrent. Ces lumières la saluaient au seuil de la demeure de ses ancêtres et la lui montraient comme le refuge du bonheur conquis, bonheur que Dieu avait mis sur son chemin pour la dédommager sans doute des longs malheurs de son exil.

Ernest DAUDET.

UN DRAME DANS LA FORET AFRICAINNE

Seul, assis dans un coin sombre de sa tente, Osman ben Seïf jouait avec les grains de son chapelet. Son visage basané était morose, ses traits fatigués et ses yeux baissés. Il paraissait plongé dans une méditation profonde.

Depuis des semaines, avec une persévérance digne assurément d'une meilleure cause, Osman conduisait sa caravane de captifs et de maraudeurs Manyemas, en quête de proies humaines, à travers le dédale de la grande forêt africaine. Jour après jour, ils avaient péniblement avancé à travers des broussailles épineuses, sous le dais impénétrable des arbres séculaires. La nuit, découragés et affamés, ils avaient dormi sur le sol humide et chaud.

La région que parcourait la caravane était inhabitée.

Pourtant, dans l'après-midi, un Manyema avait été blessé par un épieu de bois adroitement dissimulé dans les herbes, au bord d'une trouée piétinée par les éléphants. C'était enfin un indice.

La caravane fit halte, forma un "zera-ba" et Osman dépêcha des éclaireurs en reconnaissance.

— Hodi ! fit une voix, au dehors de la tente.

Osman, sortant de sa rêverie, tressaillit et instinctivement tendit la main vers son arme chargée.

— Karib !

Le rideau de lianes tressées qui fermait la tente fut écarté, et un nègre armé parut.

— Ah ! c'est toi, Kalifan !

— Salaam bouana ! Et le nègre croisa ses mains sur sa poitrine en s'inclinant.

— Khabari gani ? Parle, quelles nouvelles ?

— De bonnes nouvelles, répondit le noir, attentif à ménager ce qu'il avait à annoncer.

— Vema ! Et qu'ont-ils trouvé !

En quelques mots le nègre expliqua que les émissaires envoyées en reconnaissance avaient découvert un grand village indigène.

ne situé à environ deux heures de marche à l'est du campement.

Le visage d'Osman s'éclaira.

— C'est bien ! dit-il. Le soleil se couche. Deux heures avant l'aube, nous nous mettrons en route pour attaquer le village. Ce soir pas de feu, Sikia.

— Les paroles de notre maître sont des ordres.

— Haya ! Qu'Allah nous préserve ! conclut Osman en congédiant le nègre, d'un geste de la main.

Avec un profond Salaam, celui-ci se retira. Des sentinelles furent postées et bientôt le camp entier fut plongé dans le sommeil.

L'air de la nuit fraîchit. Un orage éclata sur la forêt. La pluie filtra à travers les épais feuillages et s'égoutta sur les corps nus des misérables vagabonds, les faisant grommeler ou geindre.

La nuit était encore obscure quand Osman sortit de sa tente.

— Similla ! Similla ! Place, faites place pour Bouana Osmani !

Silencieux et maussades les maraudeurs Manyemas se levèrent, étirant leurs membres engourdis et bouclant autour de leur taille leurs cartouchières. Chacun d'eux enroula autour de sa tête une bande de cotonnade blanche salie, en guise de turban, et comme marque distinctive pendant la bagarre prochaine.

Le camp qui renfermait de nombreux esclaves indigènes, capturés au cours de précédentes expéditions, ainsi qu'un stock précieux de défenses d'éléphants, fut confié à la garde de cinquante Manyemas bien armés.

— Tendele ! Tendele ! Oupési !

L'ordre du départ fut transmis d'un bout à l'autre du camp, et, quelques minutes après, Osman et ses maraudeurs partaient en une longue file. Nul ne des-

serrait les dents. Les seuls bruits qui scandaient la marche étaient le froissement des branchages et le piétinement assourdi des pieds nus sur le sol.

Après un trajet pénible dans la forêt difficile, l'expédition arriva à l'orée de la clairière où s'élevait le village.

L'aube paraissait à peine quand la première salve fut tirée suivie presque immédiatement de cris de Allah ! Allah la ! à l'instant où les assaillants se précipitèrent féroceement sur leur proie. Les enfants et les femmes, poussaient des cris perçants, s'enfuirent dans toutes les directions, terrorisés par cet assaut imprévu. La volaille s'envolait en caquetant vers les bois. Les hommes hurlaient des mots incohérents, mais par-dessus le tumulte affolant des détonations, des clameurs et des gémissements, retentissaient le fatal "llah la ihou" des Manyemas qui bondissaient à travers les buissons, au milieu de la multitude épouvantée des sauvages, pourchassant les fuyards qui couraient en tous sens, les renversant à terre et les ligotant avec des cordes d'herbe tressée.

La fumée sulfureuse de la poudre se mélangeant à la brume du matin produisait un brouillard dense qui s'abattait en un nuage presque impénétrable sur cette scène de violences, et dans cette obscurité, les fusils des Manyemas crachaient des langues de flammes. Osman n'exerçait plus à présent aucun contrôle sur la cohue frénétique de ses hommes dont les armes lançaient dans toutes les directions leur mitraille meurtrière.

En s'efforçant de distinguer ce qui se passait, le chef arabe se trouva soudain en face d'un indigène, qui bondit sur lui en brandissant un énorme coutelas. Osman leva son revolver et tira. Le sauvage s'écrouta lourdement à terre en poussant un gémissement. Mais le coup de feu d'Osman

n'avait pas tué l'autre qui, se remettant du choc, essaya de se relever. L'Arabe fit un pas en avant.

— Sois maudit et meurs, démon noir !

Il dirigea son arme vers la tête du blessé, et il était sur le point de tirer à nouveau quand un cri perçant le fit tressaillir.

— Hey ! Heyo ! criait une voix de femme à côté de lui et une jeune indigène se jetait aux pieds de l'Arabe.



Dans un village Aruimi

Abaissant ses regards, Osman demeura interdit, fasciné par la beauté de cette jeune négresse. L'appel en faveur du blessé fut entendu, et Osman abaissa le bras qui tenait le revolver. Sans se soucier du sauvage qui se tordait de douleur, ses yeux demeuraient rivés sur les formes gracieuses affalées à ses pieds.

Un bruit de pas pressés le fit se retourner. Le nègre Khalifan accourait.

— Hey ! Bouana. Nous avons eu des

crainces pour notre maître et nous t'avons cherché partout.

Indiquant du doigt la jeune fille agenoillée et le blessé, dont la vie se trouvait épargnée, Osman, avec un geste, ordonna :

— Ligotes-les solidement tous les deux. Veille à ce que la fille ne s'échappe pas.

Peu à peu la tumulte et la fusillade cessèrent. Une brise fraîche dispersa le brouillard lourd, montrant les assaillants victorieux poussant devant eux, dans le village dévasté, des groupes de captifs misérables, honteux et muets, la tête basse et tremblants.

Le soleil matinal brilla dans toute sa splendeur. Ses rayons éclatants perçaient la voûte de feuillage et tombaient sur cette désolation, éclairant les rues étroites, obstruées par les cadavres et les débris fumant des cases incendiées. De menus, colibris au plumage exquis voltigeaient dans les buissons bouleversés, des essaims de mouches et d'abeilles emplissaient l'air d'un bourdonnement joyeux et de grands papillons aux ailes transparentes volaient en cercle au-dessus des ruines.

Vers midi les malheureux captifs furent rassemblés. Osman et ses féroces séides se mirent alors en marche pour regagner le campement de la forêt. Les vaincus furent disposés en une seule file. De temps à autre, quelqu'un des forbans, dans l'ivresse du succès, exécutait, au long de la colonne, une danse sauvage et entonnant des chants guerriers dont l'écho se propageait bizarrement dans la profondeur ténébreuse des bois.

Parfois aussi par fantaisie, un Manyema déchargeait sa carabine, et la détonation faisait sursauter et trembler les prisonniers terrifiés. Avec de grands éclats de voix, les bandis se glorifiaient de leurs

atroces prouesses et déploraiènt leur malchance qui avait permis à tant d'indigènes de s'échapper au cours de l'attaque.

L'arrivée au camp fut saluée par des acclamations triomphales. Les brigands manifestaient une allégresse débordante, et ils employaient le reste de la journée à boire et à festoyer.

Après avoir enchaîné et entravé leurs captifs au moyen d'anneaux de fer et de carcans fourchus, les vainqueurs se rassemblèrent en groupe autour des feux flambants. Des pots et des gourdes énormes pleins de jus de palme fermenté (partie grandement appréciée des dépouilles) furent distribuées, et bientôt les acolytes d'Osman furent abêtis par l'ivresse.

Quand les ténèbres descendirent sur la forêt, le nègre Khalifan s'approcha de la tente du chef, amenant par le poignet la jeune négresse.

— Bouana ! me conformant à tes paroles, je t'amène la captive.

— Ha ! Voilà donc celle qui a arrêté ma main prête à tuer. Interroge-la, Khalifan.

Le nègre se tourna vers la prisonnière qui baissait obstinément les yeux. En réponse aux questions de Khalifan, elle murmura quelques mots rapides.

— Par la miséricorde d'Allah ! cette infidèle demande la vie sauve pour son père.

— Ah ! c'était son père ? Un guerrier courageux, Khalifan, qui a presque tué ton maître.

— Qu'Allah soit loué d'avoir préservé la vie de notre maître ! marmonna le nègre avec ferveur.

— Demande-lui son nom.

Après avoir échangé quelques phrases avec la jeune fille, Khalifan répondit :

— Maître, si tel est ton plaisir, elle se nomme Tinela.

— C'est bien. Annonce-lui que je la ré-

serve pour mon harem.

Khalifan transmit les paroles de son maître. Tinela promena alors autour d'elle un regard terrorisé, puis, de désespoir, elle se jeta sur le sol en poussant des cris pitoyables.

— Maudits soient ses cris ! Fais-la cesser ! cria Osman furieux.

Les efforts que tenta Khalifan pour apaiser la jeune sauvagesse furent inutiles. Bondissant sur ses pieds, Tinela entama une lutte farouche avec le géant nègre. Ses cris et ses hurlements finirent par attirer l'attention de quelques hommes qui entrèrent sous la tente du chef. Mais la captive s'acharnait à lutter de toutes ses forces.

Osman fronça les sourcils, et, se tournant vers un de ses satellites, il ordonna sur un ton bourru :

— Va chercher le père.

Quelques instants après, le père de Tinela meurtri, balaféré et sanglant, fut amené.

Se redressant de toute sa hauteur, et croisant ses bras, le chef sauvage jeta un regard de défi à ses persécuteurs, mais quand il aperçut sa fille Tinela, il chancela et grinça des dents. Il y avait dans l'attitude de ce sauvage, blessé et prisonnier, une dignité qui commandait l'admiration même de ses impitoyables bourreaux, chez qui le courage physique passe pour la plus haute vertu.

Obéissant à un ordre bref d'Osman, deux des brigands manyemas épaulèrent leur fusil dont ils dirigèrent le canon contre la poitrine du chef indigène, qui ne broncha pas, et se contenta de hausser les épaules avec un coup d'oeil méprisant sur les armes.

Les yeux de Tinela s'écarquillèrent de terreur.

— Khalifan, dis à cette jeune fille de bien regarder son père. C'est elle qui va

décider de sa vie ou de sa mort. Si elle pousse encore un cri ou se débat encore, ce sauvage renfrogné recevra en même temps deux coups de fusil. Veut-elle se taire et se tenir tranquille ?



Un pêcheur indigène.

Quand le nègre eut traduit les paroles d'Osman, la malheureuse étouffa un sanglot ; puis elle se tourna vers le chef arabe, lui lança un regard flamboyant, et baisa la tête en signe de soumission forcée.

— Ha ! elle est domptée. Emmenez maintenant cet affreux M'shenzi.

Et, s'adressant aux autres spectateurs, Osman ajouta :

— Bassi ! Vous pouvez vous retirer.

A mesure que la nuit s'avavançait, les réjouissances, dans le camp arabe, prirent une tournure désordonnée. Les vainqueurs rivalisèrent d'ardeur à boire. Les moins ivres dansèrent et chantèrent jusqu'à ce que, ruisselants, ils tombassent sur le sol, à bout de forces.

Vers minuit, un gémissement étouffé, qui semblait provenir de la tente d'Osman, surprit les festoyeurs, qui, rassurés bientôt par le silence, se dirent en riant :

— Bah ! la tigresse du maître montre encore les dents.

Les danses et les chants continuèrent joyeusement, les voix profondes des chanteurs s'unissaient au résonnement incessant des tambours et emplissaient d'échos la nuit calme.

Hébétés par le vin de palmes, les brigands étaient trop ivres pour remarquer qu'une forme souple se glissait hors de la tente d'Osman et disparaissait dans l'ombre.

Peu à peu, les chants et les danses cessèrent. Les feux qui s'éteignaient éclairaient de reflets livides les corps des bandits, vaincus par l'ivresse, et gisant endormis dans les positions les plus imprévues.

Au centre de la zeraba, les captifs indigènes étaient rassemblés en tas, et des ombres profondes les enveloppaient. Nul d'entre eux ne dormait.

Les ténèbres s'épaissirent. C'était l'heure qui précède l'aube. Le vent froissait les cimes de la forêt ; la lourde haleine des dormeurs devint sonore et régulière, et, par intervalles, dans les marais voisins, les grenouilles coassaient lugubrement. Parfois un flamme jaillissait des tisons mal éteints et révélait une sentinelle accroupie et somnolente. Ou bien, une bûche à

demi consumée roulait hors du foyer en répandant une pluie d'étincelles.

Les sentinelles dormaient aussi maintenant.

Des formes sombres, conduites par la jeune Timela, escaladèrent sans bruit la palissade et, comme des fourmis envahirent la partie obscure du camp. Si l'une des sentinelles avait eu la force de relever la tête, elle aurait aperçu le scintillement des lances et des coutelas meurtriers.

Il se produisait parmi les captifs une agitation silencieuse. Délivrés de leurs liens, un par un, ils se levaient ramassés sur eux-mêmes comme des léopards prêts à bondir sur leur proie.

Un cri, une course précipitée, et le camp arabe ne fut plus qu'une sène de carnage.

Surpris dans leur sommeil, les Manyemas hésitèrent et tombèrent sous les coups des noirs assoiffés de vengeance. Adroits et prompts, les indigènes assaillirent les pillards, frappant et taillant comme des forcénés avec leurs armes tranchantes, tandis que, pris de paniques les Manyemas survivants s'enfuyaient vers la tente d'Osman. Khalifan y entra, un tison flamboyant à la main. La lueur de sa torche éclaira le corps inanimé du chef. Osman ben Seïf avait le coeur transpercé par sa propre dague.

CURIEUX MARIAGES JAPONAIS

Moeurs étranges

Un peu partout en général, les agences matrimoniales ne jouissent pas d'une réputation absolument parfaite.

Chez le mikado, au contraire, leur industrie est, paraît-il, très florissante.

Le mariage par "portrait" est très en vogue, surtout entre les petites "geishas" et les hommes d'Hawaï.

Certaines agences se chargent en effet d'envoyer chaque mois une collection de photographies aux célibataires d'Hawaï, qui choisissent alors à distance et se font adresser, en port dû, la jeune fille qu'ils ont élue.

Comme ils ne connaissent pas autrement celle qui sera leur épouse, l'arrivée du bateau à Honolulu est amusante.

Si la photographie, par trop retouchée, leur réserve une déception, ils ont le droit de ne pas prendre livraison de Mlle Chrysanthème, qui est repatriée sous la dénomination peu galante de "Marchandise en retour".

Après un échec semblable, la pauvre "geisha" ne doit guère espérer trouver un époux.

Les célibataires japonais désireux de convoler en justes noces sont quelquefois plus exigeants, témoin M. Ichiba, dont le mariage fit pas mal de bruit dernièrement de l'autre côté du monde.

Si vous suiviez le mouvement littéraire nippon, vous connaîtrez certainement M. Ichiba, auteur dramatique.

Peut-être entendrons-nous un jour une adaptation de ses oeuvres. Pour aujourd'hui, la vie privée de M. Ichiba seule nous intéresse.

Désireux de prendre femme, l'écrivain japonais demanda à ses amis de l'aider dans ses recherches, mais il posa des conditions peu ordinaires, comme vous allez voir.

"1o Ma future femme doit avoir traversé les épreuves qui assagissent et rapprochent de la perfection ;

"2o Sauf les vêtements qui lui sont nécessaires, elle ne devra rien posséder ;

"3o Elle ne doit plus avoir le moindre rapport avec sa famille ;

"4o Je désire qu'elle se coiffe à la mode japonaise, par conséquent pas de rouleaux, de chichis ou de nattes fausses ;

"5o Elle doit mesurer environ 1m. 65. Je la veux souple et gracieuse."

Ces sévères conditions ne purent être remplies que par une seule candidate, Mlle Fleur-de-Lotus. Cette jeune personne (elle a vingt-huit ans) ne possède rien, elle est brouillée avec sa famille, se coiffe sans prétention et mesure 1m. 64. Elle est souple comme une brindille chargée de fleurs de cerisier et gracieuse infiniment.

Seulement les dures épreuves par lesquelles elle a passé depuis sa jeunesse ne lui ont pas laissé le temps d'apprendre les belles manières. Mlle Fleur-de-Lotus n'est pas très distinguée.

Elle épurera son langage en entendant parler son mari.

Ce mariage, si singulièrement conclu, a été célébré à Tokio voilà trois mois.

Après tout, M. Ichiba a peut-être raison. La petite oie blanche orgueilleuse de sa dot, la femme savante maigre et compliquée ne valent pas sans doute Mlle Fleur-de-Lotus, surtout aux yeux d'un auteur dramatique.

LE GLOUTON

Le glouton est un fort animal brun châtain, qui atteint plus de trois pieds de long. Il ressemble assez au blaireau par sa taille, son poil, sa physionomie, sa tête forte, sa queue écourtée, ses jambes basses, ses ongles fousseurs, mais, par son allure nettement plantigrade, ses facultés de grimpeur, ses moeurs et sa férocité, il se rapproche beaucoup de l'ours.

Ce carnassier habite les solitudes, les forêts de pins ; il niche dans les vieux arbres et les cavernes. Plus agile que l'ours, il grimpe lestement aux arbres et, tapi sur une grosse branche, à dix ou quinze pieds du sol, attend patiemment le passage d'une victime, lièvre, élan, renne, etc. Peu importe la taille de la malheureuse bête, dès que celle-ci est à portée, le glouton lui tombe sur le dos et s'y cramponne avec les griffes. L'animal, ainsi surpris, saisi d'épouvante, cherche à s'enfuir et à se débarrasser de son ennemi dont les dents se sont plantées profondément dans son cou, mais en vain passe-t-il sous les basses branches, en vain se frotte-t-il contre les troncs d'arbres, se roule-t-il à terre, il ne parvient pas à se libérer et, finalement, il succombe, épuisé par ses efforts et la perte de sang.

Le glouton est très vorace, ce qui a même donné lieu à de plaisantes fables sur son compte. Malgré sa variété, comme il ne lui est pas possible, en un seul repas, de dévorer entièrement un renne ou un élan, après s'être bien repu, il enfouit les restes de sa proie.

Les castors n'ont pas d'ennemi plus redoutable que le glouton. L'été, lorsqu'ils sont absorbés par leurs travaux et l'emmagasinement de leurs provisions d'hiver,

lorsqu'ils sont rassemblés à l'heure du repas à l'ombre des bois, le glouton les surprend à son aise. Il s'avance en rampant, lentement, silencieusement, puis, quand toutes ses mesures sont prises, sûr de lui, il fond au milieu de l'assistance. Il peut alors se donner le temps de choisir la victime qui lui paraît le plus enviable, car, sur terre, les castors sont moins alertes que leur agresseur. L'hiver, le succès n'est pas aussi facile; les choses se compliquent et le glouton doit faire preuve d'une plus grande énergie. Le gibier de-



Le Glouton.

venant plus rare, la nécessité le pressant, il s'avance jusqu'à un village de Castors, avise une hutte et en entreprend aussitôt le siège. Ce n'est pas chose aisée, car sous l'influence de la gelée, les matériaux ont acquis une extrême dureté. Le Glouton n'en pratique pas moins une brèche assez grande pour lui livrer passage. Si les issues inférieures de la hutte ne sont pas obstruées par la glace, les Castors réussissent à s'échapper par eau, ils font force de rames et l'assaillant renonce à leur donner la chasse, sachant bien que, plus agiles que lui dans leur élément, il les poursuivrait en vain.

Le glouton est un excellent nageur ; il

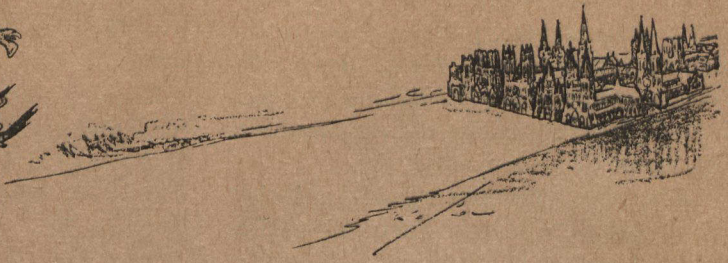
n'hésite pas à se jeter à l'eau pour prendre un poisson ou un oiseau aquatique. Sur le sol, c'est un animal lourd et maladroit dans ses mouvements. "Sa marche, surtout, dit Brehm, est particulière. Il roule en décrivant de grands circuits, sautant et faisant des culbutes, et cela assez rapidement pour pouvoir atteindre facilement de petits mammifères. Dans la neige, sa piste se montre sous forme de grands trous, dans lesquels il a sauté avec les quatre pattes. Cette marche particulière lui est très utile, tandis que la neige gêne la fuite de l'animal qu'il poursuit."

Il est la terreur des trappeurs dont il dégarnit les pièges quand il y trouve quelque bête, et dont il vole les provisions. Possédant un odorat très subtil, le glouton découvre facilement les "caches" où les trappeurs déposent des provisions et les pille, mangeant d'abord autant qu'il lui est possible et enfouissant le reste dans une "cache" à lui.

On prend rarement le glouton au piège, car il est excessivement rusé et même, pris, il est bien rare qu'il ne parvienne pas à se dégager. Combattu par des chiens, il se défend courageusement. Jamais il ne s'attaque à l'homme. Sa fourrure, assez estimée dans quelques endroits, est généralement connue sous le nom de wolverène. ce qui est, à vrai dire, le nom du glouton du Canada.

— o —

Un fermier de Rotterdam a trouvé un procédé électrique, grâce auquel les fromages de l'endroit sont bons à livrer à la consommation vingt-quatre heures après leur fabrication alors que, autrefois, il fallait attendre plusieurs mois.



LES RAVAGEURS DE CATHE- DRALES

Comment fut incendiée la Cathédrale de Metz

Déchiquetée par la mitraille, la cathédrale de Reims s'est effondrée sous les flammes et l'universelle conscience humaine a clamé de tous les points de l'univers son indignation contre l'odieux vandalisme des barbares.

Or, c'est le temps de rappeler que l'incendie des cathédrales apporte aux âmes germaniques de si âcres voluptés qu'un empereur d'Allemagne en offrit le plaisir sauvage à tous ses soldats voici trente-sept ans.

Le 7 mai 1877, Guillaume Ier faisait à Metz une entrée somptueuse. Le soir, l'empereur, entouré de son état-major et des troupes de la garnison s'installait sur une estrade de la place d'Armes, car les autorités conquérantes avaient décidé la stupide entreprise de tirer un colossal feu d'artifice sur le sommet de la cathédrale.

A peine quelques fusées avaient été lancées qu'ainsi qu'il était à prévoir le toit

en bois de l'édifice prenait soudainement feu.

Aussitôt les Mesins se précipitent à la défense de leur précieux monument, mais l'empereur fait maintenir la foule par la soldatesque. "On m'avait promis l'embrasement de la cathédrale, ricane-t-il, ma foi, je ne m'attendais pas à un spectacle aussi complet."

A ces mots, l'évêque français de Metz, Mgr Dupont des Loges, révolté d'un pareil cynisme, quitte son siège ainsi que tous les hauts dignitaires ecclésiastiques, et toute la nuit le feu crépite, les poutres s'écroulent, l'immense vaisseau crache des flammes, sans que les vandales fassent le moindre effort pour vaincre l'incendie.

Hélas ! c'était pour la malheureuse cathédrale, le commencement des plus basses injures.

D'abord le petit toit qui s'effaçait discrètement sous la dentelle des balustrades

devient un immense toit de cuivre insolent et défigurateur, puis le portrait de Blondel tombe sous la pioche des profanations, pendant que d'odieuses restaurations de fresques et de vitraux troublent l'harmonie d'une nef admirable.

Alors voilà pourquoi celui-là qui s'est fait draper dans la robe du prophète Daniel pour monter la garde au nouveau portail du temple, lui qui a manqué la fête lorraine du 7 mai 1877, Guillaume II, a dépassé encore les sauvageries paternelles en brûlant la cathédrale de Reims.

Il y a des joies d'origine infernale, qui caractérisent le tempérament d'une famille et les Hollenzollern auront bien mérité de l'histoire le titre de de "Ravageurs de Cathédrales.

— o —

La FAIM Des NEGRES

—

Une légende congolaise.

—

Nos premiers parents, s'ils nous ont donné l'existence, ne nous l'ont transmise qu'aggravée de nombreux maux et cela par suite de leur désobéissance. Les légendes de tous les peuples sont d'accord pour rapporter à une faute commise par eux l'origine des souffrances de l'humanité. Il en est au Congo comme ailleurs et voici ce que l'on raconte dans la région du Tanganyika.

Après qu'Ileza, c'est-à-dire la divinité eut créé le premier homme, Nkoswé et la première femme, Kao, il les posa avec précaution sur la terre, afin de ne pas les cas-

ser. C'étaient des êtres fragiles, et il dut leur faire de nombreuses recommandations.

Il les prévint qu'ils trouveraient sur la terre une nourriture abondante sans avoir ni à semer ni à cultiver, ni à moissonner, mais à condition d'en être économe. Toi, Kao, dit Ileza, tu ne devras moudre que deux grains de millet par jour pour ton mari et pour toi. Cela suffira amplement à rassasier votre appétit. Si tu te mettais à en moudre davantage, tu n'aurais plus de farine pour faire de la bouillie, et, tous deux, vous seriez torturés par la faim.

Mais Nkoswé et Kao chez les noirs, firent tout comme Adam et Eve chez les blancs. Un jour vint où ils écoutèrent l'esprit du mal qui rôdait autour d'eux ; il leur souffla une mauvaise pensée.

"Pourquoi, leur dit-il, Ileza vous mesure-t-il ainsi votre nourriture ? Voyez, vous êtes de grande taille ; que sont ces deux grains de millet en proportion de votre corps ? Croyez-moi, il vous en faudrait davantage." Le couple humain hésita d'abord à transgresser l'ordre divin ; mais bientôt, il succomba à la tentation et Kao ayant moulu plus de deux grains, fit un plat plus gros.

Les deux époux se réjouissaient de faire un repas plus copieux, mais Ileza, qui voit tout, ne tarda pas à entrer dans une grande colère et il punit les désobéissants en soumettant leur estomac aux tortures périodiques de la faim qui aiguillonne et qu'il faut satisfaire.

Et voilà pourquoi, dit, en montrant son estomac, un nègre qui narrerait cette histoire, voilà pourquoi nous avons toujours faim !

— o —

La Fête des Rois

“Le Roi boit !” tel est le cri joyeux qui retentit autour des tables familiales en ce jour d’Epiphanie. Et, pour saluer celui ou celle que le sort a intronisé, pour saluer aussi celui ou celle qui a été choisi pour partenaire, cette acclamation : “Le roi boit !... La Reine boit !...” vient propager dans l’assemblée l’enthousiasme nécessaire.

Mais il est des festins des Rois dont la mise en scène est un peu plus compliquée. Des fiches, représentant les différents dignitaires dont doit se composer la cour du Roi et donnant chacune le quatrain qui se rapporte à chaque fonction, sont jetées pêle-mêle dans un chapeau, et le plus jeune enfant de la tablée est chargé de les tirer au hasard pour les distribuer aux convives. Sont ainsi nommés le Conseiller, l’Echanson, le Pannetier, le Médecin, le Musicien, le Fou, etc.

Le rôle du Fou est spécifié dans ce couplet, qu’il chante, comme chacun des convives chante le sien, avant d’entrer en fonctions :

Quand le roi commence à boire,
Si quelqu’un ne disait mot,
Sa face serait plus noire,
Que le fond de notre pot !

Et en effet, si quelqu’un omet de crier : “Le Roi boit ” quand celui-ci lève son verre, le Fou, sans rien dire, s’échappe subrepticement, revient, les mains barbouillées de suie, et en noircit à l’improvise la face du délinquant. Ceux qui ont été passés de la sorte au noir de fumée s’appellent les “Rois brouvés”. Quant à celui que le sort a désigné pour porter la

couronne, il est tenu à “relever son royaume” dans le courant du mois, c’est-à-dire à réunir chez lui les invités pour un nouveau festin.

Ces repas des Rois sont toujours de la plus franche gaité, car chaque fois qu’un des dignitaires oublie de remplir son office, c’est le fou qui le remplit à sa place avec toutes sortes de plaisantes simagrées.

Autrefois l’Epiphanie était célébrée dans les églises avec une grande pompe. Des chanoines représentaient les trois Mages. On vit même, une fois, à la cathédrale de Reims, trois souverains venir offrir l’or, l’encens et le myrrhe au prêtre officiant.

Mais le festin des Rois, tel que l’a immortalisé Jordaens, est une réjouissance profane. Il dérive des saturnales, qui duraient, dans le monde païen, de l’époque correspondant à la Noël à celle correspondant au 6 janvier. Le roi de la table était alors tiré au sort comme aujourd’hui à cette différence près qu’il portait le titre d’ordonnateur des repas. Ses ordonnances étaient bien faites pour égayer les invités. A qui avait petit gosier, il commandait de boire beaucoup ; à qui avait pauvre estomac, il ordonnait de se gorger ; à qui avait la voix grêle, il enjoignait de chanter haut ; à qui avait l’esprit lourd, il intimait l’ordre de faire des mots d’esprit, et ainsi de suite.

Les anciens savaient s’amuser. Mais la vieille “gaité française” ne perd pas ses droits non plus. Armand Gouffé n’a-t-il pas dit plaisamment :

Ces bons Rois
Étaient trois ;
Et loin d’en vouloir rabattre,
Moi, je mange comme quatre
Et comme quatre je bois.

Et puis, cette Fête des Rois présente un avantage que n'offrent pas les autres divertissements : elle entretient l'illusion qui est encore le meilleur réconfort qu'on ait trouvé contre les tracasseries de la vie. Grâce à la fêve, le plus pauvre peut réaliser son rêve le plus ambitieux. Car, comme l'a dit Béranger :

A l'espoir du rang le plus beau
Point de coeur qui ne s'abandonne ;
Nul n'est content de son chapeau,
Chacun voudrait une couronne. . .

Canon Sans Recul

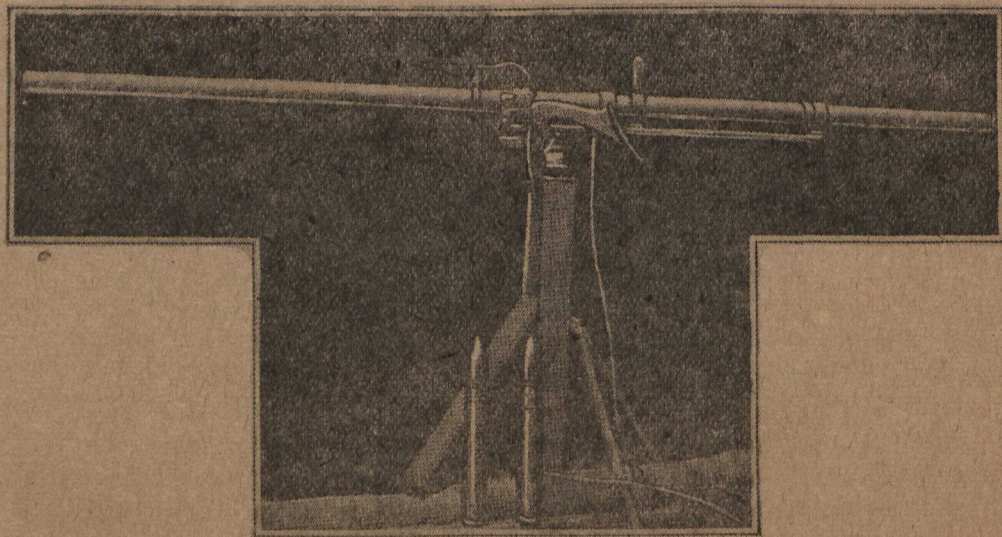
Notre gravure représente un nouveau canon conçu surtout en vue de donner une arme pratique aux aéroplanes et aux dirigeables. Le tir de ce canon ne produit pas de recul et c'est là un avantage des plus appréciables. En effet, le recul d'une pié-

ce ne peut être longtemps supporté par la structure relativement faible d'un aéroplane ou d'un dirigeable, d'autant plus que la pièce n'a pas un appui de ces plus résistants.

Le nouveau canon offre ceci de particulier, qu'il n'a pas de culasse. Il est constitué par un tube assez long, ouvert aux deux bouts et à l'un des bouts est introduit le projectile, et à l'autre bout une charge de plomb de chasse. Cette charge de plomb de chasse est destinée à neutraliser le choc qui a lieu au moment où le projectile est déchargé, de sorte que tout recul est ainsi évité.

Un fait curieux à noter, c'est que malgré que le projectile soit lancé à une très grande vitesse, le plomb de chasse est déchargé sans force à l'autre extrémité du tube. Evidemment, il faut qu'il en soit ainsi, sans quoi le canon en question constituerait une arme dangereuse à manoeuvrer.

C'est à un officier de la marine des Etats-Unis qu'est dû le nouveau canon, le-



quel est déchargé au moyen de l'électricité. Le projectile pèse six livres.

Les essais qui en ont été faits ayant été tenus secrets, on ne connaît pas encore quelle est la portée, la précision et l'efficacité de ce canon sans recul.

Et c'est ainsi que, un peu partout, tout en criant bien haut à la fraternité des peuples, on cherche les moyens les plus propres à s'exterminer le plus vite possible.

— o —

L'HEURE EN TUR- QUIE

Il y a une cinquantaine d'années, en Turquie, une montre ou une pendule étaient des objets aussi peu répandus que le sont à notre époque, au Canada, des appareils de télégraphie sans fil à la disposition des particuliers ou des sismographes d'appartement pour prévoir les tremblements de terre.

Même à l'heure actuelle, dans les demeures des petites villes ou des villages turcs, une horloge ou une pendulette sont le privilège très jaloué des riches.

Est-ce donc à dire que l'on ne se préoccupe nullement, dans l'Empire du Croissant de l'heure qu'il est? En aucune façon. Mais là, comme chez les peuples primitifs qui ne connaissaient ni les horloges à eau ou clepsydres, ni l'usage des sabliers, c'est encore la nature qui se charge de donner à la plupart des habitants les indications sur l'heure qu'il est.

La nature est à cet égard prolix quand on sait pénétrer ses secrets. Ainsi, un homme expérimenté peut, grâce à l'examen des fleurs de certaines plantes connaître

assez approximativement l'heure qu'il est.

Ou encore, par l'observation du chant des oiseaux. Celui du coq est le plus facile à interpréter. Mais il est souvent trompeur, tous les ruraux le savent, et il faut, pour pouvoir s'y confier, être rompu aux coutumes locales des poulaillers du voisinage.

Les Turcs sont, dès leur jeune âge, habitués à prêter une grande attention à tous ces phénomènes. Pendant la journée, l'examen du soleil leur fournit aussi des notions assez exactes.

Les vieilles gens préfèrent néanmoins recourir à un procédé sans doute peu connu chez nous, et qui est paraît-il très amusant, bien que fort difficile à apprendre, nous voulons dire celui qui consiste à lire l'heure dans les yeux du chat.

A première vue, il semble absurde d'examiner les yeux d'un chat pour savoir s'il est l'heure d'aller à son bureau ou de mettre son chapeau pour courir prendre l'apéritif.

C'est que tout le monde, sans doute, ne sait pas que la forme de l'oeil du chat subit, au cours de la journée, une transformation progressive.

Au lever du jour, la pupille est ronde, complètement. Mais au fur et à mesure que la matinée s'écoule, cette pupille devient ovale et se rétrécit, s'aplatit de plus en plus, jusqu'à n'être plus, vers midi, qu'une mince bande très étroite.

De midi jusqu'au soir, la pupille de l'oeil du chat suit une marche opposée, s'élargissant peu à peu. Vers trois heures de l'après-midi, elle est redevenue ovale et elle est enfin complètement ronde, de nouveau, vers six heures du soir.

Il est très fréquent de voir des Turcs appeler leur chat afin d'examiner ses yeux et de connaître ainsi l'heure d'une façon assez exacte.



LES PETITS SOULIERS

Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa sur le gaillard d'arrière du vaisseau français "Le Héron", une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs, se promenaient, causant et fumant sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria :

—Chapeau bas, messieurs! voici la reine.

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas quitté Versailles : à l'aide d'Asmodée ou de la "seconde vue" des montagnards d'Écosse, on l'aurait pu voir en ce moment dans un coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois, et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous deux ses beaux-frères. Elle remplissait le rôle principal dans le "Devin de Village" et chantait :

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur...

paroles qu'elle eut depuis l'occasion de répéter bien des fois sans chanter! cette pauvre reine qui est déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le

drame, aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors à douze cents lieues de Versailles le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette?

Hâtons-nous de le dire, il n'y avait là ni fourberie, ni crime de lèse-majesté. La royauté que saluait l'équipage du "Héron" n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève. Elle venait d'échoir, par la grâce du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du capitaine, et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la "Virginie" de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre dans la métropole de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire, car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II et Marie-Thérèse.

—A genoux, beau page, disait-elle au jeune aspirant qui l'avait amenée, ne voyez-vous pas que j'ai laissé tomber mon gant?—A moi! mon conseil des ministres, et ne riez pas, messieurs, car le cas à discuter est grave. J'aime mon peuple, entendez-vous, et je veux que mon peuple m'aime; il s'agit de décider si, pour attirer à

mes pieds ses hommages, une rosette bleue sur mes souliers ne siérait pas mieux qu'une rosette blanche.— Comment donc, je crois que mon premier médecin se permet de lancer au nez de sa souveraine des bouffées de tabac, en guise d'encens ! Qu'un de mes ambassadeurs monte sur l'hipogriffe à l'instant pour aller voir dans la lune si la raison du bon docteur n'aurait pas suivi ce matin, après boire, le même chemin que celle de feu Roland».

Et mille innocentes saillies, mille coquets enfantillages dont tous ces bons marins riaient de si bon coeur et si longtemps que leurs grosses pipes s'éteignaient oisives entre leurs mains.

Mais celui de tous qui semblait se régénérer le plus du triomphe de l'aimable enfant était un vieux matelot breton nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services, et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au repas présidé par les deux dames créoles, ses parentes, Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis longtemps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le coeur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait : c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul qui veillait sur elle, car la tante de Marie-Rose, bonne vieille clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrompant par intervalles que pour dire : « Ici, Minette ! ici, Marie-Rose ! » quand elle voyait son chat courir dans la cale après une souris,

ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais élevée, comme la plupart des filles de colons, dans la plus large indépendance, Marie-Rose n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la fatigue abat, ou à la repêcher à la nage, si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors Pierre Hello attentif semblait avoir trouvé de l'intelligence pour comprendre les vers et du goût pour sentir la grâce. Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensive, et le vieux loup de mer se posa devant elle inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confidence à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse marronne, qui passait pour sorcière, et à qui Marie-Rose portait en cachette du pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange, qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles :

« Bonne petite maîtresse, moi avoir vu dans la nue grand condor monter bien haut, bien haut, avec rose dans son bec... Toi, être Rose... Toi, bien malheureuse, puis toi reine, puis grande tempête, et toi mourir.»

—J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que la tempête qui doit m'emporter.

—N'ayez pas peur, mademoiselle, répondit Hello; s'il arrivait malheur au « Héron » vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture... là... comme ceci, et,

avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous ! car il marchait sur l'eau sans enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle !), vous aborderiez aussi doucement à terre qu'une goëlette remorquée par un trois-mâts.

Marie-Rosé, un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne n'avait encore entendue. C'était quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique :

Petit nègre, au champ qui fleuronne,
Va moissonner pour ma couromme ;
La négresse fuyant au bois,
Marronne,
M'a prédit la grandeur des rois
Vingt fois.

Petit nègre, va, qui t'arrête ?
Serait-ce déjà la tempête
Qui doit effleurer si souvent
Ma tête,
Et jeter mon bonheur mouvant
Au vent ?

Las j'en pleure déjà la perte !
Adieu donc, pour la mer déserte,
La rivière des Trois Ilets,
Si verte,
Où dans ma barque aux blonds-filets,
J'allais !

Adieu : les vents m'ont entraînée,
Ma patrie et ma soeur aînée !
La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma soeur !

Mais il est un âge où toutes les douleurs

passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée ; et Marie-Rosé avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore ; les jours, les semaines s'écoulaient sans user cette gaieté pétulante ; mais il n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère ; elles allaient à Paris et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la Mode dans son empire. Bientôt Marie-Rosé fut réduite à s'asseoir immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement, mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurait là, captive comme dans une tour enchantée, et attendant qu'un chevalier, passant, la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello. "Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de l'indignation, il faudrait n'avoir pas pour deux liards de coeur !" Mais si le poète a dit : "L'indignation fait des vers", il n'a pas dit qu'elle pût faire des souliers. Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête en promenant d'une joue à l'autre, dans sa bouche, ce morceau de tabac que les marins ont l'habitude de mâcher... enfin, "sa chique". C'est un vilain mot ; mais pardon, il n'y en avait qu'un pour exprimer la chose, et cette chose est trop importante quand il s'agit de moeurs maritimes pour qu'un narrateur consciencieux n'en parle pas. La chique est à la pensée du matelot ce que l'aiguille est à l'horloger ; quand la pensée va, la chique tourne. C'est qu'aussi il s'était posé

une question bien ardue pour un mathématicien novice: "Faire quelque chose avec rien", problème que Dieu seul a pu résoudre.

"Un morceau de cuir! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir!" disait-il avec l'énergie désespérée de Richard III, criant: "Une épée! mon royaume pour une épée!" Certes, tous les filets de l'équipage se fussent déployés bien vite à la mer s'il eût connu l'histoire de don Quichotte, et osé se flatter d'avoir la main aussi heureuse que Sancho Pança, qui, jetant ses hameçons aux truites, y voyait mordre des savates. Il chercha, fureta, remua, sa main passa partout où une souris pouvait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon retrouvant sa cassette, ou de J.-J. Rousseau couvant des yeux sa pervenche. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre Hello venait de découvrir, c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi; c'était une botte! la botte d'un soldat tué dans un abordage; elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment! Depuis elle était restée là, portant le deuil de sa soeur jumelle, noyée ou ensevelie dans le ventre d'un requin et croyant bien, comme le rat de la Fontaine, que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus. Mais Pierre Hello en décida autrement; se servant de son poignard en guise d'alène et de tranchet, il perça, il tailla si bien qu'il fit en moins d'une heure... je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers; mais par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'était pas précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins, c'était, dans l'art de la chaussure, une oeuvre originale, fantastique, roman-

tique, une chose sans nom; mais enfin cette chose sans nom pouvait à la rigueur s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme du pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Marie-Rose où, après avoir, à grand-peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté, ficelé ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa triomphalement ses bras sur sa poitrine, et dit: "Voilà!... et, une heure après, la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissements de son parterre, conquis cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite combiné de l'art et du tour de force: c'était Mlle Tagliioni et Mine Saqui réunies d'avance en deux jambes.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria: "Terre!" Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole. "Je penserai toujours à vous et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Marie-Rose pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers de sa main calleuse.— Oh! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello, qui ne vous occupera guère.— Toujours!" répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit longtemps des yeux; elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre qu'elle répétait encore en agitant son mouchoir: "Toujours, Hello, toujours!"

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la terre, et fut tué dans la guerre d'Amérique. Quant à Marie-Rose...

Mais voici, au travers de mon histoire,

le grand fleuve de la Révolution française qui passe; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer: Pactole au sabre d'or, Simois teint de sang. Eurotas aux lauriers-roses. Son bruit et sa profondeur vous causeraient des vertiges. Donnez-moi la main, ma soeur, fermez les yeux et sautons par-dessus...

Bien! nous voici tombés au milieu de l'Empire, et nous sommes à la Malmaison, retraite de la noble et malheureuse Joséphine, veuve, par une séparation légale, de Napoléon vivant encore, mais toujours impératrice et toujours adorée des Français, qui l'avaient épousée, eux aussi dans le coeur et qui n'avaient point souscrit au divorce.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation de jeunes demoiselles attachées à sa personne, et qui sollicitaient, tremblantes, la permission de jouer des proverbes au château. "Volontiers, mes enfants, répondit Joséphine; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur, ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marchand vient encore de m'apporter tout à l'heure."

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si belle, que mademoiselle S.-R., la plus jeune des ambassadrices ne put s'empêcher de dire, en frappant l'une contre l'autre ses blanches mains en signe d'admiration:

—Dieu! que Votre Majesté est heureuse!

—Heureuse, murmura Joséphine, heureuse!...

Elle parut rêver un moment, et ses doigts distraits, errant sur les touches de son piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà:

La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton coeur,
Ma soeur!

Puis, secouant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva:

"Qui m'aime me suive, mesdemoiselles; venez voir et choisir vos costumes."

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères, qu'elles se fussent envolées comme les fils de la Vierge, n'eût été le poids des pierreries qui les bordaient; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros italiens, des peignoirs d'odalisques, tout imprégnés encore des parfums du harem et de la poudre d'Aboukir, et enfin des robes de madone si belles, que la Vierge de Lorette elle-même ne les eût mises autrefois que le jour de l'Assomption.

"Prenez, mes enfants, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles choses qui vous font ouvrir de si grands yeux, toutes, hormis une seule, car celle-là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche."

Puis, voyant à ces mots la curiosité étinceler sur toutes les paupières:

—Je puis cependant vous faire voir ce trésor, ajouta-t-elle.

Je vous laisse à penser, ma soeur, si l'imagination, cette "folle du logis", qui en est la maîtresse à quinze ans, prit ses ébats dans toutes ces têtes enfantines.

Qu'était-ce donc que cette merveille qu'il était défendu de toucher quand on froissait à loisir tant de merveilles?

Une robe couleur du temps, de la lune ou du soleil, comme dans "Peau d'Ane ?" Cet oeuf d'oiseau qui, suivant les contes arabes, est un diamant et peut rendre invincible? Un éventail fait avec les ailes d'un génie de l'Alhambra? Le voile d'une fée, ou bien quelque ouvrage plus précieux encore commandé par l'empereur à l'un de ses démons familiers, "le petit homme rouge" ou "le petit homme vert!" Qu'était-ce donc?

Enfin, prenant pitié de la curiosité impatiente qu'elle venait d'irriter elle-même avec une innocente malice, Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira...

Ce n'était cette fois, ma soeur, ni un cadeau de Napoléon, ni l'oeuvre d'un génie: c'était l'oeuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello, c'étaient les souliers de Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine et la danseuse aux pieds

nus ne sont qu'une même personne et un même coeur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine-Marie-Rose Tascher de la Pagerie, heureuse cette fois, eut la fève et régna. Elle régna longtemps; mais voilà qu'un jour, il se fit tout à coup une grande tempête en Europe; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber en blanc linceul sur nos soldats; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds piétinements de la bataille, des tremblements de terre aussi forts que ceux des Antilles. Lorsque enfin, notre ciel redevint beau, la prédiction de la négresse était accomplie tout entière... le grand condor foudroyé avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête!

Hégésippe MOREAU.

CE QU'EST LE "BUREAU VERITAS"

Chaque mois, l'agence maritime qu'on appelle "Bureau Veritas" publie la liste funèbre des sinistres maritimes et, chaque année, le "Répertoire général de la marine marchande" qui abonde en renseignements utiles à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la navigation.

Les débuts de cette institution, qui aura bientôt un siècle d'existence, puisqu'on la créa en 1828 à Anvers, furent très modestes. Elle s'appelait alors le "Bureau de renseignements sur les assurances maritimes" et avoir pour but de faire connaître aux assurances les qualités et les dé-

fauts des navires qui fréquentent les Pays-Bas et de les tenir autant que possible au courant des primes et conditions particulières auxquelles se traitent les assurances maritimes sur les diverses places où se font ces sortes d'affaires.

Le succès dépassa peut-être les espérances des organisateurs de ce service nouveau tant il se manifesta rapidement. L'affaire prit de l'extension et si quatre ans plus tard, le siège de l'agence fut transporté à Paris où il se trouve toujours, c'est que le bombardement d'Anvers l'obligea à émigrer.

A la vérité, l'idée d'organiser une agence destinée à fournir des renseignements sur les navires n'a pas été trouvée par les fondateurs du bureau Veritas.

Un cabarattier nommé Edward Lloyd, dont la taverne installée au bord de la Tamise était fréquentée assidûment par les marins vers 1715, imagina de noter sur des bouts de papiers l'âge et la qualité des navires qui venaient s'ancre dans le port de Londres, pour vendre ensuite ces renseignements aux assureurs maritimes.

L'affaire prospéra si vite qu'il dut bientôt publier des brochures périodiques. Mais les tuyaux qu'il donnait étaient sommaires.

Les armateurs et assureurs anglais comprirent vite tout le parti qu'on pouvait tirer de l'expérience tentée par le cabarattier et, rendant hommage à l'intelligence de celui-ci, ils créèrent une publication mieux documentée, analogue à celle du bureau Veritas, qu'ils appelèrent le Lloyd register of shipping.

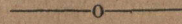
Depuis, la compagnie du Lloyd d'Autriche-Hongrie, qui s'occupe surtout de la navigation dans les mers méditerranéennes s'est inspirée des deux grandes agences, mais alors que le Lloyd register of shipping s'intéresse dans la proportion de 80% aux navires anglais, le bureau Veritas embrasse le monde entier.

Il n'est pas un navire à voile d'Afrique ou d'Océanie, pas un vapeur asiatique, américain ou européen, dont l'âge, la solidité, les qualités et les défauts ne soient notés sur une fiche.

Grâce à un contrôle incessant, ces dossiers sont constamment tenus à jour de sorte qu'il est facile de se renseigner sur la confiance que mérite un bâtiment avant de l'acquérir, de l'assurer ou simplement de lui confier un transport quelconque.

Et si les statistiques du bureau Veritas

nous paraissent trop longues quand il énumère tous les navires qui se sont perdus au cours de l'année, nous avons au moins la consolation de nous dire que, sans les renseignements précieux qu'il fournit, il y aurait beaucoup plus de naufrages.



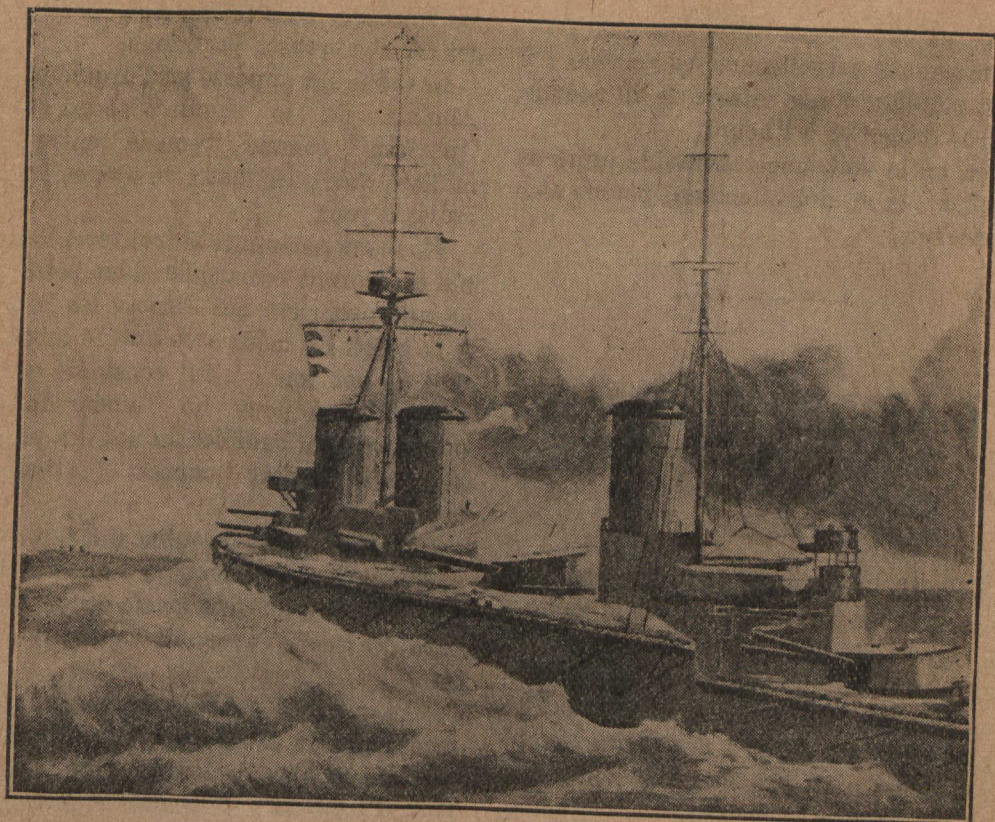
LES ENORMES ENGIN DE GUERRE

Les progrès extraordinaires faits dans la science du service militaire depuis de récentes années ne peuvent être en aucune manière mieux illustrés que par les canons de siège, les mêmes qui furent employés par les allemands pour soumettre la forteresse de Liège.

Le canon du moyen-âge était grossier, fait de barres de fer cerclées ensemble avec des anneaux de fer et lançait des pierres; cet engin sans effet fut rejeté en faveur des bombardes de bronze et des caronnades de fonte.

Aujourd'hui, le canon de siège est une lourde masse de fer forgé ou d'acier, pesant à peu près de quarante à cent cinquante tonnes. Les plus gros peuvent tirer une bombe pesant environ une tonne, avec une force suffisante pour pénétrer à une distance de mille verges une épaisseur de fer forgé de presque deux pieds. Bien que quelques-uns soient construits pour un bombardement direct à une distance de 5 milles, à cette distance on ne peut guère compter sur eux pour atteindre un objet de dix pieds de hauteur.

Dans la bataille actuelle, le feu est rarement ouvert à une plus grande distance qu'à peu près deux milles. Même sous les plus favorables conditions, l'avancement des canons de siège et leur mise en place est une tâche herculéenne de transport et de génie.



Le "Princess Royal".

UN GEANT DES MERS

Dans un précédent numéro de la "Revue Populaire" nous avons donné la photo de "l'Ajax" un des plus beaux navires du monde entier, appartenant à la marine anglaise.

Voici aujourd'hui une autre merveille de construction maritime de toute récente construction et qui diffère complètement de tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Le "Princess Royal", tel est le nom de ce croiseur cuirassé, appartient également à l'Angleterre dont il augmente notablement la puissance sur mer.

Le pont de ce navire de guerre ne comporte aucune construction inutile ou gênante ; seuls le dépassent les mâts supportant les antennes pour la télégraphie sans fil, les cheminées et les tourelles abritant les canons. Ces tourelles, au lieu d'être circulaires comme auparavant, ont une série d'angles calculés pour faire ricocher les projectiles envoyés par l'ennemi.

Le tout est solidement blindé pour offrir la meilleure résistance possible.

Le "Princess Royal" est armé de huit canons de 13 pouces $\frac{1}{2}$ dont la portée dé-

passé de 900 verges celles des plus puissants canons actuellement en service ; il peut marcher à une vitesse de 30 noeuds, soit 34 milles $\frac{1}{2}$ à l'heure.

C'est, on le voit, une redoutable unité de combat ; la marine allemande pourra s'en apercevoir.

CAFÉ ET TABACS TURCS

Le café, tel qu'on le consomme en Turquie, le tabac ture, tel que nous le fumons en cigarettes, ont une telle réputation qu'ils sont en quelque sorte inséparables de l'idée que nous nous faisons de la Turquie et qu'on a peine à croire que l'empire ottoman n'ait pas connu de toute époque ces deprées luxueuses.

Telle est pourtant la vérité. Le café et le tabac ne furent introduits en Turquie que vers le dix-septième siècle.

Des historiens très précis nous disent en effet qu'on ne connaissait pas le café à Constantinople avant l'année 962 de l'hégire et que c'est seulement à cette époque que deux individus, l'un originaire de Damas et l'autre de Haleb, ouvrirent chacun dans le quartier Takhtécalah, une "boutique dans laquelle ils débitèrent cette liqueur."

L'établissement fut tellement prospère que l'on ouvrit ailleurs d'autres cafés. Et la consommation du café s'accrut à un tel point que les ulémas se prononcèrent contre la nouvelle boisson, affirmant qu'on désertait les mosquées pour s'assembler dans les cafés, et pendant quelques temps

les amateurs de cette boisson furent l'objet de nombreuses vexations.

Le tabac fut apporté en Turquie par les Anglais. On le vendit d'abord comme "parfum", comme "remède contre l'humidité" (sic), les maux de tête et les maladies d'yeux.

Plusieurs personnes le trouvèrent agréable et crurent remarquer dans cette herbe une propriété qui dispose les esprits à la gaieté. La mode s'en mit, le tabac devint de bon ton : il fut considéré comme une politesse, pour un fumeur de pipe, d'envoyer des bouffées au nez des personnes qu'il voulait honorer particulièrement.

Pourtant l'abus du tabac qui s'en suivit ne tarda pas à provoquer une réaction. Et voici les amusants griefs qu'un auteur ture du temps invoquait contre son usage :

"Le tabac a été très souvent, à Constantinople, la cause de grands incendies qui mirent hors de leurs foyers des milliers d'habitants. Il souille et infecte les appartements ; son odeur est désagréable pour ceux qui s'en abstiennent.

"La seule utilité qu'on ne saurait peut-être lui refuser, c'est que dans les vaisseaux de course il empêche les matelots de garde de s'endormir et il les préserve contre l'humidité de la mer."

Peu après leur introduction, le Sultan Ibrahim prohiba strictement l'usage du café et du tabac. Il fit fermer tous les cafés et les boutiques, où l'on se procurait le tabac. Mais après la mort du Sultan, cette loi tomba en désuétude et le café et le tabac connurent plus de popularité que jamais.



UNE PRESQU'ILE MYSTERIEUSE

Par le Touriste

L'immense presqu'île de l'Athos, peu connue de voyageurs, étend son arête, haute et longue, dans la mer.

Sur les deux flancs de la chaîne de montagnes qui la forment, s'élèvent des couvents en grand nombre.

Ce sont des monuments bizarres, sans aucun style, pittoresques au possible, flanqués d'une multitude de tourelles, d'apertis, de balcons auxquels quelques minces poutrelles donent une apparence chimérique de solidité.

Audacieusement perchés sur des roches élevés, ou majestueusement étalés sur le bord de l'eau, ces couvents ont un cachet très particulier, très original, et donnent l'impression du "jamais vu".

Le vapeur qui nous porte longe lentement la côte qui défile ainsi devant nos yeux.

Et c'est avec curiosité que nous contemplons ce pays dont l'accès est interdit à toute femme.

En effet sur cette mystérieuse presqu'île, aucune femme ne peut séjourner, ne peut même passer ; et cette singulière et sévère prohibition s'étend jusqu'aux animaux femelles.

De telle sorte que, dans ce pays bizarre, on pourra voir des taureaux, des chevaux

ou des coqs, mais on n'y pourra jamais apercevoir aucune vache, aucune jument, aucune poule...

Cependant, voici que défilent devant nous les monastères et les couvents, qui sont les seules constructions de l'Athos.

Voici venir le couvent Stavronikita, aux altères et lourdes murailles ; le couvent Dionissiou, à la tourelle crénelée ; le Skite Sainte-Anne, dont les petits bâtiments jettent une note gaie dans le paysage, sombre ; le Kathisma de Kourmitza, encaissé d'arbres épais ; le couvent Grégoriou, aux toits multiples, pittoresquement accolés ; le Kelli Saint-Artemi, de construction plus moderne, et surtout le couvent Simonopetro, perché sur un roc gigantesque, qui paraît avoir disputé sa place aux nids des aigles que l'on voit planer là-bas ; et il semble que les flancs à pic du rocher colossal continuent les murailles de cette construction fantastique, pour baigner, jusque dans les flots bleus, leur base solide.

Mais notre vapeur s'arrête un peu après le village Daphne.

Nous voici arrivés devant Saint Pantaleïmo, le couvent du Russikon, le plus vaste de nous, que nous allons visiter.

Notre navire vient de stopper ; je mon-

te dans une petite barque qui, rapide, s'approche du rivage.

Les moines russes, prévenus longtemps à l'avance de notre arrivée, ont envoyé quelques-uns des leurs pour nous recevoir.

Ils nous dévisagent d'abord longuement, pour voir si aucune femme ne s'est glissée parmi nous; puis, rassurés, sans un mot, ils nous précèdent.

Ces moines, vigoureux et barbus, ont sur une robe grise, une sorte de souquenille noir sans manches qui leur tombe jusqu'aux genoux. Sur leur tête, une toque noire, semblable à celle des papes russes.

On nous reçoit d'abord au "divan" où l'on nous offre, avec un cérémonial compliqué, du thé et des confitures.

Puis nous visitons successivement la chapelle, toute dorée, ornée d'icônes fort anciennes, d'une richesse inouïe, et l'atelier de travail des moines, où ces hommes étranges peignent et découpent le bois; toujours les mêmes figures dans les mêmes attitudes.

Ce sont de simples planches découpées, sans aucune sculpture, sur lesquelles les pinceaux artificieux, sinon habiles, des moines russes, peignent avec un certain relief des Christs et des saints.

Pendant cette visite, l'un de ces moines, attirant par gestes mon attention, me montra; sur sa palette de la couleur jaune et de la couleur bleue; puis, me faisant signe de bien regarder, il mélangea les deux couleurs, et me présenta triomphalement le vert ainsi obtenu, en me regardant d'un air d'orgueil naïf.

Le pauvre peintre fut bien dépité, de ne pas lire dans mes yeux toute l'admiration qu'il espérait y voir, pour ce phénomène qu'il pensait me révéler.

Nos guides occasionnels nous mènent ensuite dans la bibliothèque, dont les vastes rayons sont couverts de livres in-folio et

des manuscrits les plus rares. Mais tous ces trésors de bibliophilie ne servent qu'à orner la salle, car, sur les neuf cents moines que compte le couvent de Saint-Pantaléimon, quelques-uns seulement savent lire et écrire.

Le réfectoire est une salle immense, ornée de peintures murales, oeuvre d'un artiste inexpérimenté, mais très vigoureux, et dont le pinceau a rendu certains effets d'un réalisme intense, à côté de naïvetés choquantes.

Le repas du soir est préparé: du poisson sec, du vinaigre, une sorte de pain d'épice que j'ai peine à avaler et qui a une tendance regrettable à devenir caoutchouc... et c'est tout!...

Après ce frugal et très rapide repas, curieux de connaître des coins ignorés ou quelques-unes des salles de ce couvent mystérieux, je sors seul.

Aussitôt, un moine s'approche de moi; il me salue suivant le rite oriental, et sans un mot, il m'entraîne à travers un dédale de couloirs, d'escaliers, de salles vastes et nues.

Poussé par la curiosité, je suis mon nouveau guide dans sa course rapide.

Nous arrivons ainsi près d'une petite chapelle d'où sortent d'étranges et plaintives mélodies.

Je me retourne pour demander une explication au moine, mais il a disparu. Intrigué, peut-être même un peu anxieux, j'entre doucement dans la chapelle, non sans m'être assuré de n'être vu de personne.

Autour d'une petite pièce toute sombre, trente moines sont debout.

Ils lèvent les yeux au ciel et les mains aussi. Ils chantent.

Les versets et les répons se succèdent, tristes et bizarres.

Mes yeux se sont faits à l'obscurité. Je

distingue alors, au centre, une espèce de lit de bois, dans lequel repose une forme. C'est un moine qui vient de mourir.

Une simple couverture le recouvre, couverture noire aux signes rouges. Sur ses pieds, une tête de mort dont la blancheur ressort d'autant plus sur ce fond sombre, et dont le rictus grimaçant semble narguer les vivants et leur rappeler brutalement la mort, toujours victorieuse.

Sur la couverture, il y a encore cette inscription, dont les lettres rouges flamboient comme du sang : le Christ vainqueur.

Une icône repose sur la tête et les bras croisés du mort. Un petit bout de papier déchiré est épinglé sur la couverture, et porte son nom au crayon. C'est sa seule épitaphe....

Ce moine est mort il y a deux heures ; dans une heure, son corps sera enfoui à même dans la terre, avec une simple tuile pour protéger sa tête...

...Mais les chants se succèdent, tour à tour pressés et nasillards, lents et profonds.

C'est une mélodie très triste que les voix trop aiguës des moines rendent désagréable.

Les religieux chantent toujours, demandant la justice divine :

“Si ton serviteur t'a plu, Dieu juste, reçois-le et comble-le de félicités.

“Mais s'il a manqué à la parole donnée, s'il a été traître, fait le geste qui punit ; frappe-le, Dieu juste, d'un bras vengeur, et précipite-le dans les profondeurs éternelles.

“S'il a fait le mal, qu'il soit maudit !

“S'il a fait le bien, qu'il soit élu !”

Et les voix métalliques des officiants, tour à tour suppliantes et vibrantes, résonnent lugubrement dans ce réduit sacré.

Un seul cierge éclaire la scène et semble stiller régulièrement, lentement, des larmes chaudes encore... Ses lueurs blafardes et pâles projettent sur les murs des ombres vagues et mouvantes qui semblent venir de l'au-delà, dans cette demi-obscurité impressionnante, terrible et grandiose.

Et tout cela m'étreint profondément ; mais cette scène laisse impassibles ces hommes toujours graves, que le spectacle de la mort n'attriste ni n'impressionne.

Ces moines schismatiques ont une pitié timorée et une foi un peu farouche qui semble s'inspirer toujours du fatal, de l'irrévocable, de l'inéluctable. Ils servent, craintifs et tremblants, un Justicier implacable, au contraire des moines catholiques qui, confiants et paisibles, s'adressent au Dieu bon.

Cependant, la cérémonie touche à sa fin. Les moines vont se retirer et commencent à saluer le mort, selon le rite compliqué de l'Athos.

Je sors alors, et rapidement je m'en vais rejoindre mes compatriotes.

Après avoir acheté aux moines quelques bibelots en bois d'un travail curieux, nous prenons congé d'eux.

Mais alors le moine qui m'avait guidé vers la mystérieuse petite chapelle s'approche de moi, et lentement, cérémonieusement, longuement, il me salue. Trois fois il recommence. Je fais de même et je m'embarque.

...Et tandis que les bras vigoureux des matelots nous éloignaient du rivage, j'éprouvais un sentiment bizarre, fait de soulagement et de regret à la fois, en quittant cette presque île étrangère, dont les habitants sont si mystérieux et où les femmes n'ont pas même le droit de vivre...



LE TIGRE, LE BRAHMANE ET LE CHACAL

Un jour, un tigre s'était pris dans un piège et s'efforçait en vain de s'en délivrer ; il se tordait de rage et de douleur quand un Brahmane vint à passer près de là.

— Eh ! saint homme, l'apostropha le tigre, viens à mon secours, délivre-moi de cette prison.

— Nenni, mon cher, répondit le Brahmane prudent, tu ne ferais qu'une bouchée de moi si je t'écoutais.

— Non, oh ! non, protesta le tigre, je te bénirais, je te servirais comme un esclave toute ma vie !

Sur les instances pressantes du tigre, jurant de ne jamais faire de mal à son sauveur, le brahmane consentit enfin à lui ouvrir la cage ; mais à peine la porte ouverte, le tigre se précipita sur le saint homme, le déchira de ses griffes et lui dit d'un air narquois :

— "Que tu es innocent ! Qui pourra m'empêcher de te dévorer maintenant ? J'ai grand'faim après ce long jeûne !

— Hélas ! oublies-tu tes promesses de reconnaissance éternelle ? comment songes-tu à me dévorer ?"

Le tigre ne voulut rien entendre ! Sur les instances pressantes du Brahmane, il

consentit pourtant à ce que celui-ci présentât leur cause à trois juges intègres ; si un seul d'entre eux lui reprochait son ingratitude, il renoncerait généreusement à son dessein vorace.

Le Brahmane partit ; le premier juge à qui il présenta sa cause fut un figuier qui après l'avoir écouté répondit froidement :

— "Comment t'étonner ? L'ingratitude est la récompense de toute bonne action. Tu le vois par moi-même ; j'accorde mon ombre et mon abri à tout homme qui passe et en échange de ce bon service il m'arrache mes fruits pour les dévorer et mes branches pour en faire une litière à ses bêtes."

Le Brahmane, tristement, continua son chemin ; il atteignit un puits dont la roue était tournée par une vache efflanquée. Lui ayant raconté son cas, il la pria de l'éclairer par ses conseils.

La vache lui donna une réponse tout aussi décourageante en disant :

— "Quel imbécile d'attendre de la reconnaissance ! Regarde-moi ! Tant que j'ai pu donner du lait, on m'a choyée et nourrie à satiété ! aujourd'hui où mon lait est tari, on me prive de manger et on m'at-

telle au joug m'obligeant à tourner en rond du matin au soir. Va-t'en, tu n'as que ce que tu mérites !”

Le Brahmane, affligé, continua son chemin, et comme il ne rencontra plus d'être vivant ; il se décida à conter sa peine à la route qu'il foulait de ses pieds, et celle-ci de répondre :

“Tu n'es qu'un innocent d'avoir attendu mieux ; qui donc récolte de la reconnaissance pour ses services ? Songe à tout ce que je fais pour le bien-être de l'homme, et il ne trouve qu'un moyen de me témoigner sa gratitude qu'à me jeter ses épiluchures, ses papiers et les cendres de sa pipe !”

Fidèle à sa promesse, le saint homme s'en retourna tristement vers le tigre pour lui faire part de son échec, quand il rencontra un chacal qui lui demanda, plein de bonté :

“Seigneur Brahmane, qu'est-ce qui vous chagrine ? Vous avez l'air tout malheureux aujourd'hui !

— Il y a de quoi, répondit le brahmane, laissez-moi te raconter ma détresse.

— C'est étrange, dit le chacal, quand il eut tout entendu, je n'y comprends rien, il vaut mieux que je te reconduise, peut-être qu'en présence du tigre ma lucidité me reviendra et je saurai quel conseil vous donner à vous deux.”

Ils s'acheminèrent ensemble vers la cage où le tigre les attendait plein d'impatience.

“Que tu as mis longtemps à revenir, dit-il au Brahmane, allons, vite, préparons mon déjeuner.

— Tout deux, mon maître, accorde-moi quelques minutes encore pour raconter notre cause au chacal qui veut bien nous éclairer de ses conseils.”

Le tigre maugréant consentit, et le Brahmane raconta de nouveau leur que-

relle avec force détails, afin de prolonger le terme de sa vie menacée.

“Oh ! ma tête, ma pauvre tête, gémit le chacal quand il eut fini. Laissez-moi réfléchir encore, comment avez-vous dit ? Toi, Brahmane, tu étais dans la cage quand le tigre vint à passer.

— Imbécile, cria le tigre, c'est moi qui étais dans la cage.

— Ah ! oui, certainement j'étais dans la cage Non ! Ciel qu'ai-je fait de mon entente, recommençons : le tigre était dans le Brahmane et la cage vint à passer, mais non, ce n'est pas cela non plus, je n'y entends plus goutte, faites comme il vous plaira et excusez-moi.”

Furieux de l'abrutissement de l'arbitre, le tigre ne voulut point le laisser partir, il hurla de colère :

“Non, non, il faut que tu comprennes ; voyons, je vais résumer l'affaire, écoute-moi, je suis le tigre

— Oui, mon maître.

— Et voici la cage, comprends-tu ?

— Oui, mon maître, mais permettez, comment êtes-vous entré dans la cage ?

— Bah ! de la manière habituelle.

— Ciel, je m'embrouille encore ! Je vous en prie, mon maître, dites-moi quel est la manière habituelle.”

A bout de patience, le tigre alors bondit dans la cage en criant :

“Voici la manière habituelle, comprends-tu enfin, imbécile ?

— Parfaitement, reprit le chacal en s'approchant vivement de la porte pour la refermer. Si vous le voulez bien, mon maître, je juge que tout reste comme il était au moment où vint à passer le Brahmane !”

Le tigre vaincu rugit de colère, tandis que le Brahmane se confondit en remerciements envers son bienfaiteur et s'éloigna rapidement avec lui.



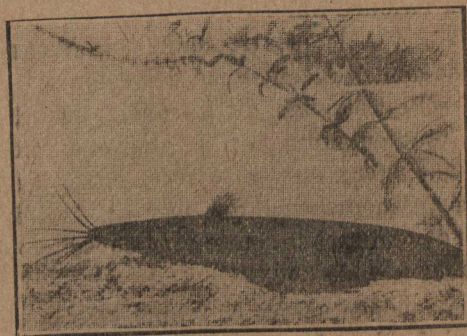
QUELQUES POISSONS ETRANGES POUR L'AQUARIUM

Si l'on en croit M. J. Chainé, de la Faculté des sciences de Bordeaux, le poisson rouge de nos aquariums serait originaire d'un lac de Chine situé dans la province de Tehé-Kiang. On n'est pas très certain de la date exacte à laquelle il faut faire remonter son importation en Europe; probablement au dix-septième siècle, disent les uns, plus sûrement au dix-huitième, disent les autres. Quoiqu'il en soit, ce joli poisson est connu maintenant un peu partout.

Les pisciculteurs chinois et leurs confrères, les pisciculteurs japonais, tous des maîtres dans l'art de déformer la nature, se sont efforcés de produire des monstres pour peupler leurs aquariums.

Voici, entre autres, le Cyprin télescope qui doit son nom à ses yeux proéminents et dont l'apparence est assez bien celle du bout d'une minuscule lunette d'approche. Ce Cyprin, n'est qu'un descendant du poisson rouge ordinaire; des siècles de manoeuvres savantes ont réussi à lui donner la forme de boule qu'il a maintenant; les dorsales sont dédoublées et la queue s'étale en une longue nageoire fortement échancrée. A leur naissance, les jeunes ont les yeux normalement développés; pour

les déformer, les rendre proéminents, les pisciculteurs mettent les poissons dans un aquarium obscur ne recevant la lumière que d'un seul point; ce moyen, les forçant à regarder toujours dans la même direction, augmente la proéminence de leurs organes visuels. C'est aux Japonais

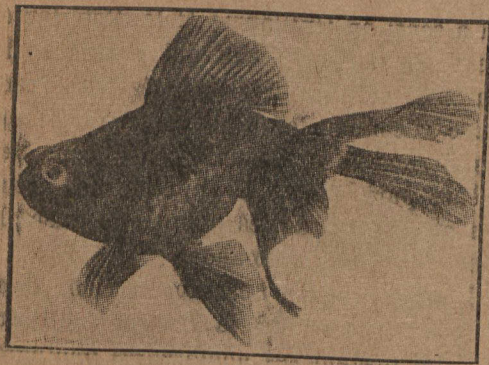


Sacobranthus singio que sa paire de moustaches désigne entre tous

qu'est dû le Cyprin télescope et ses variétés, le Yen-tan-Yen, dont la queue, d'un tissu fin et transparent, d'une ampleur exagérée retombe en plis, du plus gracieux effet; le museau de béliet, qui doit son nom à la convexité de son corps et dont l'appendice caudal, tantôt porté ho-

horizontalement, tantôt relevé comme la queue du pigeon-paon, est double et soudé par ses bords supérieurs.

Pour leur part, les Chinois dédaignèrent ces anomalies structurales du Cyprin. Leurs efforts se portèrent surtout sur les coloris. Soit en modifiant la température des eaux de leurs bassins, soit en les rendant calcaires ou ferrugineuses, ils réalisèrent toutes les nuances les plus inattendues. Retenons, parmi les innombrables variétés qu'ils fixèrent: la Beauté tachetée, au ventre argenté, aux flancs et au



Le Cyprin télescope.

globuleuse de tous les cyprins télescopes rend leur équilibre très instable et ils ne progressent qu'avec gaucherie. Très sujets à des vices de conformation de la vessie natatoire, on voit même certains d'entre eux nager toujours le ventre en l'air, la tête en bas ou sur le flanc par suite de dos parsemés de taches brillantes, bleues, jaunes-noires, roses et carmin vif; le Rubis à la robe cramoisie, à moitié opaque, et le Superbe aux écailles bordées d'or, au ventre écarlate, au dos orné de dessins noirs ou rouge vif. D'ailleurs, la forme de déplacement ou d'atrophie de cet organe. Les uns, dits "culbutants", tournoient sur eux-mêmes comme les pigeons du même

nom, les autres restent au fond de l'eau; au contraire, dans le cas d'hypertrophie de la vessie natatoire, le poisson demeure à la surface.

Si de Chine, nous passons aux Indes, nous trouverons le *Sacobranchus singio* lequel possède une jolie paire de moustaches.

Mais les différents poissons exotiques que nous venons de décrire, n'approchent pas, pour la beauté de leurs nuances certains petits poissons du Brésil, le *Scatophagus argus*, par exemple, qui présente sur un fond orangé une admirable série de taches noires, ou les Cichlidés dont chaque écaille est agrémentée d'une ravissante perle d'un beau bleu azur.

Tous ces poissons peuvent s'élever dans les aquariums, malheureusement il n'est pas aisé de se les procurer.

— o —

UN GUILLAUME INCONNU

Il y a quelque temps — pas très longtemps — mais avant la guerre néanmoins, une artiste française bien connue, Suzanne Desprès, jona devant l'empereur Guillaume à Berlin.

Après la représentation, on vint lui dire que l'empereur désirait la féliciter personnellement; à la camarade qui lui transmettait cette nouvelle, elle répondit:

— L'empereur?... Il faut que j'y aille?

— Mais oui.

— C'est que je n'ai encore jamais parlé à un souverain. Je ne sais comment me présenter, saluer, ni ce qu'il faudra lui dire. Vous qui en avez l'habitude, instruisez-moi, dites-moi quel compliment je dois lui décocher. Faisons vite.

—C'est inutile. Présente-toi telle que tu es. N'apprends rien, réponds-lui comme tu répondrais au plus commun des mortels. Sois toi-même. Cela n'en vaudra que mieux.

Toute émue, elle prend mon bras et je la conduis à la loge impériale.

L'empereur l'attend, va vers elle, et lui dit, en lui serrant la main :

—Madame, vous avez été vraiment admirable et vous avez joué en grande artiste ce rôle, que j'ai vu interpréter déjà par Mme Réjane. L'impératrice se joint à moi pour vous complimenter chaleureusement du succès que vous venez d'obtenir à si juste titre.

Suzanne serre la main impériale qui lui est tendue, en disant à mi-voix :

—Chouette, alors ; tout va bien.

L'empereur lui parle des dernières nouveautés de Paris, de tous nos grands artistes qu'il connaît et qu'il admire, de la littérature et du génie français, qu'il aime, et de l'évolution théâtrale des dernières années, dont il regrette vivement le penchant vers la vulgarité.

—Ce qu'il faut au peuple, ce sont des spectacles de sentiments nobles et généreux. La vie journalière est assez parsemée de choses odieuses, pour que l'on se rebute de les voir transportées à la scène. J'aime vos classiques, parce qu'ils expriment des sentiments élevés, qu'ils forment le goût et inspirent des idées généreuses de sacrifice et d'amour. Je suis ravi de voir les grands artistes français apprendre le chemin de l'Allemagne et de ma capitale, pour initier mon peuple aux oeuvres qui font la gloire de votre littérature. On ne connaîtra jamais assez, ici, Corneille et Racine, et je me trouverai toujours heureux de contribuer à leur succès par ma présence et ma protection.

Après cette profession de foi, si flatteuse pour la France, l'empereur s'entre-tint pendant une dizaine de minutes avec Suzanne Desprès des artistes du boulevard, dont il connaît personnellement un grand nombre, et s'amusa follement des reparties gaies et dépourvues d'artifice de l'artiste française, qui, grâce à son ignorance des habitudes des Cours, le divertit beaucoup par son langage familier.

C'est à regret que Guillaume II, pour ne pas éterniser l'entr'acte, lui tendit la main pour prendre congé d'elle.

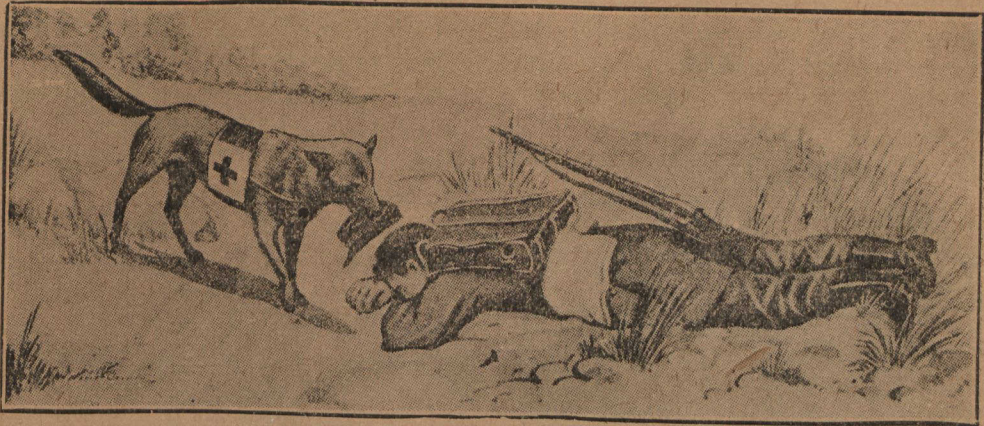
Toujours—et surtout à cette époque—on a senti en Guillaume II le désir impérial de plaire à ceux qui viennent de Paris. Il suit de près la littérature française. Il connaît les derniers romans parus, les dernières nouveautés jouées sur des scènes parisiennes. Il apprécie nos artistes et est ravi de les donner en exemple aux comédiens allemands.

L'empereur n'a absolument rien, dans la conversation, de la raideur militaire que lui prêtent ses nombreuses photographies. Il a plutôt l'air d'un bon gentilhomme aimable, accueillant et gai. Ses yeux, d'un bleu pénétrant, rient autant que sa bouche ; il parle le français sans le moindre accent,—ce qui le distingue complètement de la majorité de ses compatriotes.

Les artistes français ont, en lui, un admirateur passionné. Sarah Bernhardt, Coquelin aîné, Coquelin Cadet, Réjane, en ont eu maintes fois les preuves.

Ceci se passait, je le répète, avant la guerre et il ne faudrait pas en conclure que les sentiments de Guillaume vis-à-vis des français, même artistes, n'a pas changé.

D'ailleurs était-il bien sincère ? Avec un comédien comme Guillaume on n'est jamais sûr de la vérité.



LES SECOURS AUX BLESSÉS

Un précieux auxiliaire de la Croix Rouge française---
La civière pliante anglaise.---Les civières
russes et allemande.--En Serbie.

Par Louis Roland

On a souvent dit qu'il se perdait plus d'hommes en guerre par les maladies que par les balles et le fait est malheureusement exact.

Il faut également savoir que dans toutes les précédentes guerres, nombre de blessés eussent sûrement pu être sauvés s'ils avaient été secourus à temps mais n'ont pu quelquefois être découverts que plusieurs jours après avoir reçu le coup fatal; il était alors trop tard, l'épanchement continu du sang les avait affaiblis au point de ne même pas permettre leur transport jusqu'à l'ambulance ou bien la gangrène avait fait son oeuvre et il fallait procéder à l'amputation d'un membre qu'un traite-

ment immédiat eût facilement conservé.

Aujourd'hui, hâtons-nous de le dire, la situation est bien changée, tout au moins en ce qui concerne les Alliés. Sans doute il y a de nombreux morts à déplorer mais leur nombre en est singulièrement diminué grâce à l'activité incessante déployée par les divers services de la Croix Rouge.

Et cependant le rôle du médecin militaire est loin d'être facile en temps de guerre; il n'est pas non plus sans danger. Quand on sait avec quel acharnement les allemands tirent sur les hôpitaux et les ambulances et comment ils récompensent, à coups de sabre et de revolver, docteurs et infirmières, on peut admettre qu'il faut

une dose de courage et de dévouement au-dessus de la moyenne pour s'enrôler dans la Croix Rouge aujourd'hui.



Un chien de la Croix Rouge transportant le fusil d'un blessé pour le signaler aux ambulanciers.

Rien toutefois ne décourage ces braves gens et on les voit jusque sur la ligne de feu, au milieu de la mitraille, adoucir les souffrances des blessés et leur donner les soins les plus urgents.

Malgré leur zèle, cependant, il arrive fréquemment qu'ils ne peuvent secourir à temps ceux qui auraient besoin d'eux. Les blessés savent, en effet, qu'ils n'ont rien à espérer de la pitié des allemands s'ils sont découverts par eux et qu'ils seront impitoyablement achevés par ces brutes à face humaine. Ils cherchent alors un abri où ils pourront attendre en sécurité, croient-ils, la venue des ambulanciers alliés et ils s'y traînent péniblement.

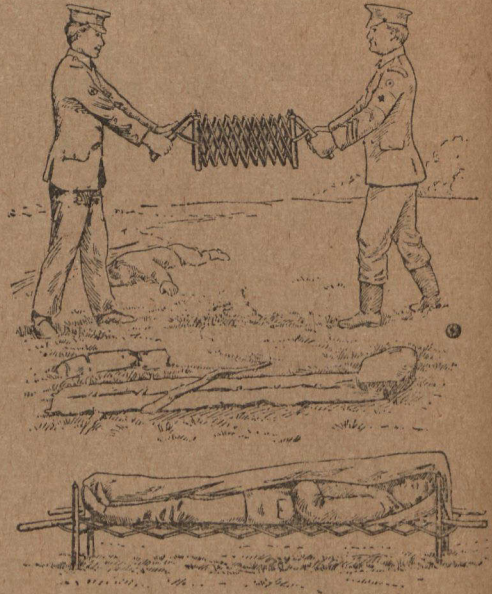
Epuisés par les efforts qu'ils ont fait, ils perdent connaissance et, pour peu qu'ils soient masqués par un pan de mur, un repli de terrain ou un buisson quelconque,

ils courent le risque d'échapper aux recherches de ceux qui viendraient leur apporter la guérison.

Ils restent là longtemps, la vie s'échappe peu à peu de leurs blessures et on ne les découvre quelquefois que lorsque la mort a déjà fait son oeuvre.

C'est pour éviter ces abandons involontaires que l'armée française a introduit, dans ses services de secours, des fidèles toujours bien dressés et qui font merveille grâce à leur flair et à leur intelligence.

Les chiens-sauveteurs ont certes droit à une mention plus qu'honorable car ils auront contribué à conserver à leur pays plus d'un homme qui aurait été irrémédiablement perdu sans eux.



La civière pliante anglaise.

Dès qu'ils ont découvert un blessé, ils s'emparent d'une pièce de son équipement, képi ou fusil même, et vont le porter à la station de secours. C'est l'indication qu'il y a quelque part un homme à transporter

d'urgence et les brancardiers se mettent en route derrière le brave animal qui les ramène près de l'homme gisant à terre.

La nuit surtout où les recherches sont plus difficiles, les chiens de la Croix Rouge rendent ainsi d'inappréciables services.

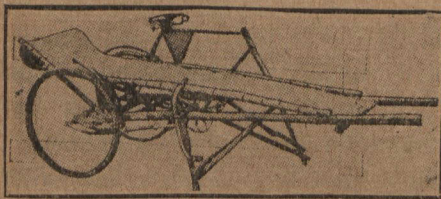
* * *

Trouver les blessés, c'est bien, mais le transport en est parfois difficile et il faut se munir à cet effet d'appareils parfois encombrants et pas toujours pratiques.

On s'est donc efforcé d'améliorer également cette partie du service et l'on parait y avoir assez bien réussi.

L'armée anglaise fait usage d'une civière pliante très ingénieuse; repliée, elle ne tient que fort peu de place et permet aux brancardiers de se déplacer beaucoup plus rapidement qu'avec les anciens systèmes. En tirant sur chaque extrémité, on la déploie et l'installation d'une couverture à oreiller vient la compléter.

Grâce à sa forme, cette civière est très



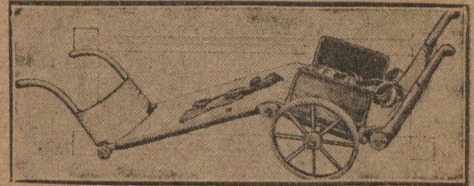
Une civière russe

souple tout en étant fort solide et elle évite bien des souffrances inutiles aux malheureux blessés.

En Russie et en Allemagne, on a adopté, pour les terrains difficiles, un modèle qui est sensiblement le même dans les

deux pays. C'est une sorte de chaise longue montée sur roues pneumatiques et qui soulage les brancardiers du poids de l'homme transporté.

Ce système convient particulièrement lorsqu'il y a une grande distance à par-



Une civière allemande.

courir mais il a l'inconvénient d'être peu rapide dans les terrains boueux ou accidentés.

Néanmoins les Russes en font un excellent usage à l'encontre des allemands qui, eux, trouvent parfois plus simple d'abandonner leurs propres blessés et même de les achever.

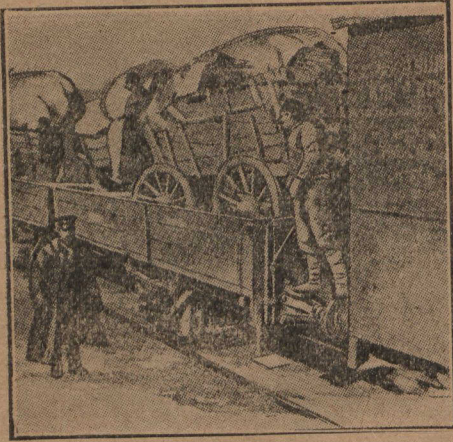
* * *

Concurremment avec tous ces procédés, on emploie, le plus largement possible les voitures automobiles surtout pour les grands parcours. Des trains spéciaux sont également aménagés lorsqu'on peut utiliser les voies ferrées. Celles-ci sont d'autre part largement mises à contribution pour le transport du matériel et des accessoires divers nécessaires aux ambulances et il n'est pas rare de voir des trains entiers affectés uniquement au service de la Croix-Rouge.

Sous ce rapport, la Serbie se montre à la hauteur de ses amis de France, d'Angleterre et de Russie; vaillante comme eux.

sur le champ de bataille elle a également organisé ses secours aux blessés de la façon la plus moderne et la plus rationnelle.

Espérons que tous ces efforts n'auront



Un train Serbe de la Croix-Rouge.

pas été faits en vain et que grâce à eux le taux des hommes succombant à leurs blessures sera beaucoup moins élevé qu'il ne l'a été dans le passé.

— o —

LE COURAGE

Par Paul Déroulède

C'est ma mère qui m'a la première enseigné le courage et fait comprendre toute la vilénie de la lâcheté.

Je n'avais guère plus de sept ans quand la leçon m'a été donnée et je m'en souviens comme au premier jour.

Nous habitions alors, dans le bois de Bellevue, un ancien pavillon de chasse, pittoresquement situé sur la lisière de la forêt, au débouché d'une route étroite et

fleurie, qu'on appelait "Le Chemin Vert". Tout encapuchonnée de lierre, campée au milieu d'un vieux jardin qu'entourait une haie d'aubépines blanches, la maisonnette était ravissante. Elle me ravissait, du moins. Son seul inconvénient était d'être un tant soit peu isolée; d'autant plus isolée que nous y prenions nos quartiers de printemps dès la première quinzaine d'avril. La campagne environnante manquait encore de voisins, et le piéton de la poste, ennuyé sans doute par ce service exceptionnel, s'en vengeait en racontant devant nous, aux domestiques, de sombres histoires de br'gands qui avaient toujours pour théâtre, selon lui, un carrefour situé à quelques centaines de mètres du "Chemin Vert". Le vieux braye espérait probablement nous détourner de faire, l'année suivante, notre apparition aussi prématurément. En tout cas, ses perpétuelles lamentations, en mode mineur, avaient eu le bon résultat de faire fermer soigneusement les portes et les volets aux approches du crépuscule.

Ce soir-là, bien que ce fut un samedi, mon père était resté à Paris pour ses affaires, et selon son habitude assise dans le grand fauteuil du salon, son cher visage éclairé par la lampe, ma mère nous lisait à haute voix l'évangile du lendemain. Il n'était pas encore neuf heures, heure sacramentelle des couchers enfantins.

Tout à coup, le cuisinier, grand gaillard joufflu et trapu, qui composait à lui seul tout le personnel mâle de la maison, entra sans frapper et, plus blanc que son tablier et que sa veste il nous annonça, d'une voix étranglée, qu'il y avait un homme dans le jardin.

"Eh bien, dit tranquillement ma mère, il y a aussi un homme dans la maison. Prenez ce pistolet, montez au premier étage,

sans lumière, et, par la fenêtre du palier, demandez bien haut qui est là.

—“Si l'on vous répond mal et même si on ne vous répond pas, déchargez les deux coups de votre arme, et vous pouvez être certain que tout sera dit.”

Dès sa première jeunesse, à la Celle-Saint-Cloud, en un autre logis également perdu au fond des bois, ma mère avait assisté, plus d'une fois, à des alertes du même genre et, un coup de feu du grand-père Pigault y avait toujours mis fin.

Honoré—c'était le nom de notre maîtresse—avait bien consenti à prendre le pistolet qu'on lui tendait, mais il restait là, immobile, sans dire un mot, ni faire un pas.

—Qu'attendez-vous? demanda ma mère.

—Mais, Madame, si lui aussi, tire sur moi? finit par balbutier le gros homme blême.

Ma mère se leva, impatientée: “C'est honteux d'être aussi lâche, rendez-moi cette arme et restez là, avec les enfants.

Elle se dirigea vers la porte. Je me précipitai sur elle et m'accrochai désespérément à ses vêtements: “Oh! non, maman! je t'en prie! Je t'en supplie! N'y vas pas, ils vont te faire mal!”

La peur, qui grossit les objets, m'avait inspiré ce pluriel et fait tout de suite multiplier le bandit.

Après s'être arrêtée un instant pour me consoler et m'avoir essuyé les yeux sous ses baisers, ma mère essaya de se dégager de mon étreinte. Elle n'aurait pu y parvenir qu'en me violentant.

—Allons, soit, me dit-elle. Puisque tu crains tant qu'on me fasse du mal, viens avec moi, mon cher petit. Tu verras qu'il n'y a pas plus de danger pour moi qu'il n'y en aurait eu pour ce poltron.

Mes bras s'étaient détendus: elle me

souleva de terre, me mit sur pieds, me prit par la main et commença à m'emmenner, ou pour dire plus vrai, à m'entraîner doucement vers la porte. Je me laissai faire sans trop de résistance. Mais, arrivé dans l'antichambre, j'entends distinctement le bruit des pas dans le jardin, une terreur irrésistible s'empara de moi, j'arrachai brusquement ma main de la main de ma mère et, dans un bond de bête affolée, je courus me blottir à l'angle opposé du salon. La pauvre chère femme haussa les épaules dans un geste de pitié attristée et, poursuivant sa marche, elle s'enfonça dans les ténèbres.

Par la porte restée ouverte, je l'écoutai gravir un à un les degrés de l'escalier; chacun de ses pas marchait sur mon coeur, j'avais honte de l'avoir abandonnée, j'aurais voulu la rejoindre, mais je tremblais de tous mes membres, mes jambes ne me portaient plus, et, sans l'appui du mur, j'eusse infailliblement roulé sur le plancher.

La fenêtre du palier s'ouvrit enfin; d'une voix calme et forte, ma mère lança la question qu'elle avait dictée à Honoré, aucune réponse n'y fut faite et, après un court silence, deux coups de pistolet retentirent.

Il n'en fallut pas plus pour mettre en fuite le maraudeur, mais il n'en avait pas fallu moins pour dissiper la nuée de frayeur qui venait d'envelopper et anéantir tout mon être. En un bond plus rapide que celui de mon recul, je m'élançais hors du salon, grimpai l'escalier quatre à quatre et me jetai avec des sanglots de joie et de honte dans les bras ouverts qui m'attendaient.

—Enfin, s'écria ma mère, te voilà venu! Un peu tard, mais non pas trop tard. Dieu merci! C'est bien. Je suis contente

de toi.

—C'est que je t'aime tant, murmurai-je à son oreille, en me serrant éperdument contre elle.

—Il y a eu pourtant, tout à l'heure, quelqu'un que tu as aimé plus que moi, reprit-elle gravement, et ce quelqu'un là c'était toi-même. La peur, vois-tu, mon enfant, la peur n'ent rien autre chose qu'une préférence passionnée pour sa petite personne, et n'avoir de coeur que pour soi, c'est tout justement n'avoir pas de coeur.

— o —

NAPOLÉON JARDINIER

Il est sans doute beaucoup de nos lecteurs qui ne se doutent pas que Napoléon fut non seulement un grand capitaine, mais aussi un jardinier. C'est durant ses dernières années, à Ste-Hélène, qu'il lui vint à l'idée de livrer à la terre, autre chose que des vies humaines comme il l'avait fait tant de fois auparavant sur les champs de bataille. Mais, laissons la parole à un historien :

''Dès que Pierron, le maître d'hôtel, eut acheté en ville bêches, pelles, pioches, brouettes, et que chacun fut armé, l'empereur même (mais il se servait de son rateau et de sa bêche comme de cannes), on commença, du côté sud, à élever un talus gazonné ayant neuf pieds de largeur à la base et quatre-vingts pieds de développement.

''Tous les matins, à la pointe du jour, le valet de chambre de service averti par une pierre que l'empereur jetait dans la persienne de sa chambre, allait éveiller

tous les habitants de Longwood : Montholon, les prêtres, le médecin, les domestiques français, anglais ou chinois. L'empereur, vêtu—comme Saint-Denis et Noveraz—d'une veste de nankin sur le col de laquelle était rabattu le col de la chemise, et d'un pantalon de même étoffe, chaussé de pantoufles rouges, coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, dirigeait le travail et le surveillait, en compagnie de Montholon et de Bertrand, lequel n'arrivait guère avant huit heures. Il essaya même de manier la pioche, mais les ampoules l'obligèrent à y renoncer.

''A dix heures, on quittait le travail et Napoléon déjeunait dans un bosquet d'orangiers de l'un des petits jardins. Montholon, régulièrement, déjeûnait avec lui; parfois, Bertrand; le docteur et les prêtres, rarement : c'était là leur pourboire; médiocre au surplus. Le déjeuner impérial se composait d'un potage, d'un plat de viande,—poulet, gigot ou poitrine de mouton grillée,—d'un plat de légumes et de café. L'empereur restait volontiers à table et causait; lorsqu'il rentrait à la maison, souvent il se couchait; de deux à trois, il prenait son bain, il dictait ou il causait avec l'un des généraux qu'il avait fait demander; s'il se sentait bien, il faisait sa toilette en grand et s'habillait : veste et culotte blanches, habit de chasse vert, sans les boutons dorés, mais avec la plaque de la Légion, bas de soie à boucles d'or, chapeau d'uniforme, pas d'épée. A quatre heures, il ressortait, inspectait ce qu'avaient fait les Chinois, s'amusaient à arroser au moyen d'une petite pompe sur roues''.

On peut douter toutefois, que, s'il eût été libéré, le vaincu de Waterloo eût préféré la vie simple du jardinier à celle de conquérant.

La Télégraphie sans Fil et les Armées

La victoire couronnera les efforts non pas des soldats qui auront été les plus vaillants, mais aussi de eux qui auront su utiliser les merveilleuses ressources de la science.

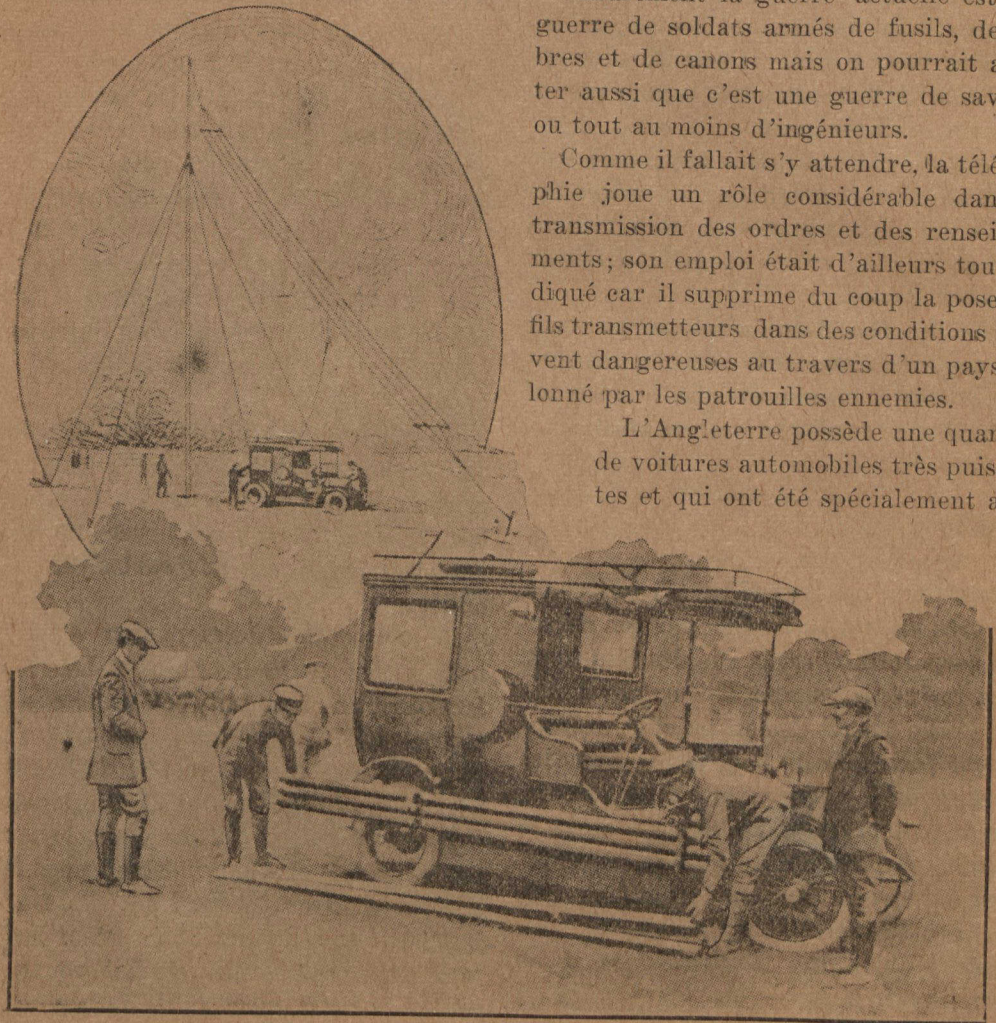
En état de guerre, un pays utilise toutes ses ressources pour l'attaque ou la défense; avec les inventions modernes, la tâche est grandement compliquée et la na-

tion qui négligerait de faire emploi de ses récentes découvertes se mettrait dans un état d'infériorité manifeste.

Assurément la guerre actuelle est une guerre de soldats armés de fusils, de sabres et de canons mais on pourrait ajouter aussi que c'est une guerre de savants ou tout au moins d'ingénieurs.

Comme il fallait s'y attendre, la télégraphie joue un rôle considérable dans la transmission des ordres et des renseignements; son emploi était d'ailleurs tout indiqué car il supprime du coup la pose des fils transmetteurs dans des conditions souvent dangereuses au travers d'un pays sillonné par les patrouilles ennemies.

L'Angleterre possède une quantité de voitures automobiles très puissantes et qui ont été spécialement amé-



LE SON DU CANON

nagées pour servir de poste transmetteur et récepteur; l'électricité nécessaire est fournie par une dynamo actionnée par le moteur de l'auto et un poteau léger, fait de sections ajustables, reçoit les "antennes" de transmission.

On comprend que l'installation d'une station dans ces conditions ne demande que fort peu de temps et se déplace avec facilité selon les besoins du moment. Il y a bien, dira-t-on, un gros inconvénient; l'ennemi possède des récepteurs à l'aide desquels il lui est facile d'intercepter les dépêches comme il lui est possible, d'autre part, d'envoyer de faux ordres pour tendre un piège à l'adversaire.

C'est une difficulté plus apparente que réelle car il faut savoir que les ordres expédiés en temps de guerre sont rédigés dans un langage secret dont les intéressés seuls ont la clef.

Dans ces conditions, l'ennemi ne peut intercepter qu'une suite de mots qui sont complètement incompréhensibles pour lui et ne peuvent lui être d'aucune utilité.

— o —

Il existe à Limoges (France) une rue à peu près unique au monde, par son caractère corporatif. C'est la rue des Bouchers, assez tortueuse, comme il convient à une très vieille rue, et elle est en effet exclusivement composée de boucheries. Tous les bouchers de Limoges vivent là côte à côte, dans la plus parfaite intelligence. C'est la dernière corporation de France, anachronisme assez curieux au vingtième siècle. Les bouchers limougeauds ne fréquentent que leurs confrères, et il ne saurait venir à l'idée de leurs filles ou de leurs fils de se marier ailleurs que dans leur rue.

On se demande parfois jusqu'à quelle distance il est possible d'entendre le bruit du canon.

Cette distance est très variable; elle dépend, à la fois, du calibre des pièces, de la nature du terrain et de l'état de l'atmosphère.

Le son de basse des gros canons et l'explosion de leurs formidables obus portent naturellement bien plus loin que le cri strident de l'artillerie de campagne.

On entend d'autant mieux ces bruits qu'on se trouve sur un point élevé ou dans la direction d'une vallée profonde.

Par un ciel couvert et un air calme, surtout en temps de neige, le son se perçoit également plus loin; enfin il n'est pas besoin d'ajouter que la direction et la force du vent exercent une grande influence.

En général, le bruit de l'artillerie lourde, celui des "Rimailho" français, des gros obusiers et du fameux mortier de 420 des Allemands ne paraît pas dépasser, dans des conditions favorables, 28 à 32 milles.

Le 1er octobre dernier, alors qu'on se battait sur la ligne Soissons-Ribécourt-Lassigny, on entendait, par un temps très clair,—mais en prêtant l'oreille,—les détonations des grosses pièces, de Senlis, à 25 milles de Ribécourt et 27 de Lassigny.

Par exemple, le même jour, le roulement presque continu du canon, semblable à celui d'un orage dans le lointain, se percevait très nettement de Crépy-en-Valois, situé à 20 milles de Ribécourt, 22 milles de Soissons et 26 de Lassigny.

— o —

L'Appel aux Armes

Malgré que l'Afrique ait été presque entièrement explorée, il s'en faut encore de beaucoup que les peuplades nègres qui l'habitent se soient décidées à adopter nos coutumes et les inventions dont la science nous a dotés. Tout ce que les nègres acceptent de nous, ce sont les étoffes aux couleurs voyantes, les verroteries, les uniformes, les vêtements de toutes sortes, démodés ou non, dont ils s'affublent d'une façon que nous qualifions de grotesque et



Tambour destiné à l'appel aux armes.

de cocasse, mais qu'eux trouvent gracieuse et pleine de dignité, témoin ce chef de tribu qui, raconte un explorateur, se promenait fièrement revêtu d'un uniforme d'officier de la Garde du premier Empire, les pieds et les jambes nus et coiffé d'un chapeau de femme orné de fleurs et de fruits.

Or, les tribus nègres, à l'instar des nations européennes, ont souvent entre elles des disputes d'où résulte presque inévitablement un conflit. Sur le continent noir, les relations diplomatiques sont vite rompues, surtout dans les temps de disette, lorsque l'on a l'espoir de faire quelques gras prisonniers.

La guerre étant déclarée, il faut mobiliser. Chez les peuples civilisés, c'est vite fait, en quelques minutes le télégraphe a porté les ordres dans toutes les directions. Croyez-vous que les nègres pour n'avoir pas de télégraphe avec ou sans fil soient plus embarrassés ? Pas du tout : un énorme tambour fera très bien leur affaire. Ainsi ce tambour creusé dans un tronc d'arbre (voir la gravure) s'entend à plusieurs milles à la ronde, ce qui couvre amplement le territoire habité par une forte peuplade africaine.

Qui sait si un jour nous n'apprendrons pas que les nègres ont un moyen à eux de remplacer nos aéroplanes de guerre.

— o —

Dans un livre intitulé Monaco et Monte-Carlo, M. A. Smith nous apprend que le casino en une seule année a retiré un profit de \$8,100,000. La meilleure journée a donné \$180,000 de bénéfice et la plus mauvaise \$8,000 de perte. Sur un total de 197,000 personnes admises dans les salles de jeu, il en est bien peu qui n'aient pas risqué quelque argent.

POUR L'ESSAI DES TORPILLES

Il existe, dans la Méditerranée, à peu de distance de Toulon, une île appelée l'île des torpilles. Elle a été "construite", si l'on peut s'exprimer ainsi, par une manufacture d'armes française pour servir de station expérimentale.

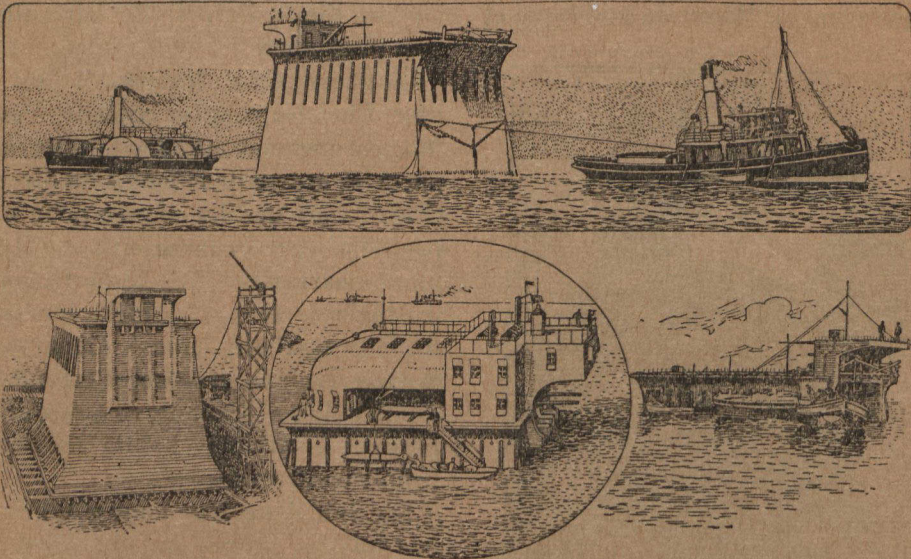
Tout d'abord, quand le projet de l'éta-

voie fluviale des rives de la Seine jusque dans la Méditerranée. Le poids de toute la masse était de 8,600 tonnes.

Arrivé à l'endroit désiré, le ponton fut coulé. Disons, que, à cet effet, la partie inférieure était divisée en compartiments dans lesquels on laissa l'eau pénétrer.

Comme la mer a, à l'endroit où le ponton a été coulé, environ 45 pieds de profondeur l'îlot en ciment armé s'élève à peu près 25 pieds au-dessus des flots.

surplombant la mer et d'où les torpilles



En haut : L' "îlot" remorqué en mer. En bas, à gauche : L' "îlot" en voie de construction. Dans le cercle : L' "îlot" en place.

blissement d'une station expérimentale pour torpilles fut conçu, on se mit en recherche d'un îlot, mais on n'en put trouver dans la localité choisie. C'est alors qu'il fut décidé de construire un îlot en ciment armé, de la transporter à l'endroit désiré et, arrivé là, de le couler.

On édifia donc une sorte de ponton creux, tout en ciment armé de 75 pieds de longueur par 50 de largeur et 70 de hauteur, puis on descendit ce ponton par une

En ce qui concerne la partie supérieure de "l'îlot", elle est séparée en deux étages, l'étage inférieur servant à lancer des torpilles sous l'eau et l'étage supérieur à lancer des torpilles au-dessus de la surfa-

Sur le sommet de l'îlot ont été érigés un atelier, des entrepôts et le quartier des ingénieurs et des mécaniciens. Le tout est surmonté d'une plate-forme d'observation lancées peuvent être suivies dans leur course.

LES ARMES ÉTRANGES

Avant l'invention de la poudre, les combats s'effectuaient au moyen d'épées, de piques, de masses d'armes, etc., et aussi de flèches lancées à l'aide d'ares ou d'arbalètes.

A notre époque où les explosifs sont si nombreux, et les fusils ou canons si perfectionnés, on pourrait croire que les archers ne sont plus qu'une chose du passé et que les flèches ne sont plus appelées à aucun rôle sur les champs de bataille.

En quoi l'on se tromperait grandement.

L'usage des armes à feu est certes très répandu même parmi les tribus sauvages du centre de l'Afrique et de certaines régions de notre continent mais, dans nombre de cas, les flèches paraissent jouir d'une faveur supérieure à celle des meilleurs systèmes de carabines à répétition.

Aux Philippines, notamment, il y a des tribus dont l'arme favorite rappelle un peu par sa forme et la manière de s'en servir l'arbalète du moyen-âge. Un arc en bois souple et résistant est tendu au moyen d'une corde solide qui glisse dans la rainure d'une boîte longue servant de guide à la flèche à projeter; une détente convenablement disposée permet de ne tirer qu'au moment propice et lorsque le but à atteindre a été soigneusement visé.

Ce qui rend cette arme particulièrement dangereuse, ce n'est pas seulement sa précision, plus grande qu'on ne pourrait le supposer, mais aussi la nature des flèches employées; celles-ci sont empoisonnées avec le suc de certaines plantes ou au moyen de préparations dont les indigènes gardent jalousement le secret.

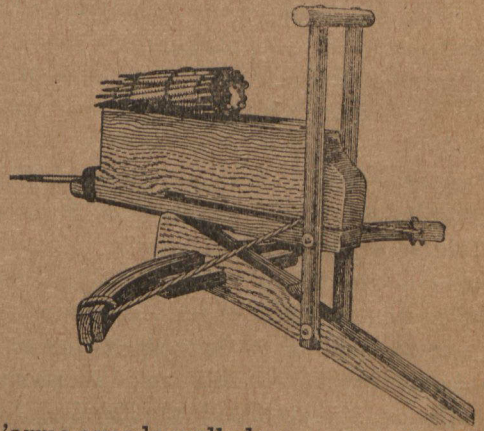
D'autre part, même sur les champs de bataille d'Europe, on voit les flèches jouer un rôle des plus meurtriers. Toutefois, au lieu d'être lancées par un arc ou une arbalète, elles sont tout simplement lâchées par les avions lorsqu'ils survolent les troupes ennemies.

Longues de six pouces seulement, ces flèches en acier sont construites de façon à arriver toujours la pointe la première dans la direction du sol et, lorsqu'elles tombent d'une certaine hauteur, elles causent des ravages épouvantables.

Elles traversent, comme elles le feraient d'un fruit mûr, le crâne de ceux qu'elles frappent et tuent avec la même sûreté qu'une balle de fusil moderne.

On dit que les "Boches ont la tête dure mais elle ne l'est pas suffisamment encore, pas plus que leur casque, pour les protéger contre ce projectile renouvelé du moyen-âge.

Il va sans dire que les flèches employées



L'arme avec laquelle les sauvages des Philippines lancent leurs flèches.

par les combattants européens — tout au moins par les Alliés—ne sont pas empoisonnées comme celles des sauvages des Philippines mais elles n'ont pas besoin de cela pour accomplir une terrifiante besogne.

— o —

L'HEROIQUE DEFENSE DU FORT FRANÇAIS DE TROYON

On sait l'héroïque résistance qu'opposa le fort de Troyon—fort déclassé, ne l'oublions pas—à l'envahisseur.

Cette petite forteresse subit deux bombardements. Après le premier il ne resta plus que quatre canons, les autres ayant été mis hors de service.

Le deuxième bombardement fut effroyable. Bientôt tout ne fut plus que ruines. Les soldats reçurent alors l'ordre de se retirer. La vaillante petite garnison préféra ne pas abandonner son poste d'honneur si périlleux et se retira dans la citerne du fort.

Cette garnison comptait à ce moment cent cinquante hommes; vingt-deux autres soldats se trouvaient isolés dans la poudrière.

Celle-ci pouvant, d'un moment à l'autre, sauter sous la pluie continue de mitraille, le minuscule détachement qui l'occupait fut avisé d'avoir à rallier la citerne précitée.

A cet effet, il s'engagea dans un étroit couloir, un boyau pourrait-on dire, reliant la poudrière à la citerne. Mais, au même moment, une terrible trombe d'obus fit crouler la voûte et les vingt-deux malheureux soldats se trouvèrent ensevelis sous des monceaux de terre et de pierres.

Un peu plus tard, l'attaque des Prussiens s'affaiblissant, le restant de la garnison put opérer librement sa retraite.

Comment Les Armées Autrichiennes traverses les cours d'eau

Nous voici en plein hiver et, de ce fait, la traversée des fleuves et rivières est rendue beaucoup plus facile aux armées actuellement en guerre.

Dans la plupart des pays belligérants en effet, le froid est suffisamment intense pour geler les cours d'eau et donner à la couche de glace une résistance suffisante pour le passage de l'artillerie. Ceci va



Le gonflement des sacs.

sans doute faciliter certaines opérations et abrégé la durée de la guerre. Espérons-le du moins.

Quand les rivières ne sont pas gelées, le problème qui se pose pour les traverser n'est pas toujours facile à résoudre; les ponts n'existent plus ordinairement qu'à l'état de souvenir et leur remplacement

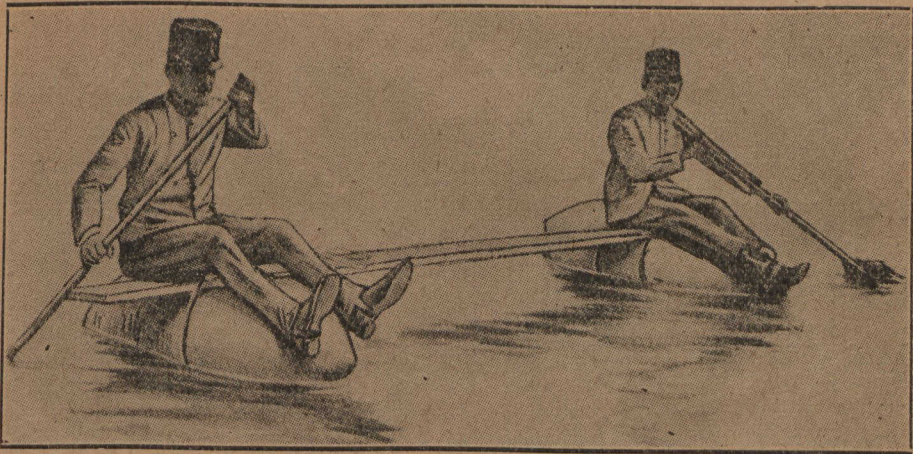
par des ponts de fortune est quelquefois assez long. Il faut donc trouver autre chose.

Les autrichiens ont cru trouver la bonne solution en employant des "pontons pneumatiques" c'est-à-dire de simples sacs en toile imperméable, longs de 5 pieds, large de 2½ et que l'on remplit d'air au moyen d'une pompe spéciale. Deux de ces sacs sont réunis par une planche de 10 à 12 pieds de longueur et sur laquelle s'installent deux soldats comme le montre une de nos photos.

ser en toute confiance.

C'est assez rapide comme construction et le matériel employé se transporte facilement car les sacs dégonflés ne tiennent que fort peu de place. C'est un avantage qui mérite considération car plus on peut réduire l'encombrement causé par les convois d'une armée et plus on augmente sa vitesse de déplacement.

Ces fameux pontons ne paraissent pas toutefois avoir été d'un grand secours aux autrichiens contre les russes pendant la campagne d'été et, aujourd'hui que l'hi-



Deux soldats traversant un cours d'eau.

Ce procédé suffit lorsqu'il s'agit d'assurer le passage d'une petite quantité d'hommes seulement mais il ne serait pas assez rapide pour effectuer le transport d'un régiment tout entier.

On agit alors différemment dans ce dernier cas. Les sacs gonflés sont disposés à de courts intervalles l'un de l'autre dans le sens de la largeur de la rivière à traverser et reliés par des câbles solidement fixés. Sur la base ainsi établie, on dispose des planches qui forment un véritable "tablier" de pont et le régiment peut pas-

ser bâtir lui-même les ponts nécessaires aux russes pour leur avance, ces derniers y ont naturellement en profiter pour augmenter le nombre des victoires qu'ils ont déjà à leur actif.

— o —

Près du parc Monceau, une école pour parvenus a été fondée. On apprend là les manières de la haute société aux personnes nouvellement enrichies qui désirent se lancer dans le monde chic.

AUX FRONTIERES DE SERBIE

Généralement les guerres traînent derrière elles des maladies de toutes sortes. Cela se conçoit facilement ; les mesures d'hygiène sont passées à l'état de lettre morte et les privations endurées par les combattants et non combattants favorisent extraordinairement la propagation des épidémies.



Pour éviter le choléra en Serbie

Le plus souvent, ce sont le choléra et la fièvre typhoïde qui naissent sur les champs de bataille et ces deux terribles maux font quelquefois plus de victimes que les balles et les obus. On ne saurait donc trop prendre de précautions et les moyens les plus énergiques sont employés pour barrer la route aux microbes

dans les divers pays qui redoutent leur invasion.

En Serbie, on n'y va pas par quatre chemins ; tout voyageur qui pénètre dans le pays doit auparavant se soumettre à une rigoureuse désinfection. On l'arrose copieusement avec un liquide approprié qu'un appareil projette en pluie fine sur toute sa personne. C'est une vaporisation qui n'est peut-être pas aussi agréable que celle du coiffeur mais elle est indispensable pour la santé publique et réduit énormément les chances de contamination.

— o —

L'ETRANGE DESTI- NEE DE L'EMPE- REUR D'AU- TRICHE

Par Le Chercheur

Que le Ciel détruise son bonheur !
Que toute sa famille soit exterminée !
Que ses enfants aillent à la ruine !
Que lui-même périsse misérablement et
le coeur abreuvé d'infortunes !

Voilà la terrible malédiction proférée contre François-Joseph, Empereur d'Autriche il y a soixante-six ans et que les événements ont, jusqu'ici, réalisée d'implacable façon.

Sa vie n'a été qu'une longue série de tragédies et de chagrins et elle paraît devoir se terminer dans la plus lamentable catastrophe qui puisse atteindre un souverain : la perte de son trône et le démembrement de son empire.

En 1849, lors de l'annexion de la Hon-

grie par l'Autriche, le comte hongrois Karolyi fut victime de la férocité des troupes de François-Joseph qui venait de monter sur le trône d'Autriche peu de mois auparavant.

Frappé dans ce qu'elle avait de plus cher au monde, la veuve du malheureux comte Karolyi proféra le sinistre malédiction relatée plus haut contre le souverain responsable de son deuil cruel, mais celui-ci n'y répondit que par un méprisant haussement d'épaules.

Qu'avait-il à craindre en effet?

Titulaire à dix-neuf ans d'un pouvoir royal autant dire sans contrôle, assuré de l'appui de l'Allemagne qui l'avait bien un peu forcé, il est vrai, à accepter son alliance mais lui offrait en échange la protection de son armée le cas échéant, le jeune souverain pouvait croire en effet à un avenir de félicités sans bornes et de bonheur sans mélange.

Les événements se sont chargés de lui démontrer lugubrement le contraire.

Les assassinats, les suicides et la folie ont ravagé sans trêve sa famille et la liste est longue de ceux qui ont ainsi accompli la fatale malédiction de la comtesse Karolyi.

Son frère, l'empereur Maximilien est tué au Mexique; son fils Rodolphe, le prince héritier, se suicide; l'impératrice Elisabeth, sa femme, est assassinée; son beau-frère, le comte Ludwig de Trani, se suicide; son cousin Ludwig II de Bavière termine son existence de la même façon; sa belle-soeur, la Duchesse d'Alençon, périt dans un incendie; son cousin, Otto de Bavière, devient fou; sa cousine, la Princesse Marie Charlotte, est affligée de la même façon; l'Archiduc John, son neveu, périt noyé en mer et récemment, l'Archiduc François Ferdinand, son neveu et héritier

était assassiné à Sarajevo.

Ceci fut, dans l'esprit de l'empereur d'Allemagne, un motif suffisant pour déchaîner la terrible guerre actuelle dont l'empire d'Autriche sortira peut-être en lambeaux.

Voici maintenant d'étranges coïncidences présentées par certains chiffres et relatives à quelques-uns de ces événements.

L'empereur est né en 1830 et l'impératrice Elisabeth en 1837. Ceci connu, totalisez les chiffres qui composent l'année 1837 et ajoutez-les à la date de naissance de l'empereur soit l'opération suivante : $1830 + 1 + 8 + 3 + 7$, vous obtenez 1849. Faites de même avec la date de naissance de l'impératrice en y ajoutant les chiffres composant la date de naissance de l'empereur, soit $1837 + 1 + 8 + 3 + 0$, vous obtenez également 1849. Ceci est déjà singulier mais ce qui est étrange, c'est que cette date, 1849, est précisément celle de l'annexion de la Hongrie, alors que la comtesse Karolyi fit son souhait fatal!

Autre calcul. C'est en 1867 que l'empereur et sa femme furent couronnés roi et reine d'Autriche; totalisez ces chiffres ainsi : $1867 + 1 + 8 + 6 + 7 = 1889$ ou bien $1867 + 1 + 8 + 4 + 9 = 1889$ également et c'est en 1889 également que l'empereur fut profondément affligé par le suicide de son fils et héritier le Prince Rodolphe.

Nous recevrons avec plaisir toutes les communications intéressantes de ce genre et nous les publierions avec plaisir dans un numéro subséquent de la **Revue Populaire**.

Y aura-t-il maintenant un lecteur perspicace qui découvrira d'autres coïncidences? Celle par exemple de la chute de l'empire autrichien?

—o—



BRITISH & COLONIAL PRESS LTD TORONTO

L'île fortifiée d'Heligoland.

HELIGOLAND

L'île Hélioland, la grande place forte avancée de l'Allemagne sur la mer du Nord, est située entre les bouches de l'Elbe et celles du Weser. Elle compte environ 2,000 habitants. C'est une ancienne possession anglaise.

Elle fut cédée par l'Angleterre à l'Allemagne en 1899 contre la colonie de Zanzibar.

Au point de vue stratégique, cette île est la cité de trois ports de guerre Wilhelmshaven, Cuxhaven, Kiel, et protège le port de commerce d'Hambourg.

Les Allemands ont fait de grandes dépenses en vue d'aménager cette île en une forteresse redoutable.

A l'aide de matériaux apportés de la terre ils l'agrandirent de moitié, creusèrent un port spécialement pour les sous-marins, construisirent un hangar monté sur pivot pour les Zeppelins, blindèrent jusqu'aux rocs.

L'armement proprement dit est lui-même formidable. Voici le récit relatant une visite faite par un officier de marine allemand à l'île, le 9 août 1910, et concernant l'armement :

"L'armement principal se compose de quatre canons qui sont installés séparément sur des affûts tournants avec des boucliers protecteurs. Ces canons tirent et mesurent la distance du but eux-mêmes.

"La batterie des mortiers se compose de huit mortiers L 12 C. 92 (cela signifie que la longueur L égale 12 fois le calibre C qui, ici est de 92 cm. (3 pieds). La longueur est donc de 11 m. 04) (36 pieds). Cette batterie communique par un tunnel

avec la chambre de munitions.

"L'éclairage de la batterie provient de six conduites; deux sont au nord, deux sont au sud et deux se trouvent dans le jardin du gouverneur. Pour cette batterie on doit se servir d'une table de tir. Une réfection de l'armement s'impose. Pour le moment on installe des canons modernes en tourelles de deux canons chacune. Le calibre de ces canons est de 30.5 cm. S. K."

Voici la relation d'une conversation qu'un de nos amis a eue avec un ancien canonnier allemand, qui lui parlait d'une attaque de la forteresse :

Ce matin, nous vîmes l'escadre arriver à l'horizon vers le sud de l'île. Donc nous préparâmes la défense de ce côté. Vers la fin de la journée l'escadre apparaissait au nord pour tenter l'attaque. Alors l'amiral nous dit : "Ils peuvent toujours attaquer, nous avons pour six ans de vivres. En admettant qu'ils puissent faire un débarquement sur la partie basse de l'île, nous nous réfugierons sur la partie haute — où sont les forts — en ayant soin de fermer derrière nous les portes d'acier chromé qui résistent aux obus. Puis nous bouclerons cette entrée à l'aide de terre et de cailloux".

Enfin pour protéger les rochers abrupts qui dominent la mer d'une hauteur de 250 pieds contre l'usure de la mer, les Allemands ont construit une digue vraiment "kolossale".

Le débouché du canal de Kiel (Kaiser-Willhelm-Kanal) est lui-même fortement défendu, comme l'indiquait cette relation

du même officier allemand.

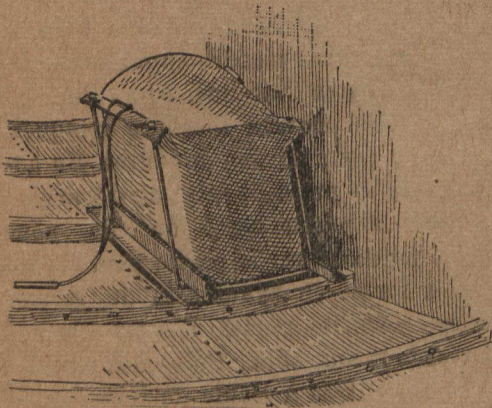
“La protection des écluses du Kaiser-Whilhelm Kanal est assurée par six canons, 8 cm. 8 S. K. Il y a deux môles; sur chacun trois canons”.

— o —

CLOCHES SOUS-MARINES

Indépendamment du télégraphe sans fil, les grands transatlantiques sont pourvus de cloches sous-marines dont le son se propage à une assez grande distance.

Ces cloches servent à éviter les collisions ou à indiquer la position d'un navire ayant besoin de secours.

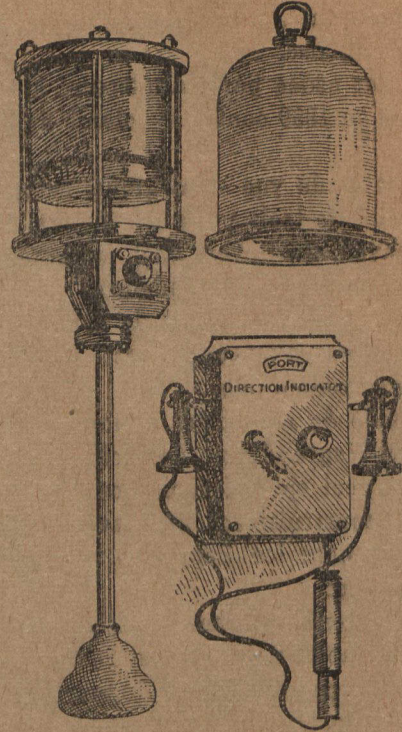


Une des boîtes de l'appareil récepteur.

L'appareil récepteur consiste en deux boîtes métalliques de 22 pouces de côté environ pleines d'eau de mer et fixées sur la paroi intérieure de la coque du navire, une de chaque côté, en dessous de la ligne de flotaison. Dans chacune des boîtes est suspendu un microphone que des fils relient

à un indicateur muni de récepteurs acoustiques, indicateur placé généralement dans la cabine du pilote, quelquefois ailleurs.

Quand le son d'une cloche sous-marine atteint l'appareil récepteur, le fait s'en trouve aussitôt annoncé par l'indicateur. Il suffit alors de décrocher un des récepteurs acoustiques et d'écouter. On con-



Indicateur et différentes parties de la cloche sous-marine.

naît que le son vient de babord ou de tribord en coupant la communication avec l'une des boîtes placées dans la cale. Si, par exemple, on coupe la communication avec la boîte de babord et que le son continue de se faire entendre, c'est évidemment que le navire se trouve à tribord.

Lors du naufrage du “Republic” on a beaucoup parlé de l'oeuvre du télégra-

pher" sans fil, mais, on a soin de dire que c'est surtout grâce à la cloche sous-marine que le transatlantique "La Lorraine" put venir au secours du navire en détresse. En effet, dès que le message S. O. S. eut été reçu par télégraphe sans fil, un marconigramme fut retourné au "Republic" demandant à ce navire que la cloche sous-marine fut sonnée aussi bruyamment que possible, ce qui fut fait et ce qui permit au transatlantique français de se porter rapidement sous les lieux du naufrage.

— o —

L'APPETIT DES ES- QUIMAUX

Un peuple qui ne pense pas

—

Tous les explorateurs qui ont vécu avec des Esquimaux ont constaté qu'ils ne pensent qu'à une chose : la chasse. La chasse qui leur fournit la nourriture, l'habillement, l'éclairage, le chauffage !

En dehors de cela, ils ne pensent à rien, ne s'occupent pas du temps qui passe, ne tiennent pas compte des jours et des mois qui s'écoulent.

M. Kund Rasmussen raconte qu'il vit un jour un Esquimaux qui lui parut plongé dans ses réflexions.

"A quoi pensez-vous ?" lui demanda-t-il brusquement.

L'homme éclata de rire, et expliqua :

"Mais c'est seulement vous autres, les hommes blancs, qui pensez toujours ! Par ici nous ne pensons qu'à nos "trous à

viande" (les trous percés dans la glace pour guetter les phoques), et notre seule inquiétude est de savoir si nous prendrons assez de phoques pour pouvoir manger durant notre long hiver.

"Si nous avons assez de viande, point besoin de penser ! Or, moi, j'en ai plus que je ne pourrai en manger !"

M. Rasmussen demanda à un autre Esquimaux, nommé Panigpak, le même qui accompagna Peary au pôle Nord :

"Quand vous vîtes la terre disparaître derrière vous, à quoi pensâtes-vous ?

— Penser ? fit l'indigène, tout surpris. Mais ce n'était pas mon affaire. Peary pensait pour moi !"

La nourriture, voilà le sujet de réflexion pour l'Esquimaux, qui n'est pas toujours certain de trouver un repas le lendemain. Aussi se gorge-t-il de viande jusqu'à en "crever", quand l'occasion s'y prête.

M. Rasmussen rendant visite à un village d'Esquimaux, fut invité à participer au repas, mais s'excusa, en annonçant qu'il avait mangé deux heures auparavant, et qu'il n'avait pas faim.

Les Esquimaux se regardèrent entre eux, puis pouffèrent de rire. Et, comme le voyageur leur demandait la raison de leur hilarité, un vieillard la lui exposa :

"C'est de vous entendre raisonner comme un chien. Les chiens peuvent s'empiffrer jusqu'à ce qu'ils soient remplis jusqu'à la gorge, et alors ils ne peuvent plus rien avaler. Mais les hommes — les hommes peuvent toujours manger !"

Aux yeux du bon sauvage, c'était là l'une des supériorités de l'homme sur les bêtes : un homme peut... se flanquer des indigestions !

— o —

LES GRANDES CHUTES D'EAU

L'aménagement de la puissance hydraulique dans tous les pays prend une remarquable importance: c'est par millions de chevaux de force qu'il faut la chiffrer, et cet énorme effort ne fait, relativement, que commencer.

On a débuté par les basses vallées et par les petites usines hydro-électriques placées sur les cours d'eau.

Maintenant, le débit des cours d'eau étant naturellement restreint, il faut obtenir en tension, c'est-à-dire en hauteur de chute, ce que l'on ne peut avoir en quantité, c'est-à-dire en volume d'eau passant dans les turbines hydrauliques.

Il faut prendre les torrents à leur source, au pied des glaciers d'où ils naissent, et l'on aménage les petits lacs perdus dans les sortes d'entonnoirs de la haute montagne, lesquels constituent des réserves d'eau tout indiquées. Les ingénieurs vont donc de plus en plus haut accrocher les tuyaux dans lesquels s'engouffre la cavalerie hydraulique de la houille blanche.

En 1868, Aristide Bergès, le père de la houille blanche, aménagea, à la surprise générale, une première chute d'eau de 660 pieds de hauteur, destinée à actionner une usine de pâte de bois à Lancey, dans le département de l'Isère (France).

En 1881, avec une rare audace, il en aménagea une de 1,800 pieds de hauteur. Chacun s'attendait à apprendre quelque affreux accident d'éclatement des conduites amenant cette eau à l'usine. Car il faut compter une pression d'une atmos-

phère par trente-trois pieds de hauteur d'eau. Mais rien n'éclata et, dès lors, Aristide Bergès eut des imitateurs faisant "de plus fort en plus fort". Les chutes de 2000 pieds n'étonnent plus qui que ce soit, à l'heure présente.

Près de Stalden, dans le Valais, on en aménagea une de 3300 pieds, puis une de 3130 pieds, qui utilise l'eau du lac de Vouvrivry, en Suisse, et une de 3100 pieds qui utilise la chute d'Orlu, dans les Pyrénées. Enfin, on va créer une chute de 5450 pieds pour utiliser les forces hydrauliques du lac de Fally, dans le Valais, au-dessus de Martigny.

C'est donc une pression de 165 atmosphères dont on va disposer. La conduite amenant l'eau aura 3 milles de longueur et sera formée de tuyaux en acier.

Le jet qui en sortira pour actionner des roues du système Pelton, construites sur le principe des anciennes "roues à cuillers", aura l'énorme vitesse de 580 pieds par seconde.

— o —

L'ORIGINE Des PAGODES CHINOISES

Le nombre de pagodes que l'on rencontre sur toute la vaste étendue de l'empire chinois est vraiment incalculable.

Chaque village de quelque importance en contient au moins une, et il n'est pas rare d'en voir une ou même deux douzaines s'élever dans les grandes villes.

Il y en a de toutes sortes: pagodes de garde qui rappellent nos anciennes tours du guet, pagodes-temples, pagodes de mé-

rite, des grandes et des petites, d'énormes et d'autres, au contraire, d'une construction légère.

Elles ne sont pourtant pas d'origine chinoise, et les habitants du Céleste Empire n'ont fait que les copier sur le modèle de celles que les bouddhistes indiens élevaient pour conserver quelque relique de Bouddha.

C'était jadis là aussi leur première destination en Chine. Plus tard, cependant, elles furent le plus souvent construites en l'honneur d'un saint personnage.

Leur forme est, on ne sait trop pourquoi, toujours octogonale. On n'en compte qu'une qui soit carrée, celle-ci se trouve au fond de la Chine occidentale, elle ne mesure pas moins de quatre-vingt-trois mètres de haut. Quant au nombre de leurs étages, il varie de trois à treize, mais le nombre est toujours impair. Les bords du toit de chaque étage sont relevés à chacune des arêtes de l'octogone, et ornés d'une petite cloche tintante.

Jamais on ne rencontre d'escalier à l'intérieur où l'on pénètre par la seule porte servant d'entrée. On a alors devant soi un autel de pierre où trône une pieuse statue de Bouddha.

C'est aux pieds de cette dernière que les dévots viennent présenter leurs offrandes à la divinité, offrandes dont profitent naturellement les bonzes chargés de l'entretien de la pagode.

— o —

Dans la jambe de liège de Harry C. Wise, qu'on transportait à l'hôpital de Denver, il y a quelque temps on a trouvé enfouis des billets de banque pour un montant de près de \$8,000. C'est là que Wise déposait toutes ses économies.

ART MILITAIRE

Les Outils de l'Infanterie

L'expérience des guerres et les progrès de la technique militaire ont créé l'obligation de munir les troupes d'infanterie d'un outillage portatif qui était, autrefois, presque exclusivement réservé aux compagnies du génie.

L'équipement du fantassin comporte généralement, aujourd'hui, la bêche de campagne, la pioche, la hache et la cisaille indispensable pour la destruction des réseaux de fil de fer.

On a cherché, pour diminuer la charge du soldat, à simplifier cet outillage en créant des outils multiples qu'on a mis à l'essai dans diverses armées et, notamment, en France et en Angleterre.

Un outil militaire de campagne doit être simple, susceptible d'être utilisé dans les terrains divers, d'être réparé ou remplacé facilement, ce qui exclut toute combinaison ou mécanisme tant soit peu compliqué.

En Allemagne et en Autriche, on se contente de munir les troupes d'infanterie de pelles, pioches et bêches; on y a ajouté des cisailles. La Russie et le Japon ont le même outillage.

Des divers outils composés, la hache-pioche paraît être le seul dont l'usage tende à se répandre. Dans certaines armées, comme dans l'armée française, les sapeurs d'infanterie sont, en outre, munis d'explosifs.

Le but à atteindre est de permettre à l'infanterie, grâce à son outillage, d'exécuter tous les travaux de fortification passagère sans l'aide des troupes du génie.

— o —

GRATIS !

Embellissez votre Poitrine en 25 Jours

Toutes les femmes doivent être belles

Et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil. Succès assuré en 25 jours



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la Poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action se comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

Le Reformateur Myrriam Dubreuil

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la nervosité. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours. Echantillons Gratifs.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages avec échantillons vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil,
44b Mentana, - Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353



La Vie Drôle

UN PHILOSOPHE

Par Démocrite



Parmi les philosophes de l'antiquité, il en était peu qui eussent pu rivaliser de béate insouciance avec Théophile Brindamour s'il eût vécu à leur époque.

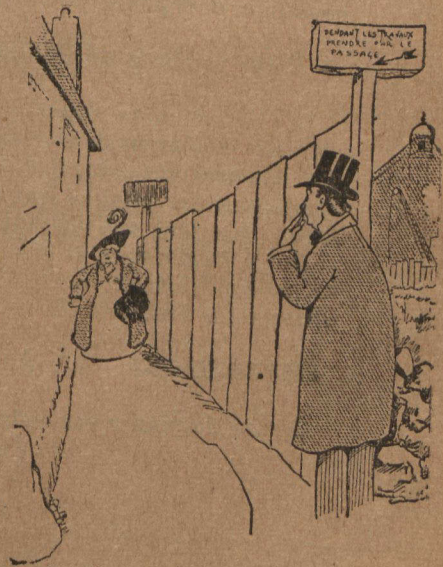
Théophile Brindamour observait vis-à-vis de toutes choses en général et de l'amour en particulier l'admirable sérénité d'âme qui est l'apanage des coeurs bien trempés... ou bien blasés.

—PEU IMPORTE! disait-il souvent; après ce temps-là, on en verra de l'autre...

Toutefois, si Théophile Brindamour paraissait indifférent en matière d'amour, ce n'était qu'une apparence extérieure car au fond de son coeur bouillonnait, il devait bien se l'avouer à lui-même, ce levain de tendresse vieux comme le monde et qui a de tout temps inspiré aux amoureux des mots si bêtes et si doux. Et comme le coeur de Théophile était assez vaste, à son idée, pour contenir le monde entier, le choix d'une adorée n'était qu'une matière secondaire pour lui; il aimait toutes

les femmes.

Il faisait aussi bien les yeux doux à une gracieuse personne pesant à peu près le même poids qu'un jockey qu'aux plantureuses matrones pour qui les rues sont à peine assez larges.



Il aimait toutes les femmes.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising LIMITED AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

—PEU IMPORTE, disait-il, pourvu qu'elle m'aime...

*
* *

Or, un beau jour de printemps, le coeur de Théophile Brindamour battit un peu plus vite que de coutume à l'aspect d'une séduisante veuve titulaire du non moins séduisant nom de Frédégonde et ce qui devait arriver arriva...



Elle le bombardait de vaisselle.

Malgré les remontrances de ses amis qui lui parlaient du caractère légèrement hargneux de Frédégonde et de son humeur vagabonde, Théophile l'épousa.

—PEU IMPORTE, son caractère, murmura-t-il, d'abord qu'elle m'aime...

Et Frédégonde l'aima; elle l'aima même à ce point que tout le vocabulaire d'un Membre de l'Académie des Boches ne lui eût pas suffi pour exprimer ses sentiments.

Des injures, Théophile en eut autant qu'il voulut; un jour même son irascible moitié prit sa tête pour un cible et la bombardait d'assiettes.

Théophile ne sourcilla pas; il était trop philosophe pour avoir des émotions.

—Elle m'a cassé la vaisselle sur la tête, dit-il à ses amis; PEU IMPORTE, les assiettes étaient vides...

*
* *

Pourtant ce ménage d'enfer ne pouvait pas durer; Théophile le comprit si bien qu'un beau jour, sans tambour ni trompette, il lâcha Frédégonde et partit avec le contingent canadien pour la guerre.

Hélas! on ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs ni la guerre sans tuer des hommes. A la première bataille, un Boche, ennemi des philosophes, ajusta Théophile et l'envoya rouler au fond de sa tranchée avec une balle dans l'estomac.

Les camarades du blessé se précipitèrent pour le relever mais voyant que sa blessure était mortelle, lui demandèrent s'il n'avait pas de message suprême à faire tenir à sa femme que ce terrible événement allait sûrement désespérer.

—Désespérer? Oh, non? soupira mélancoliquement Théophile dans un dernier hoquet. Pour elle cet événement n'est rien. PEU IMPORTE... quand je l'ai épousée, elle était déjà veuve...

— o —

Il y a cinquante ans, on ne trouvait qu'un fou par 575 habitants. Cette proportion a plus que doublé et, si cela continue on aura moins de personnes saines d'esprit, dans 300 ans, que de lunatiques et de fous incurables.

L'Almanach du
“ Samedi ”
POUR 1915

Avis aux Lecteurs

AINSI QUE NOUS L'AVIONS PREVU
la vente de
L'ALMANACH DU SAMEDI
— pour 1915 —

s'est effectuée avec rapidité et le tirage est
maintenant épuisé à nos bureaux.

En conséquence, ceux de nos lecteurs
qui désirent se procurer cet intéressant al-
manach, sont priés de le réclamer seule-
ment aux Dépositaires si ceux-ci en pos-
sèdent encore.

Toute demande adressée aux
BUREAUX DU SAMEDI
serait inutile

car il ne sera pas procédé à un deuxième
tirage.

DERNIERS MOMENTS DES CON- DAMNES

Le public lit toujours avec intérêt le récit d'une exécution capitale. Il veut surtout connaître si le misérable qu'on a conduit à l'échafaud a supporté avec courage la pensée du supplice et de la mort qui l'attendaient.

La plupart du temps—sauf exceptions, bien entendu—les plus redoutables criminels offrent le spectacle d'un effondrement complet. Ils pleurent et tremblent comme des enfants. Beaucoup reprennent seulement un semblant de courage quand ils se trouvent devant la "Veuve", face à face avec le public.

Leurs instincts de cabotinage se réveillent alors, et, comme pris de vertige, ils "crânent" pour la galerie. Mais ceux qui les assistent voient bien qu'ils tremblent malgré leurs rodomontades.

Divers criminalistes ont curieusement observé qu'on avait souvent rencontré chez de braves gens, chez de simples femmes nullement familiarisées avec la vue du sang et les émotions fortes une fermeté d'âme bien supérieure à celle des grands ténors de l'assassinat.

Les sombres jours de la Terreur ont fourni maints exemples à l'appui de cette thèse. Nous en retiendrons seulement deux.

La reine Marie-Antoinette passa les derniers moments de sa captivité en compagnie des filles de Mme Coquet. Malgré qu'elle fût avertie que l'heure fatale ne tarderait pas à sonner pour elle, la reine ne se départit pas un instant de son calme et de son sang-froid.

Lorsqu'elle reconnut qu'elle allait avoir à prendre place dans la "charrette", elle

emprunta, sans affectation, une paire de ciseaux à une de ses compagnes :

—Ce coquin de bourreau, dit-elle, n'aura pas l'honneur de couper ma chevelure.

Et elle trancha d'une main ferme ces boucles qui avaient fait l'admiration d'un roi. Ce faisant, elle expliquait, en souriant, que Samson, le sinistre exécuter, faisait commerce des cheveux qu'il coupait aux victimes de la Révolution.

Un exemple assez analogue de détachement nous est fourni par deux amis—ils s'étaient connus en prison—M. Broghe et M. Vigée.

M. Vigée avait du goût pour les lettres. Comme André Chénier, il écrivit jusqu'à ses derniers jours. Deux heures avant l'appel des condamnés, il lisait une de ses pièces à M. Broghe.

—On va venir nous chercher avant peu, mon ami, fit-il. Je ne sais si j'aurai le temps de vous terminer cette lecture?

—Peu importe! répondit M. Broghe, intéressé au plus haut degré; lisez, lisez bien vite jusqu'au moment où nous entendrons le roulement de la voiture.

— o —

SORCIER A QUATRE PATTES

La "Kura" malfaisante

Dans certaines régions de l'Afrique occidentale, les indigènes vous jureront sur le Coran que la hyène est un animal qui dispose d'un pouvoir magique. C'est un véritable sorcier!

Si elle réussit à marcher sur l'ombre d'un homme, celui-ci devient muet et impotent.



Maigreur Vaincue

DEVELOPPEMENT,

BEAUTE, FERMETE

— de la —

POITRINE

OBTENUS PAR L'EMPLOI DU

Transformateur Japonais

Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grassouillette.

\$1 TRAITEMENT COMPLET \$1
 Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD

Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

Henri Rivod, Boire 2105, Montreal, Que

Elle sait d'avance si un homme la guette à tel ou tel endroit, et, naturellement elle l'évite. Aussi, un chasseur qui veut tuer une hyène doit-il prendre la précaution de se laver tout le corps avec un certain liquide magique qu'il laisse sécher sur sa peau.

Cette malfaisante "kura", comme ils l'appellent, a le don de se rendre invisible, ou encore de prendre la forme d'un homme, et de parler comme lui. C'est ce qui explique que les indigènes parlent de gens "possédés", qui marchent et hurlent comme des hyènes.

Dans d'autres districts, au contraire, on n'accorde point à la hyène de pouvoirs mystérieux. On l'y considère comme l'emblème de la poltronnerie, et les contes populaires affirment que la chèvre la met en fuite.

Pour représenter sa gloutonnerie, une fable indigène expose comment elle procède quand elle a chassé de compagnie avec de petits carnassiers.

Elle partage le butin en quatre parts : une qu'elle adjuge à "Amina" (le Revenant, un de ses sobriquets) ; une deuxième à "Burungu" (le Voleur, un autre de ses titres) et une troisième à "Maï-bi-Derri" (celui qui voyage toujours de nuit, ce qui est son cas).

La quatrième revient naturellement à "Kura", son propre nom, de sorte que ses associés n'ont plus rien à réclamer.

On peut déshabituer les enfants de se ronger leurs ongles ou de sucer leur pouce en trempant tous les jours leurs doigts dans de la teinture de coloquinte ou dans une solution alcoolique de quinine. L'amertume de ces substances les dégoûte rapidement.

Abonnez-vous a
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à changer contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

LES VIEILLES COUTUMES DE L'ÉPIPHANIE

C'est une des plus anciennes fêtes et sûrement une des plus durables, celle qui réunit autour de la galette feuilletée et dorée les grands et petits.

Les boulangers ne savent guère que ce fut un évêque d'Amiens, Robert, qui, en 1311, donna la recette de cette pâtisserie "feuillée" qui devait être faite de beurre, de farine et d'œufs.

Les corporations, au moyen âge, se choisissaient un roi, dont le règne pacifique durait toute l'année.

Les familles suivirent l'exemple, et ceux qui omettaient le traditionnel cri de: le roi boit! étaient punis, en ayant le visage et les mains noircis avec un bouchon brûlé.

En Limousin, dans le Berry et l'Orléanais, la fête des rois était présidée par le patriarche, et c'était lui qui demandait au plus jeune enfant:

— "Febe, Domine" pour qui?

Auquel le bambin répondait en nommant la personne à laquelle devait échoir le quartier de galette, tandis que dans les rues, les apuvres, sous les fenêtres, venaient chanter ce cantique implorant:

La chèvre est morte

Dessous la porte.

Le pauvre enfant

Qui en veut tant.

Ah! ce petit, ah! ce grand,

Ah! ce pauvre innocent!

Qui n'a ni or, ni argent,

Qu'un petit denier blanc.

Encore qui n'est pas à lui

Mais à notre Seigneur Jésus-Christ,

Couronné d'épine blanche

Et d'épine rouge.

La part de Dieu, s'il vous plaît!

Dans le Cher, le cantique était plus long et chanté au seuil de la maison.

Ah! si vous v'lez rien nous donner

Faites-nous pas attendre;

Mon camard qu'a si grand fred,

Moué, que le corps m'en tremble.

Donnez-nous-en donc,

J'avons qu'trois calons (noix)

Dans mouter bissac

Fasons tric et trac.

A la fin de chaque couplet, tous s'écriaient en chœur:

Les Rois! Les Rois!

La part au bon Dieu, s'il vous plaît!

Le derniers vers chanté, la foule envahissait joyeusement la maison, tandis que ceux qui s'y trouvaient, dit Laisnel de Laisalle, feignant une résistance, jetaient les chats du logis à la face des arrivants, et leur jouaient mille tours burlesques avant de leur permettre de s'asseoir au festin du gâteau.

— o —

LA MORT DU DUC DE GRAMMONT

Le duc de Grammont-Caderousse n'est pas le seul homme d'esprit qui ait "craché dans le sang sa dernière plaisanterie". Si l'on en croit l'anecdote suivante, que racontent volontiers les membres de la famille Labiche, le record du mot "in extremis" semble bien être détenu par le célèbre auteur comique.

Eugène Labiche, donc, agonisait, tandis qu'un de ses fils pleurait à son chevet.

Le jeune homme, — remarié depuis, — venait de perdre sa femme et s'abandonnait à sa douleur quelque peu loquace:

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux —j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

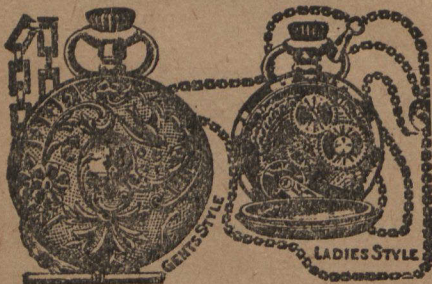
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal

—Mon père, disait-il, vous nous quittez pour un monde meilleur... Vous allez retrouver mon épouse bien-aimée. Dites-lui que je ne l'oublie pas... Dites-lui que je ne l'oublierai jamais... Dites-lui surtout...

Alors, le mourant:

—Dis-donc, mon vieux, si tu voulais faire la commission toi-même?

Puis, se tournant vers le mur, il rendit l'âme.

— o —

Il n'y a point de serpents en Irlande. Ce curieux phénomène a, de tous temps, provoqué l'étonnement des savants. Les Irlandais l'expliquent par une très ancienne légende: Saint Patrick, le saint national, aurait détruit tous les serpents qui, jadis, infestaient la Verte Erin. Par une curieuse similitude, l'île de Guernesey se trouve également indemne de serpents. Et, parce que Patrick fit aussi un séjour dans cette île de la Manche, ses habitants professent la même croyance que les Irlandais. Comme ces derniers, ils affirment qu'il suffit de poser une couleuvre ou une vipère sur une pelletée de terre d'Irlande ou de Guernesey, pour que le reptile succombe en quelques minutes.

—§—

On dit que la reine Wilhelmine est la reine qui dépense le plus pour ses robes, la facture se montant annuellement à plus de \$20,000.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

Jamontagne Limited.

BALMORAL BLOCK

338 Notre Dame Street West,
MONTREAL, Can.

(Near McGill Street)

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine
et entière satisfaction
c'est celle de

L'Alligator

Notre outillage perfectionné, notre personnel expérimenté et le choix de notre matière première, nous permettent de livrer au plus bas prix ce qui se fait de mieux en articles en cuir.

MALES, VALISES, SACOCHES, SACS DE
VOYAGE, SACS A MAIN, PORTE-MON-
NAIE, PORTE-CARTES, ETC.
ARTICLES EN CUIR A LA DERNIERE MODE,
A TOUS LES PRIX ET POUR TOUS
LES GOUTS

Il en est de même de
nos Harnais, Selles,
Couvertes pour che-
vaux, etc. La Marque
"Alligator" est la meil-
leure garantie de qua-
lité et de durée. Avant d'acheter assurez-vous si
la Marque "Alligator" est bien sur la marchan-
dise.



REGISTERED TRADE MARK.

Tel. Bell Main 5539

J. E. Carreau

(Autrefois de la maison J. E. Carreau
Limitée)

61 rue St-Jacques

CHAMBRE No 4

Importateur et Fabricant d'Orne-
ments d'Eglises de toutes
sortes

Manufacturier: d'Autels, Bancs,
Confessionnaux, Chaires, Ves-
tiaires, etc., etc., à des prix
défiant toute concur-
rence.

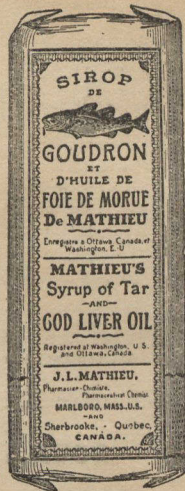
Spécialité de décorations pour
Fêtes et Funérailles.

Le Refroidissement

La transition brusque du
chaud au froid cause l'inflamma-

tion des bron-
ches et prépa-
re un terrain
favorable au
rapide déve-
loppement
des redouta-
bles microbes
de la Con-
sommption.

Nerisquez
pas votre san-
té, et, souvent
votre vie,
lorsque vous
pouvez vous
guérir avec



quelques doses de

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de
Morue et autres Extraits Médicinaux

Il calme l'irritation des muqueuses,
met fin à ces accès de toux qui vous
déchirent la poitrine, et, tout en sou-
tenant les forces du malade, active et
parfait la guérison.

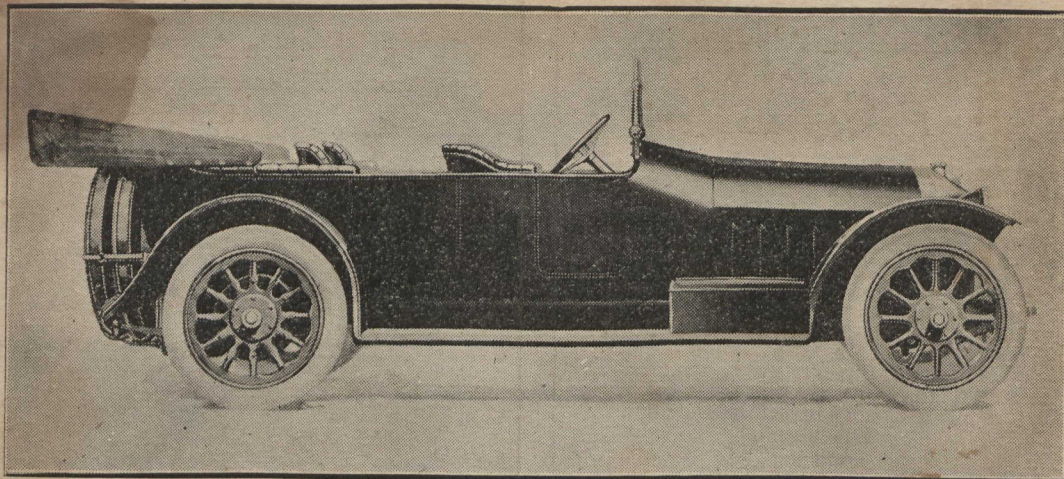
En vente partout : 35c. la bouteille.

Etes-vous abattus ? Quand vous vous
sentez accablé, dépimé, prenez, suivant les
directions, une ou deux
POUDRES NERVINES MATHIEU
Elles combattent l'Etat Fiévreux, la Dépres-
sion nerveuse, les Maux de Tête, Migraines,
Névralgies, Fatigue excessive.

En Vente Partout: 25c la Boîte de 18 Poudres.

CIE. J. L. MATHIEU, Propriétaire,
SHERBROOKE, Qué.

L. CHAPUT, FILS & CIE. LIMITÉE
Distributeurs, MONTREAL.



POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHÉ AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des " 101 Raisons " qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

PATHFINDER

MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746